

2411.2645.9

Université de Montréal

**Le sens de l'expérience de l'itinérance  
de jeunes de la rue du centre-ville de Montréal**

Par

**Nataly Filion**

Faculté des sciences infirmières

Mémoire présenté à la Faculté des Sciences Infirmières  
en vue de l'obtention du grade de  
Maître ès Sciences (M.Sc.)  
en sciences infirmières

septembre 1998

© Nataly Filion, 1998



WY

5

U58

1999

V.005

ex.3



Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

ce mémoire intitulé:

**Le sens de l'expérience de l'itinérance  
de jeunes de la rue du centre-ville de Montréal**

présenté par:

**Nataly Fillion**

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes:

Michel Perreault Ph.D.

Francine Gratton Ph.D.

Marie-France Thibaudeau MSc.N

Mémoire accepté le 26 novembre 1998

*à Jean, Samuel, Catherine, Martine, Raymond, Sébastien,  
Josée et Mélanie; pour que leurs histoires aient un sens.*

*“Connaître, revient à saisir l’être à partir de rien, ou à le ramener à rien, lui enlever son altérité, [...] Éclairer, c’est enlever à l’être sa résistance [...] “*

*Emmanuel Lévinas*

## Sommaire

L'itinérance est devenue un phénomène visible qui touche une grande proportion d'individus de plus en plus jeunes. Cette augmentation du nombre de jeunes vivant dans l'errance est questionnante. Dans ce contexte, il nous a paru intéressant de nous pencher sur les raisons qui poussent certains jeunes à vivre dans la rue. Plus précisément, le but de notre étude vise à **comprendre et à interpréter le sens de l'expérience de l'itinérance de jeunes de la rue du centre-ville de Montréal.**

À partir d'une revue des écrits existants, il nous a semblé important de préciser le **concept d'itinérance**, de décrire les principales **caractéristiques des jeunes** de la rue et d'élaborer les **fondements épistémologiques de la catégorie sociale "jeune"**. En raison de leur conception de l'être humain et de ce qu'est un phénomène social, les théories de Rosemarie Rizzo Parse et de Raymond Boudon constituent la toile de fond de cette recherche.

Le but de notre étude étant de trouver le sens d'une expérience, nous avons opté pour une approche qualitative: la **théorisation ancrée**. Elle permet d'explorer les différents aspects d'un phénomène et d'en dégager la signification. Cette méthode inductive a favorisé l'émergence d'un concept central.

Des entrevues individuelles, informelles et non directives ainsi que des périodes d'observation indirecte ont été utilisées pour collecter les données. Nous avons rencontré 8 jeunes de la rue, 4 garçons et 4 filles, âgés entre 16 et 20 ans. Par la suite, les données recueillies ont été, à l'aide d'un processus de comparaison constante, codées et analysées.

L'analyse des données fait apparaître que, pour ces jeunes, **"La rue est une expérience séduisante, contraignante et source de nombreuses aspirations"**. Une fois dans la rue, les jeunes doivent faire une **immersion dans une nouvelle réalité**. Ils vivent tout d'abord une période de grande exaltation et de liberté, c'est la **"lune de miel"**. Par la suite, confrontés à un quotidien exigeant, ils doivent **"survivre et s'adapter"**. Leur expérience, positive ou négative, leur fait vivre un bouillon d'émotions. Ils font alors face au gouffre qui sépare leurs attentes de la réalité dans laquelle ils se trouvent, c'est l'étape des **"illusions perdues"**. Ils mobilisent alors toutes leurs ressources personnelles, familiales, amicales et communautaires pour combler leurs différents besoins et **essayer de s'en sortir**. Ce parcours les conduit à une **prise de conscience** faite de **regrets** mais aussi **source de nombreuses aspirations**.

Afin de mettre en perspective certains aspects de notre recherche et de renforcer notre conceptualisation, nous avons consulté les résultats d'autres recherches portant sur l'errance chez les jeunes.

La **débrouillardise** semble être un élément important dans le contexte de la rue. Pour les jeunes, pouvoir se débrouiller seul sur la rue est un gage de survie. Ne faut-il d'ailleurs pas faire preuve de créativité et d'ingéniosité pour réussir à survivre dans un univers éprouvant et si complexe?

Dans le cadre de la discussion des résultats de notre recherche, il nous a semblé pertinent de réfléchir sur les services offerts et sur les modalités d'interventions auprès de cette population.

Si notre étude a permis de connaître davantage la réalité des jeunes de la rue, nous pouvons espérer mieux appréhender leurs besoins et les aider plus efficacement. En tant qu'infirmières, il est essentiel que nous soyons sensibilisées aux différents phénomènes sociaux qui nous entourent. Nous sommes souvent au cœur des soins et en première ligne des services. Nous croyons, dès lors, qu'il est important que des recherches en sciences infirmières soient réalisées sur des problèmes complexes et des populations difficiles d'accès.

**Mots-clés: jeunes, itinérance, théorisation ancrée.**

## Table des matières

<b>Sommaire</b> .....	iv
<b>Table des matières</b> .....	vi
<b>Liste des hors-texte</b> .....	x
<b>Remerciements</b> .....	xi
<b>Chapitre premier - Phénomène à l'étude</b> .....	1
But de la recherche .....	7
Question de recherche .....	7
<b>Chapitre II - Recension des écrits</b> .....	8
L'itinérance .....	9
Généralités concernant l'itinérance .....	9
L'itinérance chez les jeunes .....	11
Caractéristiques des jeunes de la rue .....	14
Les bases épistémologiques de la catégorie sociale "Jeune" .....	16
Les assises théoriques .....	17
La théorie de "l'humain-en-devenir" de Rosemarie Rizzo Parse .....	17
Théorie sur le sens des conduites humaines de Raymond Boudon .....	18
<b>Chapitre III - La méthode</b> .....	20
Type d'étude .....	21
Déroulement de l'étude .....	22
Milieu de l'étude .....	22
Les participants .....	22
Échantillonnage à fin théorique .....	22
Critères de sélection .....	24
Présentation des participants .....	26
Collecte des données .....	30
Processus de collecte des données .....	30
Techniques de collecte de données .....	31
L'observation .....	31
Les entrevues .....	32
Processus d'analyse des données .....	33
Formation de concepts .....	33
La codification .....	33

La catégorisation.....	34
Développement de concepts.....	35
La réduction.....	36
Échantillonnage sélectif des écrits.....	38
Modification et intégration des concepts.....	39
"Memoing".....	39
Codification sélective.....	39
Critères de scientificité.....	40
Considérations éthiques.....	42
Biais de l'étude.....	43
<b>Chapitre IV - Analyse et interprétation des résultats.....</b>	<b>45</b>
La rue une expérience séduisante, contraignante et source de nombreuses aspirations.....	48
De nombreuses ruptures dans diverses sphères de leur vie.....	48
Ruptures avec la famille.....	48
Pourquoi ces ruptures avec les parents et la fratrie ?.....	48
Parents présents mais problèmes de communication. ....	48
Parents absents ou manquants. ....	49
La fratrie, source de conflits. ....	50
Les conséquences de ces ruptures.....	51
Ruptures avec l'école.....	51
Ruptures avec la société.....	52
Devenir un jeune de la rue.....	54
Une expérience précaire et une vie au quotidien imprévisible.....	54
Ne pas avoir de domicile fixe.....	55
Seul pour affronter la vie et vivre des ressources du milieu.....	55
Immersion dans une nouvelle réalité.....	56
L'environnement physique et humain de jeunes de la rue.....	56
L'environnement physique.....	56
Influence des conditions climatiques. ....	57
La notion de territoire. ....	57
L'environnement humain.....	59
Perceptions générales de l'environnement humain. ....	60
Les rapports amicaux.....	60
Les rapports amoureux.....	61
L'entraide et le partage entre jeunes.....	61
L'hostilité face aux "crevettes", ces "faux" jeunes de la rue.....	62
La violence dans la rue.....	62

Rapports entre les jeunes et les itinérants.....	63
Rapports entre les jeunes et les intervenants.....	63
Rapports entre les jeunes et les policiers.....	64
Rapports entre les jeunes et la société.....	65
Étapes de l'expérience des jeunes de la rue.....	65
La lune de miel.....	65
Survivre et s'adapter à un quotidien exigeant.....	67
Les illusions perdues.....	70
Conditions intermédiaires.....	72
La débrouillardise.....	72
La différence liée au sexe.....	73
Subir ou choisir la rue.....	73
Essayer de s'en sortir.....	74
Comblers ses besoins à l'aide de ses ressources.....	74
Ressources personnelles.....	75
Besoin de sécurité.....	75
Besoin d'estime.....	75
Besoin de se réaliser.....	75
Ressources familiales.....	79
Besoins de base.....	79
Besoins d'amour et de soutien.....	80
Ressources amicales.....	81
Besoins de base.....	81
Besoin d'appartenance.....	82
Ressources communautaires.....	82
Besoins de base.....	83
Besoins d'amour, d'estime et de sécurité.....	85
Besoins de réalisation personnelle.....	85
D'une prise de conscience naissent des aspirations.....	86
Le concept parapluie.....	91
<b>Chapitre V - Discussion des résultats en fonction des écrits.....</b>	<b>93</b>
À la rencontre des jeunes.....	94
Les aspects méthodologiques.....	96
Les aspects temporels.....	97
Les aspects relationnels.....	100
L'expérience de l'itinérance.....	103
Au quotidien, on se débrouille pour survivre.....	106
L'intervention et les services, qu'en est-il?.....	108

La signification de l'expérience de l'itinérance et la théorie de "l'humain-en-devenir" de Parse .....	111
<b>Conclusion</b> .....	113
<b>Références</b> .....	116
<b>Appendice A - Annonce pour le recrutement</b> .....	125
<b>Appendice B - Guide d'entrevue</b> .....	127
<b>Appendice C - Renseignements aux participants et formulaire de consentement</b> .....	129
<b>Appendice D - Certificat d'éthique</b> .....	132

## Liste des hors-texte

### Tableaux

<b>Tableau 1</b> - Durée du séjour et caractéristiques démographiques.....	25
<b>Tableau 2</b> - Caractéristiques des sujets.....	26
<b>Tableau 3</b> - Le “Paradigm Model” proposé par Strauss & Corbin (1990).....	36
<b>Tableau 4</b> - Éléments du “Paradigm Model” .....	38
<b>Tableau 5</b> - Conceptualisation: “La rue une expérience séduisante, contraignante et source de nombreuses aspirations.....	47

## Remerciements

Il m'est particulièrement agréable de remercier Madame Francine Gratton, directrice de ce mémoire qui, grâce à son soutien constant m'a permis de mener à bien cette étude. Ses commentaires riches et constructifs ont été, à maintes reprises, de réels catalyseurs pour ma recherche. Sa grande sensibilité et ses nombreuses expériences professionnelles et humaines ont été un aiguillon stimulant tout au long de ce mémoire.

Je profite de ces quelques lignes pour souligner la grande générosité et l'authenticité des jeunes de la rue que j'ai eu la chance de rencontrer. Ils m'ont fait cadeau de leur confiance et ont livré avec fraîcheur et passion leur récit.

Merci aussi à l'équipe du CLSC Les Faubourgs et de la Clinique des jeunes pour le récit de leurs expériences et pour la précieuse documentation qu'ils ont bien voulu partager avec moi.

Je désire remercier ma famille et mes ami(e)s. Leurs encouragements, leur grande tolérance, leur humour et leur ironie m'ont insufflé l'énergie nécessaire au combat permanent qu'a représenté l'accomplissement de ce travail.

Un merci tout spécial à Éric pour avoir arpenté avec moi les rues mystérieuses et surprenantes du centre-ville et à Alain pour sa complicité et son soutien. Ses précieux commentaires et ses réflexions m'ont aidée à poser un autre regard sur la réalité de ces jeunes. Je remercie également Myriame et Nancy pour leur aide matérielle et leur disponibilité.

Chapitre premier  
Phénomène à l'étude

L'itinérance est un phénomène ancien qui s'est modifié avec les années au gré du contexte social (Mercier, Fournier et Racine, 1994). Aujourd'hui, surtout en raison de l'augmentation du nombre des sans-abri, nous sommes davantage sensibles à ce phénomène. Cette population est beaucoup plus visible. L'itinérance n'est plus uniquement un problème individuel; elle fait maintenant partie des problèmes sociaux reconnus au même titre que la pauvreté, le chômage, la violence etc. (Mercier et coll., 1994).

Le visage de l'itinérance change. En effet, le phénomène, autrefois associé aux hommes, inclut maintenant un nombre croissant de femmes, de familles et de jeunes. Actuellement, nous ne disposons d'aucun chiffre précis nous permettant d'évaluer l'ampleur du phénomène chez les jeunes. L'itinérance prend des formes variées (épisode, à répétition ou continue) et devient ainsi plus difficile à cerner. Dans son rapport annuel de 1998 sur la santé des populations, la Régie régionale de la santé et des services sociaux de Montréal-Centre estime, qu'il y a entre 2000 et 4000 jeunes, de 12 à 35 ans, sans-abri à Montréal. Il semble qu'il y ait également d'énormes variations selon les saisons, l'été étant plus propice à un accroissement du nombre de jeunes de la rue.

L'itinérance soulève beaucoup de questions et nos connaissances, quant à son étiologie et à sa dynamique, demeurent très limitées (Lamontagne, Garceau-Durand, Blais et Élie, 1987). La majorité des études existantes permettent peu d'expliquer, de comprendre ce phénomène à partir du point de vue des protagonistes (Fournier et Mercier, 1996).

Différents facteurs, d'ordre individuel et/ou social interviennent dans le processus de l'itinérance. Les principaux éléments d'ordre individuel sont la dynamique, l'instabilité et l'éclatement des familles (Côté, 1988; Rotheram-Borus, 1991), les conflits parent-enfant (Dadds, Braddock, Cuers, Elliot & Kelly, 1993), les diverses formes d'abus, physique, psychologique ou sexuel (Radford, King et Warren, 1989), la négligence, l'abandon ainsi que la toxicomanie des parents et/ou des jeunes (Dadds et al., 1993; Côté, 1991; Rotheram-Borus, 1991).

Parmi les facteurs sociaux en jeu, on retrouve l'anomie, le

bouleversement des valeurs, des problèmes économiques et l'éclatement de diverses institutions (Lamontagne et coll., 1987; Mercier et coll., 1994; Radford et coll., 1989; Wallot, 1992). L'anomie exerce une grande influence sur la structure sociale et laisse place à une véritable crise sociale. Carpentier-Roy (1995) l'a définie comme étant l'absence ou l'extrême faiblesse des règles, des normes et des lois communes. Dans ce contexte d'éclatement, il n'est pas surprenant de voir surgir diverses formes de contestation des valeurs sociales de base. La pauvreté grandissante, la précarité d'emploi, le chômage et la crise économique persistante rendent plus difficile l'insertion sociale des jeunes, des assistés sociaux et des individus issus de classes sociales défavorisées (Wallot, 1992). En effet, comme le souligne Roy (1995) les personnes itinérantes "sont au point maximal d'éloignement du pôle de l'insertion." (p. 77). Ils naviguent dans une réalité où le mode de vie, les habitudes, les normes et les valeurs sont aux antipodes de l'insertion sociale. Selon Lamontagne et coll. (1987), cette inégalité structurelle tend à marginaliser une partie des membres de la société et contribue à grossir le bassin des itinérants. De plus, ces auteurs soulignent l'état de crise dans lequel se trouvent les principaux circuits d'insertion sociale comme la famille, l'école et le marché du travail. Tous ces facteurs créent un état de désœuvrement, de déracinement social profond et font en sorte que plusieurs jeunes demeurent en marge de la société et peuvent se sentir exclus.

Les travaux de Lamontagne et coll. (1987) ont permis de conclure que les causes de l'itinérance ne se réduisent pas aux limites individuelles des jeunes; elles sont beaucoup plus complexes et font partie d'une dynamique particulière, voire d'un processus.

Il est difficile de dresser un portrait type de ces jeunes. Ils ne forment pas un groupe homogène et proviennent de toutes les classes sociales (Côté, 1988, 1991) malgré une surreprésentation des couches les plus pauvres. Il n'y a pas consensus des auteurs en ce qui concerne la limite d'âge de ces jeunes que certains situent entre 18-30 ans et d'autres entre 14-25 ans.

Bien que la connaissance du phénomène de l'itinérance chez les jeunes demeure limitée, plusieurs études permettent d'identifier certaines de leurs

caractéristiques. Ainsi, Dadds et al. (1993) soulignent la présence de graves problèmes de comportements. Leur vie est teintée de carence émotionnelle, de multiples rejets, du manque de soutien et de ressources (Radford et coll., 1989). Comme stratégie de survie, certains ont choisi la fuite. C'est ainsi que bon nombre d'entre-eux sont fugueurs (Côté, 1988; Wallot, 1992). Radford et coll. (1989) démontrent que plusieurs de ces jeunes éprouvent des difficultés sur le plan émotif et souffrent de problèmes de santé mentale. Ces mêmes auteurs précisent qu'ils vivent de nombreux rapports conflictuels avec leurs parents, des problèmes d'ordre scolaire et des difficultés d'insertion sociale. Côté (1988) rapporte aussi de fréquents problèmes de toxicomanies chez ces jeunes.

Dans leur étude, Radford et coll. (1989) constatent que les jeunes de la rue hésitent à recourir aux différents services sociaux et de santé. Cette attitude proviendrait de leur méfiance face aux différents intervenants et aux diverses institutions. S'ajoute à cette réticence l'hostilité de certains d'entre eux à l'égard de la société, à toute forme d'autorité et d'organisation. Cette méfiance explique leur ignorance des services et de l'aide auxquels ils pourraient avoir recours. D'après Wallot (1992), le réseau des établissements sociaux n'est pas apte à répondre adéquatement aux besoins des jeunes de la rue. Selon Mathews (1987), les jeunes de la rue perçoivent les intervenants comme mal informés de ce qu'est leur vie dans la rue, en quoi consiste leur réalité et ce que sont leurs besoins. Pour les jeunes, le système est trop lourd et ce qui est offert ne correspond pas à leurs préoccupations. Les services ne répondent ni à leurs besoins, ni à leurs attentes puisqu'ils ne sont pas adaptés à leur réalité. Radford et coll. (1989) soulignent également la difficulté pour les adolescents de recevoir et d'avoir accès aux services. Les mineurs craignent d'être dénoncés ou remis entre les mains de leurs parents, du centre d'accueil ou de la police.

Dans l'exercice de notre pratique infirmière, nous rencontrons une clientèle variée et la grande étendue de notre champ professionnel nous amène à travailler dans différents milieux. Nous devons faire preuve de polyvalence, d'autonomie et de créativité. Ceci est d'autant plus vrai dans le contexte socio-économique actuel. Le réseau de la santé vit de grandes perturbations et les infirmières sont davantage sollicitées, elles se retrouvent

en première ligne et doivent faire face à des situations de plus en plus complexes et diversifiées. Nous devons réagir rapidement et notre analyse des multiples situations rencontrées a un impact direct sur les soins prodigués à la population. Vis-à-vis de la problématique des jeunes de la rue, nous avons la responsabilité de mieux comprendre leur dynamique et leurs besoins. Afin de guider notre intervention, il est essentiel de saisir ce qu'ils vivent, ce qu'ils sont, ce qu'ils veulent et d'avoir une meilleure compréhension de la signification de l'itinérance pour ces jeunes de la rue. Mercier et coll. (1994) soulignent l'importance des études qui se penchent sur le point de vue des itinérants: "[...] ces recherches ont le mérite de donner accès aux processus et de pouvoir rendre compte des aspects dynamiques des phénomènes [...]" (p. 762). Ces travaux nous permettent également de mettre en évidence les facteurs et les enjeux en cause.

La théorie de "l'humain-en-devenir" de Parse sert de toile de fond à cette étude. Elle permet d'avoir une vision et une compréhension du phénomène plus globales axées sur la réalité des jeunes, en tenant compte de leur expérience. Pour Parse (1981), la santé est une synthèse de toutes les valeurs de l'individu. Elle ne peut être décrite ou prescrite par les normes ou les valeurs sociétales, elle se définit à partir de l'individu lui-même, de ses propres valeurs. Cette théorie met l'accent sur le fait que chaque individu détient sa propre vérité et choisit la signification qu'il donne à sa vie et à ses expériences. Ses décisions sont le reflet de ses valeurs. La théorie de «l'humain-en-devenir» ne cherche donc pas à normaliser les individus, elle peut faciliter la compréhension de la signification véritable que les jeunes de la rue donnent à leur expérience. Quelquefois, leurs attitudes, leurs habitudes et certains de leurs choix peuvent nous sembler paradoxaux mais pour ces jeunes, leurs décisions ont un sens.

La théorie sur le sens des conduites humaines du sociologue Raymond Boudon complète les idées émises par Parse en ajoutant une perspective sociale. Ils partagent une conception semblable de l'être humain en mettant l'accent sur la notion de choix et l'importance de la signification des expériences pour un être humain. Selon Boudon, qui s'inspire de la sociologie compréhensive de Max Weber, tout individu a de bonnes raisons

d'agir comme il agit. La conduite humaine est, la plupart du temps, rationnelle c'est-à-dire qu'elle revêt un sens pour l'individu; lui seul est porteur des significations de ses conduites. Par conséquent, il occupe une place privilégiée pour pouvoir expliquer pourquoi il agit comme il le fait (Freund, 1966).

Connaître la signification d'une expérience pour un individu implique qu'on l'invite à nous parler de celle-ci et de la signification qu'il lui donne. Or, seule une approche qualitative permet d'avoir accès à celle-ci. Dans le cadre de cette étude, nous utiliserons la théorisation ancrée<sup>1</sup> afin de découvrir la signification que les jeunes de la rue donnent à leur expérience de l'itinérance. Cette méthode de recherche mise de l'avant par deux représentants de l'école de Chicago, Barney Glaser et Anselm Strauss (1967), insiste sur la nécessité de construire graduellement la théorie à partir de l'analyse des données empiriques (Huberman et Miles, 1991). Elle permet d'aborder la réalité sans avoir choisi préalablement une théorie qui la structure. Comme l'explique Paillé (1994), la théorisation ancrée permet de dégager le sens d'un événement et de faire des liens entre les divers éléments d'une situation.

La théorisation ancrée s'inspire de l'interactionnisme symbolique (Strauss & Corbin, 1990) et toutes deux ont une base philosophique commune, la phénoménologie. L'originalité de cette approche est de considérer l'action réciproque des êtres humains et les signes qui la rendent visible comme le phénomène social majeur. "Pour l'interactionnisme symbolique, le comportement humain n'est pas une simple réaction à l'environnement mais un processus interactif de construction de cet environnement" (Boudon, Besnard, Cherkaoui et Lécuyer, 1993). Les individus ne répondent pas aux stimuli mécaniquement mais agissent en fonction de la signification qu'ils en donnent (Blumer, 1969).

Ce courant, tout comme l'individualisme méthodologique, s'efforce de comprendre la réalité sociale et d'en saisir la signification à partir des

---

<sup>1</sup>Bien que Glaser & Strauss (1967) parlent de la "théorie" ancrée, nous préférons utiliser le terme de "théorisation" ancrée proposé par Paillé (1994).

individus. Dans la conception de l'individualisme méthodologique développée par Boudon (1992), un phénomène social est toujours le résultat d'actions, d'attitudes, de croyances et de comportements individuels. Ainsi, si nous voulons expliquer un phénomène social, nous devons retrouver le sens des comportements individuels qui le déterminent.

À notre connaissance, peu d'études ont été effectuées en laissant la parole aux jeunes de la rue dans le but de connaître la signification de leur expérience. Avoir accès à celle-ci permettra de comprendre davantage les différents aspects du phénomène de l'itinérance tout en nous aidant à orienter l'intervention auprès de cette population de jeunes.

### **But de la recherche**

La présente étude a pour but de mieux comprendre et interpréter la signification de l'expérience de l'itinérance de jeunes de la rue du centre-ville de Montréal.

### **Question de recherche**

Quelle signification les jeunes de la rue du centre-ville de Montréal donnent-ils à leur expérience de l'itinérance?

Chapitre II  
Recension des écrits

Lorsque nous utilisons la théorisation ancrée pour effectuer une étude, nous constatons que de recenser les écrits avant de débiter la collecte des données est controversée. Certains auteurs tels que Glaser (1978), Glaser & Strauss (1967) et Stern (1985) suggèrent d'attendre jusqu'à ce que la théorie émergente soit bien amorcée.

Par ailleurs, Chenitz (1986a) trouve important, voire essentiel, d'utiliser les connaissances acquises par une recension des écrits. Ces connaissances aident à l'élaboration de catégories, peuvent nous guider et permettent de faire plus aisément des liens entre les différents éléments auxquels nous sommes confrontés tout au long du processus de recherche.

Dans cette optique, nous avons effectué une recension des écrits, qui n'a pas la prétention d'être exhaustive. Afin d'augmenter notre acuité lors des rencontres avec les jeunes de la rue, nous avons jugé éclairant de préciser **le concept d'itinérance**, de décrire les principales **caractéristiques des jeunes** de la rue et de faire un survol des **fondements épistémologiques de la catégorie sociale "jeune"**. De plus, parce que leur conception de l'humain et de ce qu'est un phénomène social nous convenaient très bien, nous présenterons les théories de Rosemarie Rizzo **Parse** et de Raymond **Boudon**.

## **L'itinérance**

Afin de bien saisir le phénomène des jeunes de la rue, nous devons le replacer dans la perspective plus globale de l'itinérance. Nous aborderons brièvement différents aspects nous permettant de mieux comprendre la dynamique et la réalité des jeunes de la rue. Nous discuterons plus spécifiquement du processus de l'itinérance en terme des facteurs individuels et sociaux qui interviennent, ainsi que de la situation actuelle de ces jeunes.

### **Généralités concernant l'itinérance**

L'itinérance existe depuis toujours. L'histoire du Québec est peuplée de personnages sans domicile fixe vivant dans l'errance (Mercier et coll., 1994).

Ces images du passé ont peu de liens avec la réalité actuelle mais elles nous permettent de mieux cerner les différents aspects de l'itinérance contemporaine. Celle-ci comporte de multiples dimensions qui la rendent difficile à circonscrire. En identifiant des critères et des dimensions précises, nous pouvons délimiter ce phénomène et tenter de le définir. Les définitions qui en découlent ne devraient pas être utilisées pour catégoriser ou étiqueter les individus mais bien pour mettre en lumière la réalité des personnes itinérantes.

Dans l'espoir de pouvoir délimiter l'itinérance, le comité des sans-abri de Montréal (1987) définit la personne itinérante comme un individu qui n'a pas d'adresse fixe ni l'assurance d'un logement stable, sécuritaire et salubre. Son revenu est très faible et elle n'a pas accès, de par son statut, aux différents services. Elle est caractérisée par des problèmes de santé mentale, d'alcoolisme et/ou de toxicomanie et/ou de désorganisation sociale. Elle est habituellement dépourvue d'un groupe d'appartenance stable.

Bien souvent, l'itinérance est strictement associée à l'absence de domicile fixe. Cette définition ne tient compte que d'un seul aspect du phénomène. Elle minimise l'ampleur des problèmes reliés à ce phénomène et élimine les variations existantes à l'intérieur de la population itinérante. Même si l'absence de domicile fixe est un élément clef dans la compréhension de l'itinérance, nous devons être plus nuancés et mettre en lumière les autres dimensions de cette réalité. Certains auteurs (Wallot, 1992; Côté, 1991; Riesdorph-Ostrow, 1989) ont associé à l'itinérance des facteurs tels que: la désaffiliation et le détachement vis-à-vis la structure sociale, l'isolement, la dépossession, l'aliénation, le désengagement, la souffrance, l'impuissance, le désespoir, la maladie mentale, les problèmes de personnalité, la toxicomanie et l'alcoolisme.

Pour Lamontagne et coll. (1987), l'itinérance est une réalité beaucoup plus complexe qui s'inscrit dans un processus irréversible où l'individu devient captif de ses choix et de sa position sociale. Lamontagne et coll. (1987), s'inspirant de Wallace, décrivent bien ce processus:

Poussé par des pressions extérieures, le futur clochard choisirait d'abord de s'isoler de la société. Dans la deuxième phase, il s'initierait à sa nouvelle culture et subirait en retour le rejet de la société, ce qui a pour effet d'intensifier d'autant plus le processus d'insertion à son nouveau groupe d'appartenance. Finalement, il s'intégrerait à part entière à son milieu et en assimilerait tous les comportements (p. 20).

Considérer l'itinérance comme un processus permet une meilleure compréhension du phénomène tout en nous invitant à remettre en question préjugés et mythes entretenus vis-à-vis de l'itinérance et des personnes itinérantes. La vision romanesque de l'individu en quête de liberté, revendiquant la justice sociale, qui a choisi de vivre sans toit ni loi, ne reflète pas nécessairement la réalité des itinérants. Celle-ci, comme le remarquent Lamontagne et coll. (1987), est davantage colorée par l'exclusion et l'isolement social.

Ces mêmes auteurs s'interrogent également sur le poids de l'inégalité structurelle de la société et l'origine sociale des individus sur la prévalence de l'itinérance. Ils soulignent l'anomie, le bouleversement des valeurs et l'importance de la crise économique dans la genèse des comportements sociaux marginalisés tels que l'itinérance. Gullberg (1989) insiste, lui aussi, sur la grande influence du contexte socio-économique et politique dans la genèse de ce problème social.

### L'itinérance chez les jeunes

Peu d'études, à ce jour, tentent d'expliquer le phénomène de l'itinérance chez les jeunes au Québec. L'étude de Lamontagne et coll. (1987), qui portait sur 142 jeunes itinérants de 18 à 30 ans, a permis de mettre en relief certains facteurs et de percer la dynamique sociale entourant ce phénomène. La thèse en ethnologie urbaine de Côté (1988) a légitimé l'utilisation de la catégorie jeune de la rue comme objet de recherche. Les entrevues effectuées auprès de 20 jeunes de la rue ayant fui le domicile familial, leur foyer ou le centre d'accueil et auprès de 50 personnes reliées à ces jeunes ainsi que l'observation participante ont ouvert une porte sur l'univers individuel et collectif de cette catégorie de jeunes. Nous sommes

plus en mesure, grâce à cette recherche, de comprendre et de connaître leurs stratégies de survie.

Wallot (1992), dans le cadre d'une recherche mandatée par le Consortium de formation sur la défense des droits humains de McGill, a effectué une étude dans le but de dresser un portrait détaillé des caractéristiques des jeunes sans-abri. Elle a rencontré différents groupes communautaires oeuvrant auprès de ces jeunes, des petits groupes de jeunes ayant vécu dans la rue, des groupes offrant des ressources alternatives et des services de prévention, des porte-parole des centres d'accueil et des avocats spécialisés dans la défense des jeunes. Cette recherche a fourni des indices susceptibles de nous aider à mieux comprendre les différents aspects du phénomène des jeunes sans-abri et propose, en guise de solution, la promotion des droits de la personne. Plus récemment, Parazelli (1997) s'est intéressé à la relation qu'entretiennent ces jeunes avec leur espace urbain. Son étude, réalisée à partir de 30 entrevues avec des jeunes de la rue et 24 rencontres avec des intervenants impliqués dans les opérations de revitalisation d'un secteur du centre-ville, a permis de mettre en perspective le rôle de l'espace dans le processus de socialisation et de marginalisation de jeunes de la rue vivant à Montréal.

Ailleurs, au Canada et aux États-Unis, d'autres chercheurs se sont penchés sur le phénomène grandissant des jeunes de la rue. Ainsi, l'étude canadienne de Radford et coll. (1989) a largement contribué à l'approfondissement des connaissances des jeunes de la rue âgés de 15 à 20 ans. Dans le cadre de leurs travaux de recherche, ils ont interrogé 712 jeunes de la rue. Ces derniers vivaient dans différentes grandes villes canadiennes dont Montréal. Cette enquête avait pour but d'obtenir des informations sur les connaissances, les attitudes et les comportements de ces jeunes face au Sida et aux autres M.T.S. ainsi que de connaître leurs antécédents et leurs conditions de vie. Dans le but de dresser un portrait réaliste et précis des jeunes de la rue nous avons consulté d'autres études que celles présentées ici.

Nous ne pouvons expliquer le phénomène de l'itinérance chez les jeunes en nous limitant aux lacunes individuelles. Le phénomène est

beaucoup plus complexe. Comme le mentionnent Lamontagne et coll. (1987), sur le plan individuel, plusieurs jeunes s'en sortiront; sur le plan collectif, le dysfonctionnement croissant des institutions familiale, scolaires et professionnelles contribuera de plus en plus à la marginalisation, à l'exclusion et au déracinement social d'un nombre important de jeunes. De telles conjonctures nuisent à l'insertion sociale des jeunes dont la situation reste précaire. La détérioration du tissu social et communautaire a un impact important sur la dynamique sociale et contribue à nourrir le phénomène de l'itinérance. En ce sens, Lazure (1984) souligne que les jeunes subissent la société plutôt qu'ils ne s'y insèrent. Wallot (1992) ajoute que l'absence d'une vraie politique d'aide à la famille et de programmes de prévention peuvent être considérées parmi les causes possibles de l'itinérance chez les jeunes.

Comme pour la population itinérante adulte, définir un jeune de la rue n'est pas une chose simple. Voici la définition qu'en donne Côté (1988):

[...] Le jeune de la rue habite la ville, il n'a pas de domicile fixe, il est de sexe masculin ou féminin. Pour Montréal, il a rarement moins de 14 ans et pas plus de 25 ans [...] (p. 42).

Selon Wallot (1992), un jeune est sans-abri lorsqu'il se retrouve dans la rue pendant une période de 24 heures ou plus. Selon Dadds et al. (1993), un jeune de la rue a un âge qui varie entre 13 et 17 ans, il n'a pas vécu avec ses parents ou un tuteur légal au cours de la semaine précédant l'entrevue et n'a pas de résidence permanente au moment de celle-ci.

Pour les jeunes de la rue, la dynamique familiale semble jouer un rôle capital. Côté (1991) insiste sur l'instabilité des familles comme étant en partie responsable d'un tel phénomène. Comme l'indique Rotheram-Borus (1991), il semble que la stabilité émotive de la famille soit un facteur déterminant. Les jeunes de la rue sont fréquemment issus de famille où il y a abus physique et négligence. L'auteure ajoute que plusieurs de ces jeunes deviennent itinérants pour échapper à des situations d'extrême violence dans lesquelles ils sont les victimes. La rue devient une alternative plus sécuritaire que le milieu familial; fuguer, pour ces jeunes, devient synonyme de survivre (Radford et coll., 1989).

Wallot (1992) précise qu'il y a un lien très étroit entre le placement des jeunes dans des familles, des foyers ou des centres d'accueil et le phénomène des sans-abri. Plus de la moitié des jeunes de la rue auraient séjourné dans des centres d'accueil, des familles d'accueil ou des foyers de groupe (Dadds et al., 1993). Les nombreux échecs et rejets vécus par ces jeunes tout au long de leur enfance favorisent leur cheminement vers l'itinérance et la marginalisation.

### Caractéristiques des jeunes de la rue

Cette brève présentation des caractéristiques des jeunes de la rue n'est certes pas complète; elle a pour objectif d'apporter un certain éclairage sur leur réalité.

Les jeunes de la rue ne constituent pas un groupe homogène, ils appartiennent à divers sous-groupes ou sous-cultures. Selon Mercier et coll. (1994) et Côté (1991), ils proviennent de tous les milieux socio-économiques, de toutes les classes sociales malgré une forte représentation des milieux socio-économiques plus faibles. Il est difficile de tracer un portrait type et de délimiter une tranche d'âges correspondant aux jeunes de la rue. Certains auteurs parlent des 18-30 ans, d'autres incluent les mineurs. Pour Côté (1991), ce sont des jeunes entre 14 et 25 ans alors que Lamontagne et coll. (1987) ainsi que Mercier et coll. (1994) parlent davantage des 18-30 ans tout en précisant qu'il y a une autre jeunesse itinérante, celle des mineurs.

Ce sont des jeunes déracinés et démunis, sans ressources financières, sans soutien émotif ou familial. Pour ces jeunes, l'avenir ne veut rien dire. Contrairement aux croyances populaires, une minorité d'entre eux affirment s'être enfuis de la maison ou du centre d'accueil pour connaître l'exaltation de la liberté ou l'indépendance (Radford et coll., 1989). Janus, Mc Cormack, Burgess & Hartman (1987) précisent que le fait de se soustraire au climat tendu qui règne dans la famille n'entraîne pas nécessairement une diminution du stress mais favorise plutôt l'apparition de comportements qui pourraient être pathologiques. Ils sont maintenant confrontés à un milieu plus hostile: la rue.

Dadds et al. (1993) soulignent que les jeunes de la rue sont souvent aux prises avec de graves problèmes de comportements et une carence émotionnelle. Ils ont remarqué que ces jeunes souffrent davantage de problèmes psychologiques. Ils peuvent être affectés de dépression et avoir une estime d'eux-mêmes perturbée. Leurs nombreuses difficultés, les différents rejets qu'ils vivent à l'école et à la maison altèrent, en effet, l'image qu'ils ont d'eux-mêmes. Rotheram-Borus (1991) indique qu'il y a une plus forte prévalence de problèmes psychiatriques, davantage de tentatives de suicide et de suicides chez ces jeunes. De plus, ils ont plusieurs problèmes associés à l'usage d'alcool et de drogue. Côté (1988) estime qu'environ la moitié d'entre eux ont à y faire face. Les jeunes de la rue vivent beaucoup de stress relié à leur mode de vie et à leur histoire personnelle. Ils se sentent seuls, isolés, sans ami et sans véritable lien affectif ou social. Leurs comportements marginaux et l'isolement dans lequel ils se trouvent sont souvent reliés à l'accumulation de carences affectives, aux multiples rejets et aux manques de soutien et de ressources (Wallot, 1992).

Selon Rotheram-Borus (1991), ces jeunes ont souvent des problèmes à l'école, avec la police et le système judiciaire. Le décrochage scolaire semble un problème important. En effet, cette même auteure estime que la moitié d'entre eux ne fréquentent plus l'école et que ceux qui la fréquentent ont de nombreux problèmes d'apprentissage. Le laxisme et l'indifférence du système scolaire font en sorte que les jeunes se sentent rejetés, exclus et peu concernés. L'école deviendrait donc, selon Lamontagne et coll. (1987), le premier facteur de leur exclusion sociale.

D'après Kinzel (1991), le style de vie de ces jeunes les rend plus susceptibles de développer des problèmes de santé physique ou d'exacerber ceux déjà existants. En effet, Côté (1988) constate que la morbidité et la mortalité sont beaucoup plus élevées chez les adolescents vivant dans la rue que chez ceux vivant dans leur famille. Les problèmes physiques les plus fréquemment rencontrés, selon Jackson & McSwane (1992), sont les infections respiratoires, les problèmes gastro-intestinaux et des problèmes de peau. Ces conditions physiques se retrouvent également chez bon nombre d'itinérants adultes. De plus, ils sont davantage exposés aux infections qui comportent un risque élevé de propagation (VIH, hépatites et MTS), étant

donné l'utilisation de seringues et des pratiques sexuelles non sécuritaires.

### **Les bases épistémologiques de la catégorie sociale "Jeune"**

S'inspirant de Bourdieu (1980), nous pouvons dire que les divisions entre les âges sont arbitraires et qu'il est difficile de définir "la jeunesse". Les frontières entre l'enfance, l'adolescence et l'âge adulte ne sont pas évidentes et les repères déterminant le passage de l'un à l'autre varient en fonction du contexte social et selon les époques. La jeunesse est en effet un construit social influencé par les différentes transformations de la société. L'analyse de la jeunesse est donc inséparable du contexte social et historique dans lequel il s'inscrit (Attias-Donfut, 1996). Comme le souligne Galland (1985), "être jeune" n'a pas toujours signifié la même chose .

Nous pouvons tenter de définir la jeunesse en tenant compte de l'échelle des âges et du concept générationnel mais, comme l'indique Dumont (1986), les jeunes ne sont pas tous du même âge, l'identité "jeune" est sociale. Ainsi, le qualificatif "jeune" s'applique à des âges différents. Dubet (1987) appuie cette idée en affirmant que la jeunesse n'est pas une catégorie sociale homogène et qu'il existe autant de jeunesse que de groupes sociaux. Bourdieu (1980) reconnaît également que l'âge n'est pas le paramètre idéal pour définir la jeunesse car celle-ci est socialement manipulée.

Pendant plusieurs années la question de la jeunesse a été réduite à celle de l'adolescence mais, selon Galland (1996), la jeunesse se distingue de manière plus évidente de l'adolescence. Nous devons donc remettre en question les anciens modèles d'entrée dans la vie adulte (fin des études, début de la vie professionnelle, départ de chez les parents, formation d'un couple) qui délimitaient la frontière entre la jeunesse et l'âge adulte pour expliquer et définir la jeunesse. Ainsi, "l'entrée dans la vie adulte" (Galland, 1996) n'est pas modelée exclusivement par l'âge mais est socialement déterminée. L'âge de la majorité civile connaît des seuils différents suivant les époques et les pays. Il en est de même pour la majorité pénale ou encore pour l'âge requis pour l'obtention du permis de conduire. Cette frontière entre la jeunesse et l'âge adulte peut également devenir un enjeu de lutte, une question de pouvoir (Bourdieu, 1980). Par exemple, l'âge auquel les

jeunes peuvent voter a déjà fait l'objet de controverses au sein, notamment, du Parti Québécois.

La période de la jeunesse crée une vulnérabilité du statut social et de l'identité (Dubet, 1987). Dans ce contexte, les jeunes vivent une position précaire et sont, dès lors, plus sensibles aux crises et aux changements de la société. Nous devons tenir compte de cette fragilité lorsque nous observons le phénomène des jeunes de la rue. Le double statut "jeune" et "dans la rue" peut donc exclure totalement ces jeunes de l'organisation sociale et des services.

## **Les assises théoriques**

### **La théorie de "l'humain-en-devenir" de Rosemarie Rizzo Parse**

La théorie de "l'humain-en-devenir" de Rosemarie Rizzo Parse (1981) fait partie, avec celles de Martha E. Rogers et de Margaret Newman, de l'école de l'être humain unitaire. Cette école de pensée se situe dans le paradigme de la transformation ou pour Parse celui de simultanéité. Cette nouvelle vision, ouverte sur le monde, s'inspire de travaux philosophiques, des théories de la physique et de la théorie des systèmes. Pour développer sa théorie, Parse s'est intéressée plus spécifiquement à la phénoménologie et à l'existentialisme .

Sa théorie s'articule autour de trois grands principes que sont la "signification", la "rythmicité" et la "cotranscendance". De ces trois thèmes, émerge un processus en trois étapes qui guide notre relation avec la personne. La première étape consiste à "*éclairer une signification*", ce qui veut dire que l'on permet à la personne de donner une signification à ce qu'elle vit. Sa signification reflète ses valeurs, ses aspirations, ses croyances, sa perception de la réalité. Dans cette première étape du processus, l'accent est mis sur l'expérience et la signification. La deuxième étape veut faire en sorte de "*synchroniser les rythmes*". Pour ce faire, l'infirmière doit être vraiment présente à la personne, elle doit suivre le rythme que l'autre lui impose et s'imprégner de son vécu. Elle et la personne se co-crésent à travers le rythme qui guide leur relation et réussissent à vivre et à comprendre le

vécu exprimé par la personne. C'est à travers la compréhension du paradoxe que la personne et l'infirmière réussissent à atteindre la troisième étape qui consiste à "*mobiliser la transcendance*". C'est la résolution de cette étape qui permettra à la personne d'aller au-delà de ce qu'elle est vers ce qui n'est pas encore dans un processus de devenir. En effet, la prise de conscience et la compréhension du vécu permettent et favorisent des changements en accord avec les valeurs et les croyances de l'individu.

L'accent est mis sur l'importance de l'interaction et de la relation avec l'individu. C'est à travers la présence véritable (*true presence*), que l'infirmière exerce son rôle; non pas un rôle palliatif mais un rôle où elle coexiste avec l'individu et où elle essaie de comprendre la signification que l'individu donne à ses expériences. Il ne faut pas mettre l'accent sur les problèmes de l'individu ou essayer de changer son style de vie. L'infirmière n'impose ni ses croyances, ni ses valeurs et ses interventions, qui définies à partir de l'expérience de la personne, ne visent pas à normaliser les individus.

### **Théorie sur le sens des conduites humaines de Raymond Boudon**

Afin d'expliquer le sens de l'expérience de l'itinérance pour les jeunes de la rue, il est essentiel que notre compréhension du phénomène se fasse en ayant comme perspective celle, et strictement celle, de ces jeunes. Raymond Boudon (1986), se référant à Max Weber, affirme que, pour expliquer un phénomène social, on doit retrouver le sens des comportements individuels qui en constituent l'origine et considérer le plus souvent ces comportements comme étant rationnels, compréhensibles. Afin de comprendre le comportement d'un individu, nous devons essayer de mettre en lumière les "bonnes raisons" qui le motivent. Boudon (1986) insiste sur le fait que l'individu est un être agissant qui pose des actions rationnelles, il n'y a donc aucune raison de ne pas le croire.

Il nous est difficile de toujours bien saisir les motivations et les bonnes raisons poussant les individus à agir comme ils le font. De prime abord, on peut avoir tendance à considérer comme irrationnels les comportements que nous ne pouvons comprendre à partir de nos propres valeurs, nos croyances

et nos intérêts. Ainsi, il est tentant de faire abstraction de ce que l'individu peut vivre et du sens qu'il donne à ses actions, à ses comportements. Boudon (1986) rappelle qu'il est important de ne pas réduire le phénomène observé à nos seules valeurs. Nous devons baser notre compréhension à partir du sens donné par l'individu lui-même au phénomène observé.

Pour expliquer les comportements, les choix, les attitudes ou les croyances des individus, Boudon s'inspire d'un modèle rationnel où l'on tente de démontrer que les individus ont de bonnes raisons d'agir ou d'adopter tel comportement, telle attitude compte tenu de leur passé, de leurs ressources et de leur environnement. Le postulat à la base du modèle rationnel est celui-ci: pour expliquer le comportement de l'acteur social, il faut retrouver les bonnes raisons qui l'ont inspiré (Boudon, 1988).

Dans cette perspective, nous croyons qu'une méthodologie plus individualisée permettrait de mettre en relief le sens de l'expérience de l'itinérance pour les jeunes de la rue. L'individualisme méthodologique proposé par Boudon (1988) semble tout indiqué car il se base sur le principe suivant: un phénomène collectif est le résultat d'actions individuelles compréhensibles.

La théorie de "l'humain-en-devenir" de Parse se marie bien avec celle des conduites humaines proposée par Boudon. En effet, elles permettent toutes deux de mettre en relief le sens, la signification de l'expérience individuelle. Elles se tournent vers la personne afin de comprendre les comportements, l'expérience. Bien que Parse se limite davantage au concept de la santé, elle rejoint Boudon dans sa façon de concevoir l'être humain. Ces théories invitent à des études qualitatives.

**Chapitre III**  
**La méthode**

Le présent chapitre présente la méthode utilisée afin de répondre à la question de recherche. Il sera question du **type d'étude**, du **déroulement** de la recherche, du **milieu de l'étude**, des **participants**, de la **collecte** et de l'**analyse** des données, des **critères de scientificité**, des **considérations éthiques** et finalement, des **biais** de cette étude.

## Type d'étude

La théorie ancrée, approche qualitative d'abord développée par Glaser & Strauss en 1967, a été utilisée pour effectuer cette étude. Dans ce mémoire, nous privilégierons l'expression "théorisation ancrée", telle que suggérée par Paillé (1994). Compte tenu que cette recherche a été effectuée dans le cadre d'études de maîtrise, nous ne prétendons pas avoir élaboré une théorie mais plutôt avoir développé une conceptualisation.

La théorisation ancrée permet de représenter la réalité associée à un phénomène social et d'en dégager le sens (Paillé, 1994). À partir des données empiriques (Huberman et Miles, 1991), cette méthode inductive favorise l'émergence d'une conceptualisation (Paillé, 1994) qui explique une situation sociale. Elle s'inscrit dans le paradigme interprétatif (Lessard-Hébert, Goyette et Boutin, 1990) et permet de pousser l'étude d'un phénomène social au-delà d'une première analyse descriptive et de renouveler la compréhension que nous en avons en le mettant différemment en lumière (Paillé, 1994).

Cette méthode de recherche s'inspire de l'interactionnisme symbolique (Strauss & Corbin, 1990) qui reconnaît l'acteur social comme étant le seul porteur du sens de son expérience; il adopte des conduites en fonction de son interprétation du monde qui l'entoure (Mucchielli, 1996). L'être humain attribue une signification à chacune de ses expériences et agit en fonction de celle-ci. En considérant ceci, la théorisation ancrée permet d'approfondir la compréhension de l'expérience en révélant le sens que les acteurs sociaux impliqués lui donnent (Bouchard et Dutil, 1993). Elle tient compte de la conception particulière que les sujets étudiés se font de leur milieu social (Poisson, 1991). Ainsi, la théorisation ancrée donnera accès au sens de l'expérience vécu par les jeunes de la rue.

## Déroulement de l'étude

### Milieu de l'étude

La présente étude s'est déroulée dans le centre-ville de Montréal. Les jeunes de la rue ont été recrutés à l'aide d'une annonce (appendice A) affichée au "Bunker", ressource pour les jeunes située sur la rue St-Hubert, entre les rues Ontario et De Maisonneuve. Si au début de notre recherche nous avons rencontré quelques difficultés à recruter des participants, la stratégie de l'annonce s'est avérée fructueuse, au point de devoir, par manque de temps, refuser un certain nombre de jeunes. Les premières embûches du recrutement étaient principalement liées à la difficulté de rejoindre ces jeunes directement dans la rue. Ne souhaitant pas rencontrer des jeunes de la rue "modèles", nous ne voulions pas passer par l'intermédiaire d'intervenants oeuvrant auprès d'eux. Nous désirions que les jeunes répondent eux-mêmes à notre sollicitation. Un dédommagement sous forme d'un repas était offert à chacun des participants.

Les entrevues se sont déroulées entre le 11/02/97 et le 17/02/97 et ont majoritairement eu lieu au "Dunkin Donuts" situé près du terminus d'autobus. Un seul jeune a été interviewé au restaurant Mc Donald situé au coin des rues Ste-Catherine et St-Christophe. Les jeunes rencontrés ont fait preuve d'une certaine ponctualité aux rendez-vous fixés et lorsqu'ils avaient un contretemps, ils prenaient soin de contacter la chercheuse afin de convenir d'un autre temps de rencontre. Ainsi, aucun rendez-vous n'a été manqué. De plus, chacun des participants a signé un formulaire de consentement libre et éclairé (appendice C).

### Les participants

#### Échantillonnage à fin théorique

Il est préférable, dans le cadre d'une analyse par théorisation ancrée, de ne pas prédéterminer la taille de l'échantillon (Stern, 1985). En effet, celui-ci peut être modifié au fur et à mesure qu'avance l'analyse (Paillé, 1994). La théorisation ancrée est basée sur le principe de "l'échantillonnage à fin théorique" ("theoretical sampling"). L'échantillonnage à fin théorique

s'inscrit dans une stratégie de développement et de consolidation d'une théorisation et vise la sélection d'un certain nombre d'événements représentatifs de la situation ou du phénomène observé (Mucchielli, 1996). Lorsqu'il n'y a plus de nouvelles informations pouvant expliquer davantage les aspects particuliers des hypothèses émergentes, nous pouvons arrêter de recueillir des données (Stern, 1980). Ainsi, il y a ajout de participants jusqu'à ce qu'il y ait une saturation théorique des diverses catégories émergentes (Glaser & Strauss, 1967). Par saturation théorique, nous entendons le moment où, comme nous l'explique Mucchielli (1996), l'ajout de données nouvelles ne favorise pas une meilleure compréhension du phénomène étudié. Cependant, Bernier et Perrault (1987) considèrent qu'il peut être impossible d'atteindre la saturation. Étant donné les limites de temps impartie à la réalisation d'une recherche de maîtrise, la saturation n'a pu être atteinte. De plus, les caractéristiques des participants (absence de domicile fixe, de téléphone) rendent difficile, voire impossible, de pouvoir communiquer avec eux à plusieurs reprises afin de valider les concepts émergents.

L'emploi d'un petit nombre de sujets est justifié, en partie, par le fait que l'individu est un acteur social influencé par les effets de position et de disposition (Boudon, 1986). Les "effets de position" sont reliés à la place qu'occupe l'acteur social dans la société ce qui l'amène à percevoir la réalité d'un point de vue particulier. Les "effets de disposition" proviennent de l'expérience et du savoir que l'acteur social va chercher dans sa culture et avec lesquels il perçoit et évalue la réalité. Comme cet acteur social est situé socialement et historiquement, ses comportements sont influencés par les différents rôles sociaux qu'il occupe, par le milieu social et la société auxquels il appartient et les ressources dont il dispose (Boudon, 1986). Ainsi, chaque individu est en quelque sorte porteur d'universel. En ce sens, Ferrarotti (1983) écrit:

Une pratique individuelle humaine est une activité synthétique, la totalisation active de tout le contexte social [...] et une vie est une pratique qui s'approprie des rapports sociaux, les intériorise et les retransforme en structures psychologiques par son activité de déstructuration et de restructuration [...] Chaque acte est la synthèse horizontale

d'une structure sociale. (p. 50).

Bertaux (1980), lui aussi, pense que le social s'exprime à travers les voix individuelles "c'est [...] à travers le particulier que se trouve la voie vers l'universel" (p. 217) et que les chercheurs s'intéressent non à tel moi en particulier, mais au monde (Bertaux, 1986). Dans le même sens, Poirier (1983) rapporte les propos de Sapir "Si on enregistre comme tel un témoignage individuel [...] cela ne veut pas dire qu'on attache du prix à l'individu, entité adulte et singulière, mais qu'on le prend pour échantillon de la communauté" (p. 90). Ainsi, à partir de quelques jeunes seulement, il est possible de comprendre et d'expliquer le sens de l'expérience de l'itinérance (Stern, 1985).

### **Critères de sélection**

Pour cette étude, nous avons peu de critères de sélection. Nous voulions rencontrer des jeunes de la rue, filles ou garçons, âgés de 14 à 25 ans. Nous avons retenu les éléments de deux définitions: celle de Côté (1988) et celle de Dadds et al. (1993). Selon Côté (1988), un jeune de la rue a entre 14 et 25 ans et est de sexe masculin ou féminin. Pour Dadds et al. (1993), il n'a pas vécu avec ses parents ou un tuteur légal au cours de la semaine précédant l'entrevue et il n'a pas de résidence permanente au moment de celle-ci. Ce découpage même s'il revêt un caractère arbitraire, reste un passage obligé en vue de sélectionner les sujets de notre échantillon.

Nous avons rencontré 8 jeunes de la rue pour réaliser ce projet de maîtrise. Notre échantillon se compose de quatre garçons et quatre filles âgés entre 16 et 20 ans (tableau 1).

La moyenne d'âge est de 17,75 ans et quatre de nos sujets sont mineurs. La moitié des jeunes rencontrés en sont à leur première expérience alors que les autres ont fait plus d'un séjour dans la rue. En tenant compte de l'expérience actuelle et en faisant abstraction des expériences antérieures des sujets qui n'en sont pas à leur premier séjour dans la rue, la durée moyenne de leur expérience est d'environ quatre mois, celle-ci variant entre trois jours et huit mois .

**Tableau 1: Durée du séjour et caractéristiques démographiques**

Sujet	sexe	âge	Durée du séjour	Durée de l'entrevue
Jean <sup>2</sup>	m	18	1 mois	45 min.
Samuel	m	16	3 jours	45 min.
Catherine	f	18	10 jours	75 min.
Martine	f	20	7 mois	80 min.
Raymond	m	19	7 mois	70 min.
Sébastien	m	18	8 mois	50 min.
Josée	f	17	7 mois	90 min.
Mélanie	f	16	3 mois	45 min.

Leur provenance est diversifiée, ils viennent de la rive-sud, d'Ottawa, de Joliette, de Québec et de St-Eustache. Ils sont tous, à l'exception de Samuel, issus de familles éclatées. Quatre d'entre-eux ont déjà habité en famille ou en centre d'accueil. Seulement deux sujets ont complété leurs études secondaires, les autres ont arrêté en cours de route leur cheminement pédagogique. Tous ont consommé différentes drogues et cinq d'entre eux affirment avoir déjà utilisé ou faire encore usage de drogues intraveineuses. Le tableau 2 résume les différentes caractéristiques de chacun des sujets.

---

<sup>2</sup>Pour préserver leur anonymat, les noms des participants ont été modifiés.

Tableau 2. Caractéristiques des sujets

Sujet	fréquence	provenance	constitution de la famille	rang dans la famille et fratrie	famille ou centre d'accueil	scolarité	drogue
Jean	2 <sup>e</sup> exp.	rive-sud	parents séparés depuis le 21/09/91 mère nouveau conjoint	deuxième de deux enfants 1 frère de 20 ans	non	arrête en sec. 1	haschisch, marijuana pas de drogue i. v.
Samuel	2 <sup>e</sup> exp.	Ottawa et New-York	parents toujours ensemble il ne leur a pas parlé depuis 3 ans	ainé de deux enfants 1 soeur de 14 ans	non	il a terminé sa 8 <sup>e</sup> année à Ottawa	ne consomme plus de drogue depuis 1 an
Catherine	2 <sup>e</sup> exp.	Montréal	père avec nouvelle conjointe, mère décédée il y a 11 ans	troisième de quatre enfants 3 soeurs:: 22, 21 et 17 ans	famille d'accueil (8 ans) foyer de groupe centre d'accueil (4 mois)	elle a arrêté en sec. 3-4	déjà consommé drogue i. v., mush marijuana mescaline
Martine	1 <sup>ère</sup> exp.	Ottawa	parents séparés avec nouveaux conjoints depuis 8 ans.	un demi-frère et une demi-soeur plus jeunes.	famille d'accueil (1 an et demi).	diplôme de sec. 5	drogue i. v. (cocaïne)
Raymond	plusieurs exp. depuis 5 ans	Québec	parents séparés depuis 3 ans	troisième de 6 enfants 2 frères 3 soeurs	plusieurs séjours dans différents centres d'accueil	sec. 1	déjà consommé drogue i. v. marijuana
Sébastien	1 <sup>ère</sup> exp.	Joliette	parents séparés depuis 12 ans	deux demi-frères (8 et 24 ans) une demi-soeur (6 ans)	non	il a arrêté en sec. 2	drogue i. v. (cocaïne)
Josée	1 <sup>ère</sup> exp.	Joliette	parents divorcés depuis 4-5 ans	trois demi-frères et une demi-soeur plus jeunes.	au moins 10 familles d'accueil depuis l'âge de 13 ans.	diplôme de sec. 5	consomme drogue i. v. (héroïne) mescaline
Mélanie	1 <sup>ère</sup> exp.	St-Eustache	parents séparés garde partagée semaine: mère week-end: père	deuxième de deux enfants 1 soeur aînée	non	pas terminé son sec. 4	drogue i. v. (héroïne) mescaline

### Présentation des participants

**Jean** est un jeune homme de 18 ans, originaire de la rive-sud. Il est habillé de vêtements griffés et son allure est soignée. Il arrive à l'heure pour l'entrevue et parle spontanément de son expérience. Arrivé en janvier, après un court séjour à la prison Bordeaux, il en est à sa deuxième expérience dans la rue. La première, à l'été 1996, a duré environ deux mois. Son père l'a mis à la porte car il n'allait plus à l'école, il consommait de la drogue et n'avait pas de travail. Ses parents sont séparés depuis 1991 et il a un frère aîné. Il a arrêté l'école en secondaire 1 après trois années en cheminement particulier et a abandonné les cours destinés aux adultes. Il dit faire le rêve de revoir ses

parents vivre ensemble et voudrait faire une carrière musicale en Californie. Il souhaite retourner à l'école, avoir un appartement et trouver un travail. Il consomme des drogues "douces", ne prend pas de drogues chimiques et ne se pique pas. Il n'a pas vu sa mère depuis un an et demi mais conserve tout de même quelques rares contacts avec son père.

**Samuel**, 16 ans, est vêtu de vêtements sport très amples. Au début de l'entrevue, il tente de nous vendre un téléphone cellulaire. Il est natif d'Ottawa et ses parents, des Franco-ontariens, vivent toujours ensemble. Il a une soeur plus jeune et n'avait pas eu, avant que la ressource qui l'hébergeait au moment de l'entrevue ne l'y oblige, de contact avec sa famille depuis trois ans. Bien que le français soit sa langue maternelle, il s'exprime en utilisant plusieurs mots anglais. Il en est à sa seconde expérience dans la rue. Il a 12 ans lorsqu'il s'y retrouve pour la première fois. Parce qu'ils n'aiment pas ses fréquentations, ses parents le jettent à la rue. Il erre comme ça, à Ottawa, jusqu'à l'âge de 13-14 ans et abandonne l'école en 8<sup>e</sup> année. Par la suite, il se joint à un gang criminalisé dirigé par son oncle avec qui il fait des activités illicites (recel, vente de drogue et d'armes, vol etc. ). Témoin d'un meurtre, il quitte la capitale nationale pour New-York avec quelques membres du gang. Il continue son petit trafic illégal en menant une vie de roi. Sa vie étant menacée à New-York, il se sauve in extremis et se retrouve à Montréal. Ici depuis seulement trois jours, il cherche un appartement supervisé et ne désire pas rester dans la rue.

**Catherine** est âgée de 18 ans. Elle est habillée sobrement et a les cheveux courts. Logorrhéique lorsqu'il s'agit de répondre à mes questions, elle raconte avec beaucoup de détails sa vie et son expérience dans la rue. Elle est née à Montréal et son père, un alcoolique, a déjà connu l'itinérance. Sa mère est décédée il y a 11 ans et a placé ses quatre filles en famille d'accueil avant de mourir. Catherine est la troisième de la famille. Elle se retrouve en famille d'accueil avec sa plus jeune soeur à l'âge de huit ans. Elle vit présentement sa seconde expérience dans la rue. Elle a dû quitter son appartement il y a dix jours car elle n'avait pas assez d'argent pour payer la note d'électricité. La première fois, elle est restée plus d'un an et demi dans l'errance. Elle consommait de la drogue, vivait avec les punks. Elle quitte l'école en secondaire trois après avoir rejoint le milieu de la rue qu'elle avait

grandement idéalisé alors qu'elle faisait du bénévolat à l'Anonyme. Au moment de l'entrevue, elle dit souhaiter retourner à l'école et avoir une petite vie tranquille, normale. Bien que de nouveau dans la rue, elle garde contact avec son père et ses soeurs.

**Martine**, âgée de 20 ans, arrive en retard pour l'entrevue, elle a les cheveux colorés, ses vêtements sont déchirés et elle est vêtue dans le style punk le plus pur. Son nez et sa lèvre inférieure sont percés, elle porte en bandoulière son "squeegee"<sup>3</sup>. Elle est dans la rue depuis 7 mois. C'est une rencontre avec un jeune de la rue, avec qui elle se lie d'amitié, qui l'a fait plonger dans la dure réalité de la rue. Elle quitte son emploi chez un disquaire du centre-ville et laisse son appartement pour vivre intensément sa nouvelle vie meublée de sensations fortes. La drogue, omniprésente dans la rue, devient le besoin à combler et Martine consacre tout son argent et son énergie à se procurer sa dose de cocaïne qu'elle s'injectera pour survivre. Ne trouvant plus sa place auprès de ses parents séparés, vivant chacun avec de nouveaux conjoints, elle quitte Ottawa et décide de s'installer à Montréal à l'âge de 18 ans. Son diplôme de secondaire cinq en poche, elle voudrait bien aller au Cégep poursuivre ses études. Elle a très peu de contact avec ses parents, son demi-frère et sa demi-soeur.

**Raymond**, un punk de 19 ans, a déjà vécu plusieurs expériences dans la rue. Sa dernière expérience l'a amené à Montréal en juillet 1996. Arborant un magnifique "mohawk" multicolore, une lèvre et la langue percées et un pantalon militaire défraîchi, il se dit fier de penser et d'agir comme les punks. Arrivé de Québec il y a cinq ans, il a vécu plusieurs périodes dans la rue, entrecoupées de séjours en centre d'accueil ou en appartement. Troisième enfant d'une famille de six, il apprend très tôt à s'organiser seul. Pour survivre, il a déjà vendu de la drogue alors qu'il consommait lui-même de la cocaïne sous toutes ses formes et d'autres drogues. Ses parents, alcooliques et toxicomanes, sont séparés depuis trois ans. Il va parfois visiter son père à Rouyn Noranda et sa mère à Québec. Il voudrait bien sortir du milieu de la rue, avoir un appartement et retourner aux études puisqu'il a interrompu ses études en secondaire un.

---

<sup>3</sup>Raclette à bord de caoutchouc utilisée pour nettoyer les pare-brise.

**Sébastien**, un punk de Joliette âgé de 18 ans, en est à sa première expérience dans la rue. À Montréal depuis huit mois, il parle de son expérience avec un certain détachement mais nous sentons une véritable authenticité. Il se dit très amaigri. Ses cheveux, naturellement roux, se livrent une infinie bataille sur son crâne et tout en parlant, il joue avec l'anneau qui lui transperce la lèvre. Il se gratte beaucoup et nous explique que c'est à cause de l'héroïne. Sans travail, ayant perdu sa place de pompiste, il se retrouve dans la rue. Ses parents sont séparés depuis plus de dix ans. Il a tout d'abord habité avec sa mère et par la suite, avec son père. En colère contre sa mère, il ne l'a pas revue depuis un certain temps et a recommencé à voir son père il y a quelques mois. Il n'a plus aucun contact avec ses deux demi-frères et sa demi-soeur. Son parcours scolaire est parsemé de nombreux échecs, il a d'ailleurs doublé plusieurs fois. Ses écarts de comportements font en sorte qu'il est expulsé de l'école en secondaire deux. Pour l'instant, il aime être dans la rue pour faire du squeegee, quêter et tripper. Il dit y trouver son compte.

Arrivée de Joliette il y a sept mois, **Josée**, âgée de 17 ans, vit sa première expérience de jeune de la rue. Elle accepte de raconter son parcours avec une certaine méfiance. Elle est punk, sa lèvre est percée, ses cheveux colorés et elle se promène avec un petit rat dans son chandail. Son petit compagnon ne la quitte jamais, elle trouve chaleur et réconfort auprès de lui. Sa mère, sidatique et sans argent, ne s'occupe pas d'elle. Cette jeune fille ne reçoit aucun support de la part de ses pères biologiques et adoptifs. Depuis le divorce de ses parents, lorsqu'elle avait 13 ans, Josée a habité dans environ 10 familles d'accueil. Elle n'a plus aucun contact avec son père biologique depuis longtemps et son père adoptif l'a reniée car elle ne voulait plus être en famille d'accueil. Elle n'a pas vu sa mère depuis deux mois et a quelques contacts occasionnels avec ses trois demi-frères et sa demi-soeur, tous plus jeunes qu'elle. Parce qu'elle a son diplôme de secondaire cinq, elle rêve de devenir un jour travailleuse de rue. Au moment de l'entrevue, elle dit qu'elle consomme beaucoup moins souvent de drogue qu'avant tout en spécifiant se piquer quelquefois à l'héroïne et prendre parfois de la mescaline.

**Mélanie** arrive en retard pour l'entrevue. Ses "amis" arrivent avant elle et tentent désespérément de prendre sa place pour avoir l'argent offert pour la participation au projet de recherche. Pour gagner quelques dollars, ils n'hésitent pas à parler en mal d'elle. Cette jeune punk de 16 ans, maigre et au crâne rasé, explique avec beaucoup de conviction la nature de sa première expérience dans la rue. À Montréal depuis trois mois, elle passe ses journées à faire du squeegee et à quêter pour se ramasser de l'argent afin de payer sa consommation d'héroïne et de mescaline. Elle dit avoir quitté la banlieue de Montréal et son confort familial parce que ses parents n'étaient pas d'accord avec sa manière de penser et de s'habiller. Pour les mêmes raisons, précise-t-elle, elle a abandonné l'école alors qu'elle n'avait pas encore terminé son secondaire quatre. Ses parents sont séparés et elle a une soeur aînée. Bien qu'elle ait attrapé la galle, elle se considère heureuse comme elle ne l'a jamais été et affirme que la rue répond à ses attentes.

### **Collecte des données**

#### **Processus de collecte des données**

Dans cette étude les données ont été recueillies à l'aide d'observations et d'entrevues. Glaser & Strauss (1967) insistent sur l'importance d'inclure des données provenant de diverses sources. La collecte des données et l'analyse doivent se faire simultanément (Paillé, 1994). La méthode de théorisation ancrée nécessite une comparaison constante entre la réalité observée et la théorie émergente. L'analyse comparative est à la base des théories générées (Glaser & Strauss, 1967). Les différentes étapes de l'analyse par théorisation ancrée ont lieu simultanément (Stern, 1985), le processus n'est pas linéaire et nécessite, de la part du chercheur, une grande sensibilité théorique (Glaser, 1978). Selon Mucchielli (1996), la sensibilité théorique implique que le chercheur puisse faire une lecture théorique nuancée d'un phénomène lui permettant de dépasser la simple description des données.

Ainsi, la collecte des données évolue au rythme et en fonction de l'analyse en cours. Le contraire est également vrai puisqu'il y a une interdépendance entre les différentes étapes du processus. Il est fondamental pour le chercheur de demeurer ouvert, sensible et disponible vis-à-vis le processus en cours. La qualité des données est très importante dans le

développement de la théorisation ancrée car elles constituent l'essence de la théorie qui en résulte (Paillé, 1994). Nous devons donc porter une grande attention sur la façon dont nous les collectons et les analysons.

Pour les fins de cette étude, nous utilisons principalement deux modes de collecte des données: l'observation indirecte et l'entrevue informelle non structurée.

### **Techniques de collecte de données**

**L'observation.** L'observation indirecte ou non structurée implique une observation spontanée et non planifiée d'une situation donnée (Burns & Grove, 1993). L'observation est un excellent moyen pour comprendre et décrire une situation sociale et pour mettre en lumière les modes relationnels ainsi que les comportements des acteurs sociaux. Dans cette étude, nos observations ont été faites indirectement sans plan ni grille à différents moments de la journée et de la semaine. Quinze périodes d'observations ont été effectuées d'une durée moyenne de 90 minutes en prenant soin de varier les trajets et les sites d'observation. Nous avons concentré nos observations sur les rues Ste-Catherine et Ontario entre les rues St-Urbain et Papineau et avons exploré, au hasard de nos rencontres et des situations, quelques rues transversales. Comme observatrice, nous nous sommes plongée dans l'anonymat de la rue et pris le temps de se laisser imprégner par l'atmosphère de celle-ci en posant un regard neutre mais intéressé sur la faune urbaine. Nos observations ont fait ressortir différents visages de la rue: la sollicitation sous toutes ses formes, la violence, la pauvreté, l'itinérance et les dynamiques territoriales. Comme le conseille Chenitz (1986b), un journal de bord contenant des observations, des notes de terrains, des commentaires et des mémos a été tenu par l'investigatrice.

Il est important que les objectifs de l'observation dépassent la seule description des composantes de la situation sociale (Laperrière, 1995). Comme l'explique Laperrière (1995), les "significations que les acteurs sociaux attribuent à leurs actes deviennent un élément essentiel de la description adéquate d'une situation" (p. 255), nous avons essayé de repérer le sens, l'orientation et la dynamique du phénomène social observé tout au long du processus de collecte des données. Au fur et à mesure qu'avancait

l'analyse, nous avons eu, tel que le suggère Stern (1980), des périodes d'observation plus spécifiques et orientées afin d'effectuer la vérification des hypothèses émergentes .

**Les entrevues.** L'entrevue informelle, individuelle, non directive est une méthode valable de recueillir et de valider les données (Chenitz, 1986b). Elle privilégie la relation interpersonnelle comme mode de cueillette des données (Daunais, 1995). Dans ce type d'entrevue, on adresse au sujet une question générale et ouverte portant sur le thème prévu sans suggérer de réponse (Daunais, 1995). Chenitz (1986b) ajoute que l'entrevue informelle ressemble à une conversation de tous les jours tout en ayant, par contre, un but: "l'entretien non directif" offre plusieurs avantages, il permet de pénétrer à l'intérieur de la réalité des participants en se laissant glisser à travers leur "monde". Ainsi, on considère la compétence de l'acteur social vis-à-vis le phénomène observé (Daunais, 1995).

Les entrevues sont individualisées et leur nombre est indéterminé. Leur durée n'est pas fixée à l'avance et elles peuvent avoir lieu n'importe où. Il n'y a pas de questionnaire et de plan d'entrevue rigide quoique nous avons en tête un canevas d'entrevue (appendice B) regroupant les principaux thèmes au moment des rencontres. Nous avons obtenu l'approbation des participants (appendice C, formulaire de consentements des participants) pour faire l'enregistrement des entrevues qui ont été retranscrites intégralement par la suite. La durée moyenne des rencontres a varié entre 45 à 90 minutes (tableau 1, p. 25).

La chercheure était sensibilisée aux normes, aux règles, aux valeurs du groupe observé et a fait preuve de souplesse en utilisant ses qualités relationnelles. Travaillant comme infirmière en santé mentale auprès des jeunes, elle a acquis une riche expérience d'écoute et de soutien lui permettant d'intervenir avec aisance auprès de cette clientèle. De plus, un climat souple et informel permettait aux participants une libre expression des faits, de leurs idées et de leurs opinions (Daunais, 1995). Les jeunes de la rue ont raconté leur histoire avec spontanéité et authenticité sans que l'investigatrice ait eu besoin de poser beaucoup de questions. Les données recueillies ont été très riches et ont permis de répondre à notre question de

recherche.

## **Processus d'analyse des données**

Afin de procéder à l'analyse des données par théorisation ancrée, nous avons choisi les étapes proposées par Stern (1980, 1985), qui s'inspirent de celles développées par Maxwell et Maxwell, soit la **formation et le développement de concepts, la modification et l'intégration de ceux-ci**. Les écrits de Glaser & Strauss (1967), Strauss & Corbin (1990), Corbin & Strauss (1990), Glaser (1978), Laperrière (1995, 1997a et 1997b) et Paillé (1994) ont également servi à clarifier certaines notions. Comme ce processus n'est pas linéaire, la collecte et l'analyse des données s'opèrent de façon simultanée et nécessitent une comparaison constante entre la réalité observée et l'analyse émergente (Paillé, 1994).

### **Formation de concepts**

Nous verrons que cette première partie rend possible, à l'aide de la codification ouverte et de la catégorisation des données recueillies, une ébauche du cadre conceptuel. De plus, des hypothèses et des liens naissent au fur et à mesure qu'avance l'analyse.

La chercheuse veut ici mettre en lumière ce qui se passe dans la situation sociale donnée en tenant compte du point de vue des acteurs sociaux impliqués, de leur façon d'interagir et de faire face à la situation. Les concepts formés vont plus loin que les catégories dans leur explication du phénomène observé. Ici, l'investigatrice doit faire des choix et prioriser certains aspects, certaines données plutôt que d'autres. Certaines hypothèses commencent à être formulées et à l'aide de la comparaison constante des données, des thèmes, des catégories et des concepts, l'essentiel se dégage et permet de construire la théorie émergente.

### **La codification**

La codification ou l'encodage consiste à étiqueter, examiner, comparer et conceptualiser les données afin d'en préciser la substance et ainsi donner sens au phénomène observé (Paillé, 1994 et Stern, 1985).

La **codification ouverte** permet de dégager, le plus fidèlement possible et de façon concise, un grand nombre de thèmes et de mots-clés (Laperrière, 1997a). Elle nécessite une comparaison constante entre les thèmes et les mots-clés émergeant des données recueillies et implique que l'on pose des questions au corpus lui-même (Paillé, 1994).

Après la retranscription intégrale de chacune des entrevues, nous avons procédé à la codification de toutes les phrases du verbatim, en utilisant la marge pour noter les différents thèmes et mots-clés que la lecture des données faisait émerger. Ces thèmes et mots-clés mettent en évidence l'idée principale de chacune des phrases du verbatim. Le laps de temps très court entre chaque entretien ne nous a pas permis de les transcrire au fur et à mesure. Néanmoins, avant une nouvelle entrevue, nous réécoutions les précédentes et relisions nos notes de terrain. Ceci a permis quelquefois d'orienter nos questions afin d'avoir accès à des matériaux différents tout au long du processus conjoint de la collecte et de l'analyse des données.

La codification ouverte fait naître un questionnement riche pouvant engendrer une plus grande objectivité quant au phénomène observé et, ainsi, permettre le contrôle de certains biais (Corbin & Strauss, 1990). Cet exercice incite à laisser tomber nos idées préconçues et nos préjugés vis-à-vis de la situation observée en mettant l'accent sur les données elles-mêmes. Cette étape est d'une grande importance, elle joue un rôle déterminant quant à la fiabilité de l'analyse.

Voici quelques uns des thèmes et mots-clés identifiés au cours de cette première étape: *la liberté, l'amitié, la solitude, la survie, la solidarité, la lune de miel, la désillusion, le regret, la honte* etc.

### **La catégorisation**

La catégorisation permet de mettre en lumière les aspects les plus importants du phénomène. Elle l'explique en lui donnant un nouveau contexte et en le mettant en perspective. Selon Paillé (1994), cette étape consiste à porter l'analyse à un niveau conceptuel, en nommant, de manière

plus riche et plus concise, les phénomènes, les événements qui se dégagent des données. Ce même auteur suggère également au chercheur de bien définir les différentes catégories, d'en dégager les propriétés et les dimensions.

Générées par le regroupement des divers thèmes et mots-clés provenant de la codification ouverte, les catégories sont plus abstraites et englobantes (Corbin & Strauss, 1990) et permettent de regrouper un ensemble de données liées par leur sens (Stern, 1980). Il est important de bien spécifier ce à quoi la catégorie et le phénomène renvoient. Bien entendu, tout au long de la catégorisation, les données et les différentes catégories continuent d'être comparées entre elles. Tel que le suggère Stern (1985), nous pouvons par la suite placer les différentes catégories sur un continuum afin d'identifier les étapes décrivant davantage le phénomène étudié.

Dans la présente étude, certaines données, certains thèmes, concepts et mots-clés ont été regroupés dans des catégories, permettant ainsi la formulation d'hypothèses quant à notre question de recherche. Par l'entremise des catégories comme, par exemple, "*Besoin de liberté*", "*Désir d'appartenance*" etc. , nous avons tenté de conceptualiser davantage le sens de l'expérience de l'itinérance pour ces jeunes.

La catégorie "*Besoin de liberté*", regroupe les thèmes *liberté, autonomie, rêve, "trip", évasion, voyage..* Ce sont les thèmes *solidarité, partage, écoute, idéologie, amitié, alliance, habillement* et *gang* qui forment les catégories "*Désir d'appartenance*" et "*Besoin de s'identifier*".

### Développement de concepts

Le développement de concepts comporte la **réduction** et **l'échantillonnage sélectif des écrits** (Stern, 1980). Ces étapes nous guident vers un processus central composé de variables expliquant le sens de l'expérience de l'itinérance. Le cadre conceptuel prend forme et des liens commencent à se créer entre les différents thèmes, concepts et catégories (Stern, 1985).

## La réduction

La réduction consiste à mettre en relation les catégories existantes dans le but d'en former de plus générales et d'en dégager les principales. Cette étape, plus inductive, permet de rendre compte le plus fidèlement possible de la complexité du phénomène observé et vise un plus grand raffinement de l'analyse (Paillé, 1994). Afin d'effectuer cette réduction, nous avons utilisé la **codification axiale** proposée par Strauss & Corbin (1990) qui permet de faire de nouveaux liens entre les catégories, d'apporter des modifications aux concepts émergents et de développer les catégories au-delà de leurs propriétés et de leurs dimensions.

La **codification axiale** regroupe diverses procédures où toutes les données sont remises ensemble et reliées de façons différentes afin de créer de nouveaux liens entre les catégories et leurs sous-catégories. Ceci est fait à l'aide du "Paradigm model" proposé par Strauss & Corbin (1990) (tableau 3).

**Tableau 3: Le "Paradigm Model" proposé par Strauss & Corbin (1990)**

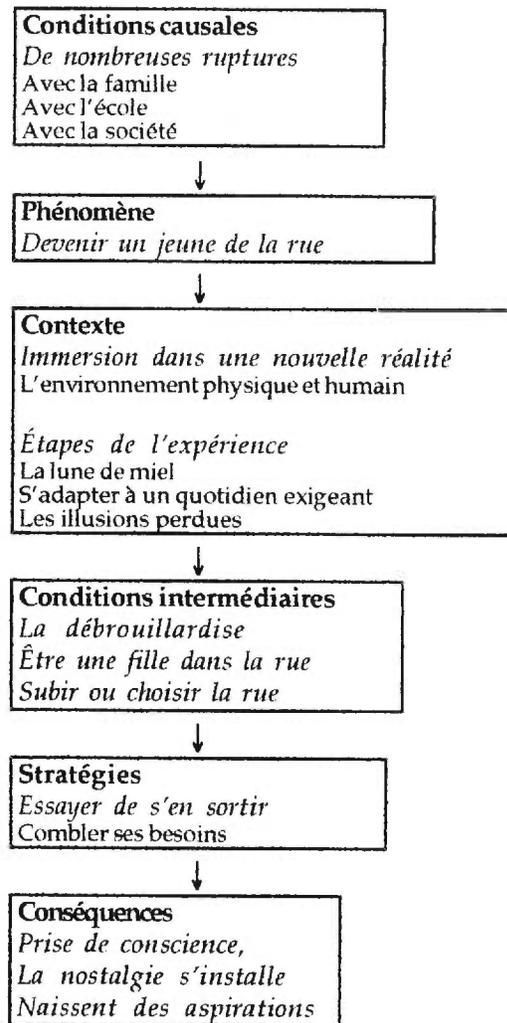
(A) Conditions causales → (B) Phénomène → (C) Contexte →  
(D) Conditions intermédiaires → (E) Stratégies → (F) Conséquences.

Selon Laperrière (1997a), ce modèle paradigmatique indique les principales dimensions d'un processus ou d'un phénomène. Nous pouvons spécifier le **phénomène** à l'aide des **conditions** qui l'engendrent, du **contexte** qui l'entoure, des **stratégies** en termes d'actions et interactions reliées à ce phénomène et des **conséquences** de celles-ci.

Le diagramme du tableau 4 indique les différents éléments du modèle identifiés dans le cadre de notre étude et permet une synthèse visuelle des liens découverts tout au long de l'analyse. Ainsi le **phénomène**, l'élément central, "**devenir un jeune de la rue**", est précédé par des **conditions causales** ou des **facteurs précipitants**, regroupés sous la rubrique "**nombreuses ruptures avec la famille, l'école et la société**". Le **contexte** inclut l'ensemble des propriétés qui se rapportent au phénomène. Dans notre cas, il implique une "**immersion dans une nouvelle réalité**" et est représenté par

l'environnement physique et humain ainsi que par un processus en trois étapes, influençant les perceptions qu'ont les jeunes de la rue du contexte dans lequel ils vivent. Certaines **conditions intermédiaires**, plus larges et plus générales, telles que la débrouillardise, être une fille et le fait de subir ou choisir la rue, viennent influencer le phénomène et les différentes stratégies utilisées. Les **stratégies** représentent les actions que l'on pose. Pour ces jeunes, elles visent à "**essayer de s'en sortir**" en trouvant des moyens de combler leurs multiples besoins. Pour terminer, les **conséquences** sont les ultimes résultats aux stratégies mises en place, les jeunes prennent conscience de ce qu'ils sont devenus. De cette prise de conscience naît une nostalgie, qui engendre une réflexion sur le phénomène, sur leur réalité.

Tableau 4: Éléments du "Paradigm Model"



### Échantillonnage sélectif des écrits

Bien que nous ayons déjà fait une recension des écrits pour présenter ce projet de recherche, nous avons poursuivi cette recension tout en recueillant les données. Certaines de nos lectures ont été orientées, comme le suggère Stern (1985), par les concepts identifiés à l'étape précédente. Ces nouveaux écrits ont permis de prendre conscience des concepts déjà développés et de faire les liens entre les différentes catégories. Ils ont aussi été fort utiles au moment de la discussion de résultats (Chapitre V).

### Modification et intégration des concepts

La modification et l'intégration des concepts nous permettent de décrire le phénomène observé, en conceptualisant de façon théorique et intégrée, le processus qui se développe (Stern, 1985). Cette étape du processus d'analyse nous aide à identifier les concepts centraux et le "concept parapluie" permettant de définir et de circonscrire le phénomène (Laperrière, 1997a; Stern, 1985; Strauss & Corbin, 1990). Elle comprend le **memoing** et, afin d'étayer l'analyse, nous avons également expliqué la **codification sélective** de Strauss & Corbin (1990).

#### **"Memoing"**

Le chercheur peut faire des mémos dans un but d'analyse pour définir une catégorie ou tenter d'expliquer un phénomène (Paillé, 1994). Les divers mémos écrits tout au long de l'étude deviennent de précieux outils, ils permettent de formuler des hypothèses et contribuent à enrichir l'analyse. Voici un exemple de mémos ayant servi dans le cadre de cette recherche:

##### Mémo conceptualisation

Dans le contexte il semble qu'il y ait un processus qui se dessine, où l'on peut assez clairement entrevoir différentes étapes.

- 1) La lune de miel → période de grande liberté, fait ce qu'on veut...
- 2) Les illusions perdues → bouillon d'émotions
- 3) Survivre et s'adapter → vivre dans la rue c'est survivre, la rue est un lieu d'apprentissage.

#### **Codification sélective**

La codification sélective vise à intégrer les différentes catégories dans le but de créer une nouvelle conceptualisation (Laperrière, 1997a). Elle donne une représentation conceptuelle, compréhensible et ancrée de la réalité observée (Corbin & Strauss, 1990). Elle favorise l'émergence d'un concept

central qui permet de regrouper toutes les catégories de façon cohérente et logique. Cette dernière codification rend possible l'élaboration d'une ligne narrative qui représente et explique le phénomène en le synthétisant en quelques mots (Laperrière, 1997a, Strauss & Corbin, 1990).

Notre ligne narrative ainsi que les détails de la conceptualisation du phénomène étudié seront présentés dans le chapitre suivant portant sur l'analyse et l'interprétation des résultats.

### **Critères de scientificité**

Selon Laperrière (1997b), les critères de scientificité sont des concepts cruciaux lorsqu'il s'agit d'évaluer les résultats d'une étude. Étant donné leur nature épistémologique différente, Corbin & Strauss (1990) expliquent que nous ne pouvons juger les études quantitatives et qualitatives de la même façon. Kaufmann (1996) précise qu'à chaque méthode correspond une manière de penser et de reproduire le savoir qui lui appartient. Les différentes méthodes qualitatives insistent sur l'importance de la subjectivité dans l'analyse des phénomènes sociaux; phénomènes que nous devons essayer de comprendre en tenant compte du contexte dans lequel ils s'inscrivent. D'après Laperrière (1997b), les études qualitatives exploitent les ressources de la subjectivité plutôt que de les exclure du processus de recherche, ce qui a pour effet d'augmenter la validité des résultats. La théorisation ancrée cherche donc à organiser cette réalité subjective en favorisant l'émergence d'une "théorie" expliquant un phénomène social spécifique.

Pinçon et Pinçon-Charlot (1997) mettent en évidence l'impact de l'interaction entre le chercheur et le sujet sur les données recueillies. Laperrière (1997b) rappelle qu'il est important d'analyser, à tout moment, les effets des choix méthodologiques et de l'implication du chercheur sur l'objet de recherche. Toute son expérience, ses sentiments, ses valeurs, ses perceptions sont sollicités et ont inévitablement un impact sur le phénomène et sur les sujets étudiés. Dans un processus d'évaluation des résultats de cette étude, nous ne pouvons faire fi de cette interaction et de ses

répercussions sur l'évolution de la recherche. Il est capital d'en prendre conscience et de bien documenter les effets observés afin d'éliminer certains biais.

Pour évaluer les résultats de notre recherche, nous avons retenu les critères pour les recherches qualitatives décrits par Laperrière (1997b): **la validité interne et externe** ainsi que la **fiabilité**.

### **La validité interne**

Les différentes approches qualitatives visent à vérifier la justesse et la pertinence qui existent entre les interprétations et les observations en redonnant au sens une place centrale dans l'analyse de phénomènes humains (Laperrière, 1997b). La concordance entre les données et leur interprétation a une très grande importance dans l'évaluation de la validité interne des résultats. La théorisation ancrée propose une série de procédures favorisant cette concordance.

Pour Glaser (1978), la validité d'une étude par théorisation ancrée se vérifie à partir des données recueillies. Si ces données permettent de générer des catégories favorisant l'émergence d'une théorie expliquant un phénomène social spécifique, nous pouvons penser que cette étude est valide. De plus, les théories sont valides lorsqu'elles sont adaptables à d'autres phénomènes semblables et lorsqu'elles permettent le développement des connaissances (Glaser & Strauss, 1967).

### **La validité externe**

Dans les études quantitatives, la validité externe implique une possible généralisation des résultats. Comme les études qualitatives accordent une très grande importance au caractère singulier des phénomènes sociaux observés, il est donc primordial de revoir le concept de généralisation. Ainsi, ce ne sont pas les caractéristiques des jeunes de la rue qui sont généralisables mais bien les processus sociaux fondamentaux qui sous-tendent la situation sociale que nous observons. Plus le processus social étudié inclut de nombreuses nuances, plus sa définition est complexe et peut être

généralisable.

### **La fiabilité**

Lorsqu'on évalue une étude qualitative, il est difficile de parler de fiabilité en terme de reproductibilité. Selon Glaser (1978), l'adaptabilité, définie comme étant la capacité d'adapter les résultats obtenus à d'autres situations est un des critères d'évaluation de la fiabilité d'une étude. Chenitz & Swanson (1986) abondent dans le même sens, en affirmant qu'une étude est fiable si l'on peut appliquer ses résultats à une situation similaire, moyennant des modifications mineures, permettant ainsi d'interpréter, de comprendre et de prédire un phénomène.

Pour terminer, comme le souligne Corbin & Strauss (1990), il est important que le chercheur fasse preuve de créativité et d'originalité lors de l'analyse des résultats. Sa capacité d'analyse est déterminante et deux chercheurs ne peuvent produire exactement la même théorisation. Ces auteurs suggèrent également de discuter avec d'autres personnes les résultats obtenus afin d'accroître la crédibilité de l'étude. Comme la chercheuse est ici débutante, la directrice de ce projet de maîtrise, particulièrement habilitée en théorisation ancrée, a participé activement au processus d'analyse des données. Elle a lu toutes les entrevues et, de son côté, en a codé quelques-unes. Nous avons ensuite discuté et comparé nos interprétations respectives des données analysées.

### **Considérations éthiques**

Dans toutes les recherches, l'aspect éthique est très important. Nous devons en tout temps protéger les droits des participants. Ce projet de recherche a été accepté préalablement par le comité multifacultaire d'éthique des Sciences de la Santé (voir l'appendice D) qui a donné feu vert à sa réalisation.

Un consentement écrit, libre et éclairé, (voir l'appendice C) a été signé par chacun des participants. Ce consentement explique le but de l'étude, l'implication des participants, leurs droits, les avantages et les inconvénients

de leur participation et de la recherche. Il demande aussi l'autorisation pour enregistrer l'entrevue. Les enregistrements ont été conservés sous clé et seront détruits lorsque l'étude sera complétée.

Les renseignements obtenus sont confidentiels et l'anonymat des participants est assuré. Nous avons changé les noms des participants et un code leur a été assigné. Bien sûr, les participants pouvaient se retirer de l'étude en tout temps et ce, sans préjudice. Bien qu'aucun des jeunes rencontrés n'ait fait de demande spécifique d'aide, la chercheuse, infirmière en psychiatrie, était en mesure de les orienter vers des ressources et d'assurer un suivi jusqu'à ce qu'ils soient pris en charge. De plus, les jeunes, étant informés des numéros de téléphone, pouvaient contacter en tout temps l'investigatrice ou la directrice de ce projet.

### **Biais de l'étude**

Le processus de recherche n'exclut pas la possibilité qu'il y ait des biais tant dans la collecte que dans l'analyse des données (Maroy, 1995). Ainsi, dans la présente recherche, il est important de souligner que tous les jeunes ont été recrutés dans la même ressource ce qui pourrait constituer un biais de sélection. De plus, quatre des huit participants se connaissaient au moment de l'étude.

Dans les recherches qualitatives, comme le souligne Huberman et Miles (1991), nous devons être particulièrement attentifs aux biais analytiques potentiels. Ces auteurs identifient trois biais possibles. Le premier, **l'illusion holiste**, que Maroy (1995) qualifie de biais totalisant, implique une "surinterprétation" des données. Dans ce type de biais, le chercheur tend à interpréter les données de façon plus organisée et congruente que dans la réalité. Le second, **le biais élitiste** tant à accorder une plus grande importance aux données provenant d'informateurs bien informés, de statut plus élevé, dans la présente recherche ces informateurs pourraient être les multiples intervenants travaillant auprès des jeunes de la rue, au détriment de l'information recueillie auprès d'informateurs plus marginaux, en l'occurrence, les jeunes de la rue. Pour terminer, le **biais indigène** consiste à perdre sa propre vision des choses et d'assimiler, à outrance, les perceptions

et les explications des participants.

Nous devons prendre en considération ces différents biais lorsque nous interprétons les résultats et demeurer critique et vigilant vis-à-vis des méthodes de collecte et d'analyse des données utilisées. Maroy (1995) ainsi qu'Huberman et Miles (1991) suggèrent quelques stratégies pouvant servir d'une part à assurer la qualité des données, d'autre part à les valider.

Afin de s'assurer de la qualité des données il est prudent, voire essentiel, d'évaluer les effets du chercheur sur les participants et les effets des participants sur le chercheur; de pondérer les données en décidant, d'après la qualité des informateurs ou des informations, lesquelles sont les plus fiables. Pour valider les données, nous devons, entre autres, procéder à un travail comparatif, rechercher des contre-exemples, rechercher le sens des cas atypiques ou extrêmes, écarter les fausses relations, vérifier les explications rivales et rechercher les contradictions. Avoir recours à ces différentes tactiques n'assure pas, de façon absolue, l'absence de biais mais diminue les risques et les effets de ceux-ci tout en augmentant la validité de la collecte, de l'analyse et de l'interprétation des données. Il est donc vital pour un chercheur d'avoir en tête l'existence de ces biais et les différentes stratégies afin d'y remédier.

**Chapitre IV**  
**Analyse et interprétation des résultats**

Dans ce chapitre, nous tenterons de répondre à notre question de recherche en faisant l'analyse des données. Celle-ci nous permettra de comprendre et d'interpréter la signification de l'expérience de l'itinérance pour ces jeunes de la rue. Notre analyse met en lumière un processus, en plusieurs étapes, illustrant le parcours de ces jeunes dans leur nouvelle réalité, la rue (voir le tableau 3).

Grâce à l'analyse, nous avons identifié des conditions qui prédisposent à **devenir un jeune de la rue**. En effet, la majorité de ces jeunes ont vécu de **nombreuses ruptures**, avec leur famille, l'école et la société. Leur arrivée dans la rue les force à faire **immersion dans une nouvelle réalité** et à découvrir un environnement physique et humain tantôt accueillant, tantôt rebutant. D'autres conditions préalables comme **la débrouillardise** ou les **différences liées aux sexes** influencent directement leur expérience. De plus, le fait de **subir ou de choisir la rue** teinte de façon particulière leur parcours.

Leur expérience se divise en trois étapes vécues par chacun des jeunes à un rythme et dans un ordre différents. Ainsi, ils peuvent passer d'une étape à l'autre indistinctement et ce, parfois quasi quotidiennement. Les étapes se chevauchent et sont présentes tout au long du processus. Une fois dans la rue, les jeunes traversent une période de grande liberté et d'exaltation, c'est la **lune de miel**, la première étape. Dans la seconde, ils doivent **s'adapter à un quotidien exigeant** ce qui implique de pousser leurs limites. Et finalement, la troisième étape, celle des **illusions perdues**, les projette dans un bouillon d'émotions.

Ces trois étapes amènent les jeunes à **essayer de s'en sortir** en trouvant des stratégies pouvant combler leurs différents besoins à l'aide de leurs ressources personnelles, familiales, amicales et sociales. L'issue de ce processus est une **prise de conscience** où les jeunes expriment un certain regret et souhaitent changer le cours des choses à l'image de leurs aspirations. L'examen de ce processus met en relief la signification de leur expérience. Les jeunes vivent la rue comme étant à la fois séduisante, par les possibilités et les avantages qu'elle offre, et contraignante, par toutes les difficultés et les contraintes qu'elle engendre. **La rue est donc une expérience à la fois séduisante, contraignante et source de nombreuses aspirations.**

Tableau 5.: Conceptualisation:

**“La rue: une expérience séduisante, contraignante et source de nombreuses aspirations”.**

<b>La rue: une expérience séduisante, contraignante et source de nombreuses aspirations</b>	
<p><b>1. De nombreuses ruptures dans diverses sphères de leur vie</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Avec la famille</li> <li>• Avec l'école</li> <li>• Avec la société</li> </ul> <p><b>2. Devenir un jeune de la rue</b></p> <p><b>3. Immersion dans une nouvelle réalité</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• L'environnement physique et humain</li> </ul> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Les étapes de l'expérience des jeunes de la rue           <ul style="list-style-type: none"> <li>- La lune de miel</li> <li>- Survivre et s'adapter à un quotidien exigeant</li> <li>- Les illusions perdues</li> </ul> </li> </ul> <p><b>5. Essayer de s'en sortir</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Combler ses besoins à l'aide de ses:           <ul style="list-style-type: none"> <li>- ressources personnelles</li> <li>- ressources familiales</li> <li>- ressources amicales</li> <li>- ressources sociales</li> </ul> </li> </ul> <p><b>6. Prise de conscience</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Font une prise de conscience</li> <li>• Expérimente des regrets</li> <li>• Ont des aspirations</li> </ul>	<p><b>4. Conditions intermédiaires</b></p> <p><i>La débrouillardise</i></p> <p><i>Différences liées au sexe</i></p> <p><i>Subir ou choisir la rue</i></p>

## **La rue: une expérience séduisante, contraignante et source de nombreuses aspirations.**

### **De nombreuses ruptures dans diverses sphères de leur vie**

Afin de mieux comprendre la signification que donnent les jeunes de cette étude à leur expérience d'itinérance, il n'est certes pas inutile de tenir compte des événements qui, selon eux, ont précédé leur vie dans la rue. En effet, notre compréhension est indissociable des perceptions de ces jeunes et elle ne peut s'inscrire que du point de vue de leur réalité. Nous verrons que leurs parcours sont teintés de divers problèmes familiaux, scolaires et sociaux. Ils sont en rupture avec leur **famille**, **l'école** et la **société**. La mise en lumière des événements inscrits dans chacune de leur histoire permet de mettre en perspective leur expérience et de la comprendre. Voici d'abord les facteurs précipitants qui ont amené ces jeunes à vivre dans la rue.

#### **Ruptures avec la famille**

En tenant compte de la perspective des jeunes interviewés, la majorité d'entre eux font état de nombreux problèmes familiaux. Leur situation familiale est perturbée par différents facteurs. Dans cette partie, nous tenterons d'expliquer d'où viennent ces ruptures avec leurs parents et leur fratrie et les conséquences de celles-ci.

#### **Pourquoi ces ruptures avec les parents et la fratrie ?**

**Parents présents mais problèmes de communication.** La majeure partie de ces jeunes sont issus d'une famille éclatée. Les relations avec leurs parents, séparés ou divorcés, sont difficiles. Tous racontent avoir l'impression de n'être ni écoutés ni compris et d'avoir vécu des conflits majeurs avec eux. Ainsi, Jean souligne l'incompréhension de ses parents qui ne parlent pas le même langage que lui, ni n'appartiennent au même monde: "Ils ne sont pas sur la même longueur d'onde que moi" (p. 7)<sup>4</sup>. Parfois, des conflits naissent parce qu'il y a une divergence d'opinion, ce qui crée un fossé entre les deux parties, ils ne réussissent pas à se comprendre, à

---

<sup>4</sup>Ces numéros correspondent aux pages des entrevues transcrites.

s'accepter. Mélanie ne voit pas les choses comme ses parents, "Parce que mes parents étaient plus ou moins d'accord avec ma manière de penser pis de m'habiller, des affaires de même là, y voulaient absolument que je change, pis moi j'ai pas changé" (p. 2). Sébastien confronte l'autorité parentale ce qui a pour effet de générer des conflits avec son père, "Je l'écoutais jamais...ça amenait des conflits entre moi pis mon père..." (p. 3).

On décrit aussi un climat tendu où règne une constante mésentente dégénérant parfois en violence: "Y'avait beaucoup de dispute avec mes parents" (Samuel, p. 3), "On s'engueulait tout le temps" (Catherine, p. 8), "C'était vraiment pas supportable chez nous, on était tout le temps en train de s'engueuler, on se battait tout le temps" (Mélanie, p. 3), "Ben ma mère a me frappait mais a l'a arrêté de me frapper quand j'avais environ 10 ans..." (Samuel, p. 14).

**Parents absents ou manquants.** L'absence de soutien des parents ou d'un adulte significatif est aussi souvent mentionnée par les jeunes comme étant un facteur important expliquant leur arrivée dans la rue. Parfois l'absence de soutien parental est due à la mort d'un parent comme pour Catherine "Ma mère est décédée ça fait 11 ans...a nous a placé avant de mourir...parce qu'a savait que mon père y serait pas capable de s'occuper de nous autres" (p. 14), ou à la maladie pour Josée, "Ma mère ne peut pas me garder non plus, parce que ma mère est sidatique." (p. 3).

Catherine, Raymond, Josée et Sébastien ont à faire face à des parents aux prises avec des problèmes de consommation de drogue et/ou d'alcool. La dépendance de leurs parents crée un climat instable où le besoin de consommer des parents passe avant les besoins des enfants. Raymond explique qu'il doit voler des vêtements parce que l'argent de la famille passe dans la drogue et l'alcool, "Parce que mes vieux y'avaient jamais assez de cash pour m'en acheter, tsé d'la poudre, d'la poudre, d'la poudre, d'la poudre, d'l'alcool tsé ça coûte cher..." (p. 4). L'alcoolisme du père de Catherine le rend difficile et colérique, "J'étais pus capable d'être chez mon père à cause des problèmes d'alcool" (p. 7). Sébastien devait s'arranger seul, "Mon père...pendant une secousse y buvait pis y'a arrêté...tsé y'était pas souvent chez nous pour s'occuper de moé"(p. 7).

Certains jeunes ont le sentiment de ne pouvoir compter sur personne, que leurs parents se désintéressent totalement d'eux, "ils ne se sont jamais vraiment occupés de moé" (Martine, p. 17), "J'étais tout le temps "barouetté" dans les familles d'un autre, ma mère me gardait jamais" (Josée, p. 4), et de devoir s'organiser seul pour survivre "j'ai appris à m'organiser tout seul" (Raymond p. 5), "j'ai pas d'aide de nulle part" (Catherine, p. 9). Raymond éprouve des difficultés à trouver sa place auprès de ses parents, "J'suis sûr que la rue va m'accepter mieux que vous autres (ses parents) vous m'acceptez..." (p. 3).

Les relations houleuses avec les nouveaux conjoints des parents contribuent également à exacerber leur sentiment de rejet. Ainsi pour Jean, le nouveau conjoint de sa mère ne veut même pas le rencontrer, c'est tout comme si on lui enlevait le droit d'exister, "parce que lui y'a dit à ma mère, toé t'as des enfants, j'veux jamais en entendre parler, j'veux même pas les voir" (p. 18). Martine vit, pour sa part, des conflits avec les conjoints respectifs de sa mère et de son père, il n'y a plus de place pour elle dans chacune des nouvelles cellules familiales, "À 13 ans et demi, je suis allée rester avec ma mère pis son chum, mais là ça marchait pas son chum me crissait dehors quand il voulait...Là j'allais chez mon père...sa blonde elle m'aimait pas. Après quelques jours j'arrivais de l'école, la même affaire sans savoir pourquoi mes bagages étaient prêts. Va-t'en la porte est là" (p. 2).

**La fratrie, source de conflits.** Ce sont aussi les conflits avec les frères et soeurs qui peuvent créer des situations familiales tendues. Raymond, issu d'une grande famille de six enfants, avait certains conflits avec ses frères et soeurs. Il attribue, entre autre, son départ à ceux-ci, "chus parti de chez nous dans le fond c'est à cause de mes parents pis toute mais y'a eu mes frères itou, mes soeurs, tu t'entends pas avec tout le monde" (p. 4). Jean, quant à lui, était jaloux de la relation entre son père et son frère. Il aurait aimé connaître ce type de rapport avec lui: "c'est juste qu'il (son père) a pas su comment m'approcher, il a pas su comment agir avec moi, tu sais il était comme farouche. Mon père, il est comme plus, comment je te dirais ça, plus agencé avec mon frère" (p. 7).

### **Les conséquences de ces ruptures**

Les ruptures avec le système parental et familial font en sorte que les jeunes rencontrés se sentent isolés, rejetés et abandonnés. Pour Catherine, Martine, Josée et Raymond les conséquences de ces conflits et les conjonctures de leurs situations familiales ont fait en sorte qu'ils ont dû être placés en famille d'accueil, foyer de groupe et centre d'accueil. Catherine nous explique son parcours au sein des services sociaux, "Moé j'ai été placée à l'âge de 7 ans en famille d'accueil o.k. pis j'suis restée pendant 8 ans de temps en famille d'accueil. Pis quand j'avais 14 ans ben eee mon papa y'é réapparu. Pis c'tait comme tout beau là mon père, mon père, j'suis retournée rester avec, la pire gaffe que j'ai pu faire là tsé...Mon père buvait style y'a un grave problème d'alcoolisme là pis entoucas j'ai toughfé comme 10 mois là-bas pis j'ai demandé un placement en foyer de groupe. Pis ça été foyer de groupe, centre d'accueil. J'suis retournée chez mon père parce que j'voulais pus être en centre pis chez mon père ça a toughfé comme à peu près encore un an et demi pis y m'a mis dehors tsé" (p. 2). Martine, pour sa part, a été placée suite à la séparation de ses parents, "Mes parents se sont séparés...J'avais 12 ans pis là je suis allée en foyer d'accueil, famille d'accueil" (p. 3). Le placement de Josée est survenu après le divorce de sa mère et en raison de conflits avec les nombreux conjoints de celle-ci, "ma mère s'est divorcée, "tatati tatata" fait que je ne m'entendais pas avec ses "chums" et puis là j'ai commencé les familles d'accueil"(p. 3). Quant à Raymond, il a séjourné en centre d'accueil "j'ai jamais faite de petit centre d'accueil ben cheap. J'ai fait des gros centres d'accueil style icitte la prison pour jeunes. J'ai faite l'étape à Val D'or, j'ai faite la maison à Rouyn Noranda style...toutes des grosses bébelles" (p. 4).

### **Ruptures avec l'école**

Comme les problèmes familiaux, les problèmes scolaires contribuent à perturber leur vie et à rendre leur quotidien problématique. Les jeunes décrochent ou sont expulsés de l'école pour différentes raisons. Cette rupture fait en sorte qu'ils ne parviennent pas à s'intégrer à l'intérieur de cette institution, se privant ainsi d'apprentissages et de relations plus significatives. Ils hypothèquent grandement leur avenir et compliquent

considérablement leur insertion future dans la société. Ainsi marginalisés, ils sont plus vulnérables.

Les jeunes rencontrés nous indiquent différents facteurs ayant contribué à leur décrochage scolaire. Le manque d'argent et de soutien familial, les difficultés d'apprentissages, les problèmes de toxicomanie, les conflits avec les enseignants, les déceptions vis-à-vis du système scolaire sont autant d'éléments susceptibles d'intervenir. Martine et Josée ont terminé le secondaire mais n'ont pas continué leurs études par manque d'argent et de soutien parental, "J'ai gradué, j'ai mon secondaire 5, j'ai mon diplôme. Le cégep j'ai pas pu y aller parce que j'avais pas d'argent" (Martine, p. 6). Jean, quant à lui, avait déjà des difficultés scolaires, exacerbées par sa consommation de drogue, provoquant son décrochage, "J'ai faite mon primaire, j'ai faite trois ans de cheminement particulier, je suis resté en secondaire 1 toute ces trois ans là dans le fond...j'ai comme été à l'école des adultes...puis ça a pas marché...j'ai lâché l'école à cause de la drogue" (p. 7). Mélanie a décroché parce qu'elle se sentait incomprise de ses professeurs. L'école ne répondait pas à ses idéaux, "Mes notes étaient bonnes, mais je m'entendais pas avec mes profs, je m'entendais pas avec grand monde là-bas...y'aimaient pas ma façon de voir les choses" (Mélanie, p. 3).

Certains jeunes ont été rejetés par le système scolaire. Pour Raymond et Sébastien, l'expulsion de l'école a été une résultante de leurs agirs asociaux (vandalisme, violence etc. ). Raymond se défoule à l'école parce qu'il vit une situation familiale difficile, "Tu te défoules de tes parents à l'école, tu te fais crisser en dehors de l'école, t'es toujours en train de te faire engueuler." (p. 3) et Sébastien est expulsé de la commission scolaire, "J'ai arrêté j'ai pas eu le choix j'me sus faite mettre en dehors de la commission scolaire...j'm'étais battu avec le directeur...j'faisais trop de coups" (p. 6).

### **Ruptures avec la société**

D'autres éléments peuvent intervenir et mener ces jeunes dans la rue. Les problèmes sociaux sont en général inhérents à l'emploi, au logement et, de façon plus globale, à la difficulté de s'insérer socialement. Ces ruptures créent une absence d'alternative qui place parfois les jeunes devant un seul

choix, la rue.

Martine s'est retrouvée dans la rue par un concours de circonstances. Préférant tripper avec ses nouveaux amis, elle perd son emploi: "Ben je travaillais dans ce temps là, je travaillais au magasin de disques, j'ai tout laissé ça là, j'étais tannée, ça marchait pus mes affaires." (p. 4). Sébastien relate ses difficultés à se trouver un nouvel emploi surtout en raison de son allure physique et de son habillement, " J'ai perdu ma job à Joliette...j'essayais de me trouver une autre p'tite job mais tsé c'est assez dur avec les couleurs que j'ai pis toute...j'avais toutes les cheveux rasés avec des mohawks rouges et verts...je mettais des jeans pas patché pour aller travailler...mais c'est pas évident" (p. 1). Jean a vu toutes ses tentatives de recherche d'emploi échouer et se sent responsable de tous ses échecs, "On choisit ce qu'on veut faire dans la vie...c'est moé qui l'a choisi d'être dans rue, c'est moé qui l'a choisi de ne pas me forcer le cul à me trouver une job" (p. 16). Il se rend bien compte des limites du marché de l'emploi pour des jeunes qui n'ont pas étudié et qui ne possèdent aucune expérience, "ça marche pas, ça prend de l'expérience, ça prend ci, ça prend ça, faut que tu t'habilles d'une telle façon, tu sais, je ne sais pas, c'est pas évident" (p. 6).

Avant d'être de façon définitive dans la rue, plusieurs de ces jeunes ont eu un petit appartement de transition. Devant leurs difficultés à supporter les frais encourus, ils doivent souvent quitter en catastrophe leur logement et retrouver la réalité de la rue. Catherine ne pouvant plus payer ses comptes d'électricité a été forcée de quitter son appartement et se retrouve, pour la seconde fois, dans la rue, "J'ai perdu mon appartement après le premier février là" (p. 1).

Pour Josée, qui ne peut pas compter sur le soutien matériel de sa mère, la rue était le choix le plus logique, "C'était soit la rue, soit les familles d'accueil pis toute ça, fait que moi j'aime autant vivre dans la rue...parce que je le sais qu'il n'y a pas d'autres possibilités" (p. 12).

## **Devenir un jeune de la rue**

Les raisons qui poussent les jeunes à **devenir un jeune de la rue**, sont multiples et personnalisées c'est-à-dire qu'elles sont différentes pour chacun. Ils quittent souvent leur milieu dans le but d'échapper à un quotidien difficile, tel que démontré dans la section précédente, ou se font jeter à la rue par leurs parents. D'autres encore cherchent, dans ce style de vie, une forme de liberté et d'autonomie. Pour comprendre le phénomène, il est important de connaître comment les jeunes se définissent "**jeune de la rue**". Pour définir leur nouvelle réalité, ils évoquent certaines dimensions: **une expérience précaire et une vie au quotidien imprévisible, ne pas avoir de domicile fixe, être seul pour affronter la vie et vivre des ressources du milieu**. De plus, ils s'identifient majoritairement à leur nouveau statut et le caractérisent en tenant compte de leur expérience personnelle. Nous présenterons ici les différentes dimensions utilisées pour décrire leur expérience et leur réalité de jeunes de la rue.

### **Une expérience précaire et une vie au quotidien imprévisible**

Jean se considère comme un jeune de la rue mais est conscient que certains jeunes sont plus démunis que lui. Malgré une relative précarité, il ne voit pas sa situation comme étant permanente. Il passe d'un appartement à la rue de façon transitoire au gré de ses états d'âmes et de ses moyens financiers, "Je me considère comme un jeune de la rue, mieux qu'un jeune de la rue, parce que il y en a qui sont vraiment pires que moi. Moi je suis comme un jeune de la rue mais...des fois j'ai des bons moments, des fois je peux vivre à une bonne place pis je retourne dans la rue" (p. 1).

Martine ne se perçoit pas comme une jeune de la rue. Elle n'aime pas cette expression et considère qu'elle véhicule des préjugés. Elle se qualifie plutôt comme étant une personne en situation précaire, qui ne possède rien, s'arrange toute seule et survit parce qu'elle réussit à ramasser un peu d'argent, "...l'expression jeune de la rue, je trouve que c'est pas approprié, on dirait que c'est une étiquette que le monde nous mette... je me considère plus comme une personne en situation précaire..." (p. 1).

### **Ne pas avoir de domicile fixe**

Pour Josée et Mélanie, leur définition est liée au fait qu'elles ne possèdent, effectivement, pas de domicile fixe, "... oui parce que je n'ai pas de place où rester... fait que c'est comme je suis dans la rue. " (Josée p. 1), "...oui, parce que c'est un fait que je suis dans la rue, j'ai pas le choix d'être une jeune de la rue" (Mélanie, p. 4).

### **Seul pour affronter la vie et vivre des ressources du milieu**

Catherine se perçoit comme une fille de la rue parce qu'elle ne possède rien, elle est seule pour faire face à la vie et utilise les ressources et services offerts aux jeunes, "Je me considère comme une fille de la rue, ben, chus poignée dans les refuges...j'm'arrange comme je peux pour manger, j'ai comme personne à part les ressources pour m'aider. J'suis toute seule avec moi-même, j'me démarde comme j'peux" (p. 1). Même si elle connaissait le milieu de la rue, le fait de s'y retrouver est une expérience difficile et désagréable, "J'connaissais pas mal toute du milieu de la rue pis toute ça sauf que j'y'avais jamais...vraiment été. Là tsé j'étais en contact avec les jeunes de la rue pis toute...Du jour au lendemain j'me retrouve de l'autre bord tsé dans rue, dans marde" (p. 2).

Avec le temps, les perceptions de Samuel ont changé. Alors qu'à sa première expérience, il se considérait comme un jeune de la rue tout en trouvant sa situation amusante, au moment d'une seconde expérience, il se sent comme un "vieux bum", seul, "Là j'me considère plus comme on peut dire, un "bum" ...à cause que genre chus ici à Montréal. Là, en ce moment, j'ai pus d'argent...pis j'connais pas personne...Ça me frappe parce que c'est pas comme quand j'étais à Ottawa. À Ottawa c'tait ben le fun pis toute ça...pis j'étais avec des amis tsé c'tait amusant. Là, j'me sens comme le vieux "bum" de 40 ans qui se promène pis qui parle tout seul" (p. 2).

Comme presque tous les autres, Raymond se perçoit comme un jeune de la rue. Pour définir son statut, il accorde beaucoup d'importance au fait de s'organiser seul et de recevoir de l'aide, "Ben, pour moé, jeune de la rue dans le fond c'est quelqu'un qui va...se faire aider par le monde qui veulent

l'aider...y va s'organiser comme il peut...y s'organise avec ses moyens..." (p. 1).

## **Immersion dans une nouvelle réalité**

Devenir un jeune de la rue implique de s'immerger dans une toute nouvelle réalité. Afin de mieux saisir le sens de l'expérience de l'itinérance de ces jeunes il est important de décrire leur nouveau contexte de vie. L'analyse des données a permis de mettre en relief les différentes propriétés du contexte susceptibles d'influencer leur expérience. Leur immersion dans cette nouvelle réalité implique un apprentissage forcé de la culture de la rue et des multiples facettes qui la définissent. Nous présenterons ici les propriétés qui caractérisent cette nouvelle réalité, soit les différents aspects de **l'environnement physique et humain** et les **trois étapes de l'expérience des jeunes de la rue**.

### **L'environnement physique et humain de jeunes de la rue**

Dans cette section, nous tenterons de décrire les différents aspects de l'environnement physique et humain présent dans la nouvelle réalité de ces jeunes. Ce qu'ils perçoivent autour d'eux a, de toute évidence, des répercussions sur leur expérience de la rue. L'environnement physique et humain modifie inévitablement le sens que donnent les jeunes à leur expérience. Nous traiterons, tout d'abord, de **l'environnement physique**, caractérisé par les conditions climatiques et la notion de territoire. Dans un second temps, il sera question de **l'environnement humain** et de ses multiples composantes.

#### **L'environnement physique**

Le contexte physique dans lequel les jeunes pénètrent n'est pas toujours des plus facile. Le climat est indubitablement un élément important de l'environnement physique caractérisant l'expérience des jeunes de la rue. Leurs témoignages regorgent d'anecdotes liées à la météo. Le territoire occupé, par les jeunes, est également un aspect influent du contexte

physique. Il est étroitement lié à leur capacité de survivre dans la rue. Nous examinerons, en premier lieu, **l'influence des conditions climatiques** et, par la suite, l'importance de **la notion de territoire**.

**Influence des conditions climatiques.** Leur vie est rythmée par les caprices de la température. Raymond explique l'importance des conditions climatiques dans leur quotidien, "Tu sors y neige, ça c'est la pire journée que tu peux pas avoir, ça ou quand y mouille... tu peux pas faire une cenne, tu quêtes ça quête pas...tu squeegees ça squeege pas...tsé tu peux pas rien faire" (p. 21). Ils ont à faire face à l'âpreté du froid hivernal. Comme nous le souligne Martine "Le plus dur, j'te dirais c'est l'hiver..." (p. 8). Sébastien afflue dans le même sens, "Le plus difficile? c'est le froid..." (p. 2). Ceux qui sont encore là durant l'hiver n'ont pas trouvé d'alternative, "L'hiver il y en a moins que l'été...ceux qui sont là c'est parce qu'ils ont vraiment pas le choix..." (Martine, p. 13). Pour Mélanie, le climat influence aussi sa consommation de drogue "...surtout l'hiver quand y'a une journée qui fait fret, la mescaline ou ben du smack c'est bon parce que tu sens pas le fret" (p. 12).

Ils sont plusieurs à constater une fluctuation saisonnière quant à la population des jeunes, "L'été y'a tout le temps du monde tsé...y'a tout le temps full monde tsé...ça sort de partout là les jeunes d'la rue" (Catherine p. 24). Leur nombre augmente considérablement pendant la saison estivale, ils sont plusieurs à venir "tripper" à Montréal en se réfugiant temporairement dans l'errance jusqu'en septembre, comme nous le fait remarquer Jean, "L'été...y trippent pendant l'été pis en septembre quand l'école recommence, y retournent chez leurs parents" (p. 22). Ils sont unanimes pour ce qui est de l'été, ils sont plus nombreux et la vie est plus facile. Ils s'amuse davantage. Cette parole de Martine résume bien leurs pensées "Ben l'été c'est plus le fun" (p. 17).

**La notion de territoire.** Le territoire choisi par les jeunes lors de leurs pérégrinations est délimité par la disponibilité des services, des ressources et la possibilité d'obtenir de l'argent. Occuper un territoire implique également de devoir le défendre et, parfois même, le partager. Les jeunes expriment aussi leur désir d'avoir un espace bien à eux et pour certains, le territoire est associé à une certaine forme de contrainte.

La proximité des ressources et des services influence beaucoup le choix de l'espace qu'ils occuperont. Les jeunes investissent davantage l'espace urbain qui leur permet d'être près de tout ce dont ils ont besoin, tel le "square Berri" par exemple. Situé près de la station de métro Berri-UQAM et du terminus d'autobus, il devient un lieu central de rassemblement. De plus, il est à proximité des principales ressources utilisées par les jeunes et parce qu'il y a un grand achalandage, il est aussi plus facile de quêter.

Pour Mélanie, le centre-ville, l'espace qu'elle utilise, est déterminé par la possibilité de gagner rapidement de l'argent, "Pour moi le centre-ville ça commence où ça squeege ben" (p. 17). De Papineau à St-Laurent, la rue Ste-Catherine offre aux jeunes plusieurs opportunités de gagner de l'argent: prostitution, recel, drogue, vol et nettoyage de pare-brise. Martine explique que tout le monde y trouve plus ou moins son compte. Ainsi, selon elle, il n'existe pas de guerre de territoire, "S'il y en a un qui quête, on ira pas quêter à côté...on s'en va un peu plus loin...les guerres de territoire il n'y a pas ça" (p. 11). Raymond, par contre, apporte une nuance lorsqu'il s'agit de la vente de drogue, "Le "quêtege", le "squeegeage", y'a pas de territoire...si tu vends de la dope y'a ben des territoires" (p. 18). La réalité de Samuel semble être différente. Son expérience tend à montrer qu'il existe une certaine territorialité, "Y'a comme pas mal de chicane entre le monde dans rue...si tu quêtes à la même place qu'une autre personne tu vas te faire battre...par la personne qui était là en premier" (p. 8). Ce commentaire nous laisse croire que leurs perceptions de l'espace et du territoire semblent très liées à leur intégration dans le milieu de la rue. D'ailleurs, Samuel, dont l'expérience dans les rues de Montréal est récente de trois jours, ne connaît pas beaucoup de jeunes ni la culture dominante. Il se sent plus vulnérable et est probablement plus sensible aux notions de territorialité.

Les nouveaux venus, comme les jeunes de la rue à temps partiel, doivent se mesurer aux jeunes déjà en place pour s'approprier, à leur tour, une partie de l'espace urbain. C'est ce qu'exprime Josée: "Les maudits punks de fin de semaine ou des affaire de même, y vont quêter...y veulent squeege, on perd toutes nos spots dans le fond" (p. 31). Elle ajoute que, comme elle, certains jeunes n'hésitent pas à quitter les limites du centre-ville pour faire

face à la compétition, "Je peux aller ben loin...Henri-Bourrassa ça m'arrive souvent d'aller quêter là-bas ça quête bien, ça quête super bien au squeegee, y'a plein de place, pas nécessairement dans le centre-ville" (p. 31).

Quelques jeunes éprouvent des difficultés liées au fait qu'ils n'ont pas d'espace bien à eux, d'endroit qui leur est propre. Martine trouve difficile de ne pas avoir un endroit qui lui appartient pour se réfugier, se reposer, "Mais tsé à un moment donné tu te tannes tsé de ne pas avoir une place pour toé toute seule tsé" (p. 17). Pour Jean, ne pas avoir de "chez lui", est l'aspect le plus contraignant de sa vie dans la rue, "Tu peux pas te dire je m'en vais chez nous, tu n'en as pas de chez vous, moi dans la rue c'est ce que je trouve le plus rushant" (p. 5). Bien que Sébastien soit content de sa vie dans la rue, il aspire également à avoir un espace qui lui appartient et qui lui permettrait d'avoir plus de confort et de sécurité, "Je sais que je ne serai pas souvent là, mais au moins m'a avoir une place à dormir que je sais qui va faire chaud pis que j'vas avoir de la lumière" (p. 12). Josée est plus ambivalente. Elle désire avoir une certaine sécurité, un endroit où elle pourrait dormir et vivre, mais en même temps, elle aime se promener, "J'ai pas vraiment de place fixe, de toute façon j'aime pas ça, j'aime ben ça me promener comme que je fais là" (p. 22); chez elle, c'est le centre-ville "Je dirais plus que c'est dans le centre-ville que c'est chez nous" (p. 37). Pour Mélanie, la notion d'espace personnel prend un sens encore plus large, "Mon chez moi c'est ici, c'est partout...le centre, c'est chez nous" (p. 17).

Pour Sébastien et Catherine, l'espace urbain qu'ils occupent est aussi stigmatisé par la drogue. Ils croient qu'ils pourront arrêter leur consommation de drogue le jour où ils quitteront le centre-ville et la rue, "Tu peux pas ralentir, pour arrêter, y faut que tu sors de la ville" (Sébastien, p. 10). On peut penser que la rue, bien qu'offrant de nombreux avantages, devient un espace-prison où la seule issue demeure la fuite.

### **L'environnement humain**

Le contexte humain dans lequel les jeunes évoluent est riche et complexe. Leur environnement humain est construit à partir des rencontres multiples et variées qu'ils font quotidiennement. Nous présenterons, dans

cette section, ce qui compose l'environnement humain des jeunes de la rue. Nous parlerons, tout d'abord, de la perception qu'ils ont du nombre et de l'âge des jeunes qui vivent dans la rue. Ensuite, nous aborderons les différents aspects des rapports amicaux et amoureux ainsi que de l'entraide et du partage existant entre les jeunes de la rue. Nous décrirons brièvement l'hostilité face aux "faux" jeunes de la rue et de la violence présente dans ce milieu. Nous terminerons avec les différents rapports entre les jeunes et les itinérants, les intervenants, les policiers et plus globalement, la société.

**Perceptions générales de l'environnement humain.** Il est difficile de connaître le nombre exact de jeunes qui vivent toute l'année dans la rue. Martine estime qu'il y en a beaucoup trop, Raymond également. Mélanie et Sébastien évaluent qu'ils sont entre 50 et 100. Martine constate, par ailleurs, que l'âge des jeunes diminue, "Y'a des jeunes qui sont dans rue, qui sont de plus en plus jeunes...il y en a qui arrivent à 12 ans là...ils sont en 6e année, secondaire 1" (p. 23). Bien que les perceptions des jeunes soient très disparates, ils s'entendent pour dire qu'ils sont plus nombreux en été qu'en hiver et qu'il y a plus de garçons que de filles.

**Les rapports amicaux.** La majorité des jeunes rencontrés insistent sur l'importance d'avoir des amis dans la rue, ils sont un gage de sécurité, de réconfort et de complicité, "Quand tu connais personne tu te fais avoir" (Josée, p. 37). Par contre, il semble qu'il faille nuancer quelque peu la notion d'amitié. En effet, comme le souligne Samuel, Catherine et Mélanie, les vrais amis sont rares dans la rue. Ils connaissent beaucoup de jeunes mais ils ne développent pas avec tous une relation d'amitié, "La plupart du monde icitte c'est vraiment des connaissances" précise Catherine (p. 19). Pour Raymond, la confiance est un élément important qui discrimine les amis des connaissances. Il fait confiance à ses amis mais se méfie de ceux qu'il considère comme des connaissances. Malgré le fait que Josée ait plusieurs "bon(ne)s chums", elle demeure méfiante. Pour elle, les vrais amis, ça n'existe pas dans la rue, "Dans le fond je ne fais pas confiance à personne...des bon amis...ça existe pas dans la rue, mon meilleur ami c'est mon pire ennemi, y connaît tout de toi" (p. 29). Catherine, pour sa part, a l'impression que certains jeunes s'intéressent à elle seulement lorsqu'elle a de l'argent ou de la drogue. Dans sa vision des choses, les vrais amis sont là

inconditionnellement. Pour Sébastien, les amis jouent un rôle important lorsqu'il s'agit de parler de ses émotions et de son vécu. La perception qu'a Jean de l'amitié dans la rue est différente. Il se sent exploité par les autres et ne désire pas créer de liens avec eux, "Je veux pas d'autres amis icitte...ça magouille trop à Montréal...tout le monde s'exploite icitte" (p. 5).

**Les rapports amoureux.** À l'instar des relations d'amitié, les relations amoureuses semblent plus périlleuses. Josée trouve difficile de garder une relation amoureuse, inévitablement l'un des deux partenaires est tenté par quelqu'un d'autre. Mélanie constate que les couples se forment davantage par besoin d'affection que par amour, "La plupart du monde c'est plus de l'affection, c'est comme moi pis mon chum" (p. 21). Il semble y avoir entre eux des relations accessoires pour combler leurs besoins affectifs et avoir une certaine intimité avec quelqu'un d'autre. C'est peut-être aussi la recherche d'une certaine exclusivité, le besoin de sentir que l'on est important, voire vital. Ayant vécu de multiples rejets et souffrant, pour la plupart, de carence affective, ils recherchent réconfort et affection auprès de l'autre sans être en mesure de s'attacher et de s'engager véritablement, ce qui peut expliquer le côté éphémère de leur relation amoureuse.

**L'entraide et le partage entre jeunes.** Qu'ils considèrent les autres jeunes comme des amis ou des connaissances, il existe entre eux de l'entraide et du partage. Ce climat d'entraide et de partage est crucial pour les nouveaux arrivants. Ils peuvent compter sur l'appui de jeunes pour être intégrés à leur nouveau milieu de vie et à la culture de la rue. Certains vont même jusqu'à héberger un nouvel arrivant.

L'entraide consiste aussi à faire des choses ensemble, à se protéger mutuellement ou bien à chercher un abri pour la nuit. Ils n'hésitent pas à offrir, lorsqu'ils le peuvent, argent et nourriture à d'autres jeunes ou à des itinérants. Des jeunes ayant des styles différents réussissent à cohabiter et, selon Sébastien, il existe une assez bonne communication. Samuel nuance un peu plus ces propos en précisant qu'il y a parfois des malentendus et certaines rivalités entre les jeunes, "...surtout y'a comme pas mal de chicane entre le monde dans rue" (P. 7).

L'intégration implique également un partage de l'information. On montre aux nouveaux où sont les différentes ressources et les services. Quant au reste, il s'apprend en vivant dans la rue, ce qui peut impliquer de se faire parfois arnaquer comme nous l'indique Josée: "Quand tu ne connais pas personne, tu te fais avoir" (p. 37).

**L'hostilité face aux "crevettes"<sup>5</sup>, ces "faux" jeunes de la rue.** Les jeunes qui viennent sporadiquement s'éclater au centre-ville n'ont pas le même accueil. Ils ne sont pas beaucoup appréciés et sont perçus très négativement. Selon Raymond, Catherine, Martine, Mélanie, Josée et Sébastien, ils prennent d'assaut le centre-ville en essayant d'adopter le mode de vie des jeunes de la rue et s'approprient les bons endroits pour quêter et nettoyer les pare-brise. Ils utilisent également les places dans certaines ressources privant ainsi d'autres jeunes ayant véritablement besoin de ces services. Voici ce que dit Raymond: "Les petits punks de la fin de semaine ça part de chez papa, maman avec 200-300\$ dans les poches, ça s'en vient passer la fin de semaine en ville ça prend tous les lits au Bunker, ça prend tous nos spot de "quête", nos spot de squeegee, c'est sacrant ben raide" (p. 26). Mais ces "punks de fin de semaine", ces "crevettes", sont souvent victimes de taxage et d'intimidation.

**La violence dans la rue.** La violence est un élément du contexte non négligeable. Ils vivent dans le centre-ville, ils sont exposés et témoins de beaucoup de choses, "Tu vois tout...tu connais tout, tu vois plein d'affaires...tu fais attention à ça, tu vois toute mais tu fais semblant de rien voir" (Josée, p. 38). Ils reconnaissent tous qu'il existe, à différents niveaux et sous différentes formes, de la violence dans la rue. Mélanie explique que la majorité des actes de violence sont liés à la drogue ou à l'argent.

Les actes de violence sont parfois commis par des individus étrangers au milieu de la rue. Raymond raconte qu'il s'est fait menacer, avec un couteau, par un homme qui ne voulait pas faire laver son pare-brise. Lors de sa première journée dans la rue Samuel a été victime d'un vol commis par

---

<sup>5</sup> Nom donné aux jeunes qui fréquentent de façon occasionnelle le milieu de la rue sans y demeurer en permanence.

des jeunes qui n'étaient pas des jeunes de la rue. Raymond rapporte qu'il peut y avoir une rivalité entre jeunes de styles ou d'idéologies différents, "Nous autres on est punk pis y'a pas mal de violence entre les punks pis les skins...ça a toujours été la guerre...skin c'est nazi-raciste...punk c'est anarchiste, anti-raciste" (p. 17). Selon Marc, cette violence est rarement dirigée vers les jeunes qu'ils connaissent, ils réagissent plutôt aux gens et aux jeunes qui les embêtent. Certains ne se battent que s'ils doivent se défendre.

**Rapports entre les jeunes et les itinérants.** Leurs rapports avec les itinérants sont assez bons. Ils ont une bonne communication, comme le souligne Sébastien. À l'occasion, Raymond et Martine leur donnent de l'argent ou de la nourriture. Puisqu'ils n'utilisent généralement pas les mêmes ressources, il n'y a pas de conflits entre eux à ce niveau. Malgré ce fait, Josée ne les aime pas, ils lui font peur, "Moi les clochards j'aime pas ça" (p. 18).

Pour certains jeunes, les "vieux" itinérants représentent ce qu'ils ne doivent pas et ne veulent pas devenir. Samuel craint que s'il n'agit pas rapidement pour changer le cours des choses, il deviendra comme eux. Cette idée l'horripile: "J'ai vraiment, vraiment peur, je vois quelqu'un avec une longue barbe, du vieux linge, qui a pas l'air du monde tsé...j'voudrais vraiment pas être comme ça" (p. 12). Raymond a la même crainte, "Non, non, non, j'me dis que j'veux pas devenir de même comme les vieux (itinérants)" (p. 39). Malgré les similitudes associées à leur style de vie, Sébastien ne se considère pas comme les itinérants. À l'instar d'eux, il n'a pas perdu le goût de vivre. Il craint tout de même de devenir comme eux, "Oh non, ça je veux pas, je veux pas être comme eux autres (les "vieux" itinérants)" (p. 17).

**Rapports entre les jeunes et les intervenants.** Les intervenants des différentes ressources qu'ils fréquentent sont également des éléments clés du contexte humain dans lequel ils vivent. Les ressources jouent un rôle vital car elles répondent, entre autre, aux besoins essentiels (manger, dormir, se vêtir), mais aussi au besoin de parler et d'exister de ces jeunes, "Y s'informent du monde, y t'aiment, y te font sentir qu'il y a de la chaleur, y t'en donnent, t'existes...même si tu viens coucher dans notre refuge, t'es

quelqu'un dans vie...c'est comme ça qu'ils agissent" (Jean, p. 19). Par leur écoute et leur soutien, les intervenants réussissent à se frayer une place auprès des jeunes.

Les intervenants établissent des relations privilégiées avec les jeunes. Ceux-ci se sentent écoutés, compris et soutenus. Presque tous les jeunes rencontrés affirment que les intervenants sont adéquats et insistent sur le fait qu'ils sont formés pour les écouter et les aider. Le caractère confidentiel de leurs rencontres est important. Les jeunes ont besoin de sentir qu'ils sont écoutés par un adulte, sans être jugés ou marginalisés. Ils peuvent enfin faire confiance à quelqu'un. Josée est plus réticente, même si elle admet que les ressources sont essentielles, elle a davantage de difficulté à faire confiance aux intervenants, "Ça me tente pas ben ben de leur parler, ils se disent toute entre eux, pis un moment donné y'a un autre jeune qui va écouter pis y va savoir, c'est pour ça que je conte pas tout le temps toute" (p. 28). Pour Mélanie, certaines ressources sont parfois contraignantes de par leurs exigences et l'implication qu'elles demandent aux jeunes, "À «En Marge», ils (les intervenants) posent full de questions, on dirait qu'ils veulent tout savoir, pis après 3 jours t'es obligé d'appeler tes parents, il faut absolument que tu parles à tes parents. Moi ça me tente pas, c'est ça que j'aime pas" (p. 19).

**Rapports entre les jeunes et les policiers.** Leur rapport à l'autorité et leur relation avec les policiers sont plus difficiles. Compte tenu de leurs activités plus ou moins légales, ils ont à faire face, assez souvent, aux forces de police. Sébastien considère qu'après le froid et l'hiver, les policiers sont la pire chose qu'ils doivent affronter. Catherine déplore le fait que les policiers les mettent tous dans le même panier mais reconnaît que les jeunes ont aussi cette tendance: "C'est comme les policiers, y nous mettent toutes dans le même panier...d'un jeune à l'autre c'est différent pis d'un policier à l'autre c'est différent...y'en a qui sont cool pis y'en a qui sont chiens" (p. 23). Josée et Martine n'aiment pas beaucoup les policiers. À plusieurs reprises, elles ont toutes deux été victimes de ségrégation et n'ont pas reçu, de leur part, l'aide escomptée. Mélanie ajoute qu'il y a tout de même certains policiers à qui ils peuvent faire confiance, "Il ne faut pas généraliser non plus là, y'en a une couple qui sont super fins...y'en a une couple, y'en 2 ou 3 que je parle pas

mal...y sont ben gentils, mais y'en a d'autres, l'enfer" (p. 13).

**Rapports entre les jeunes et la société.** L'aspect du contexte humain le plus difficile pour les jeunes est leur rapport à la société. Les jeunes éprouvent, pour la plupart, des difficultés à se sentir acceptés par la société, "T'es pas accepté nulle part...tu te fais repousser...t'es un petit rebut de la société" (Josée, p. 26). Ils déplorent le fait que les gens aient des préjugés à leur égard et trouvent difficile de subir leur regard et de ne pas se sentir respectés, "Le plus dur c'est le regard des gens...ils te regardent comme si tu étais un tas de merde" (Martine, p. 8).

### **Étapes de l'expérience des jeunes de la rue**

En tenant compte de leurs expériences individuelles, nous avons dégagé trois étapes à travers lesquelles nous pouvons mieux cerner et comprendre le contexte dans lequel ils évoluent. De toute évidence, ils ne vivent pas ces étapes au même rythme et de la même façon. A priori, ils idéalisent tous la vie dans la rue, c'est l'étape de la **lune de miel**. Par la suite, ils doivent **survivre et s'adapter à un quotidien exigeant**. Finalement, ils doivent faire face à la réalité, c'est l'étape des **illusions perdues**.

#### **La lune de miel**

Cette période est celle où les jeunes ne semblent voir que les avantages de leur nouvelle situation et ce, malgré les contraintes. Au chapitre des avantages, les jeunes identifient principalement la *liberté* et le fait *d'appartenir* et de se *sentir intégré à un groupe*.

**La lune de miel**, c'est la période où ils jouissent d'une grande liberté. Ils sont libérés des problèmes qui les accablent, ils n'ont de compte à rendre à personne, ils peuvent faire ce qu'ils veulent, quand ils le veulent, ils peuvent tout décider. Enfin, tout est possible. Ils réussissent à s'identifier à un groupe, à se sentir acceptés parmi d'autres jeunes ayant les mêmes aspirations. La rue est aussi un palliatif à la famille. Ils évoluent dans un milieu où il y a de la solidarité, de l'entraide. Ils parlent tous le même langage et partagent la même culture, celle de la rue.

Malgré leur grand besoin des autres et l'importance qu'ils allouent aux amis, ils s'organisent plutôt seuls. Ils semblent avoir un grand besoin d'indépendance et de prouver qu'ils ont la capacité d'être autonomes. Ce désir d'indépendance et d'autonomie constitue, en grande partie, le sentiment de *liberté* que presque tous partagent. Catherine idéalise beaucoup la vie des jeunes de la rue justement pour cette raison, "Je voyais les jeunes pis j'me disais...man t'es libre tu fais ce que tu veux!" (p. 20). Pour Martine, malgré les désavantages que procure l'errance urbaine, la liberté est au cœur de son expérience, "Je peux faire ce que je veux, quand je veux, avec qui je veux. Ça il y a pas de problème de c'te bord là j'suis libre à 100%" (p. 18). La liberté, pour Raymond, veut aussi dire ne pas avoir de responsabilité et d'obligation. Il a même un sentiment de fierté car il réussit à s'organiser seul et à survivre, "J'aime mieux vivre de moi-même...c'est pour ça dans le fond que chus quand même ben dans rue parce que je vis de moi-même" (p. 30). Avec cette nouvelle expérience, Mélanie se réalise. Ce nouveau mode de vie répond entièrement à ses attentes et lui offre la possibilité de vivre selon ses véritables aspirations, "Moi ce que j'ai de besoin, c'est de liberté. Mon indépendance c'est ce que je considère comme le plus important...maintenant j'ai vraiment toute ce que j'ai besoin, j'ai ma liberté pis c'est ça qui compte" (p. 7). La notion de liberté, chez Jean, s'articule autour du fait qu'il aime bouger, explorer et apprendre de ses expériences. Il se décrit comme un vagabond. Être dans la rue lui donne cette possibilité, "J'aime pas rester à la même place tout le temps...j'sais pas pourquoi...y faut que je visite, y faut que je voie, y faut que j'apprenne" (p. 22). Josée abonde dans le même sens, "J'aime ben ça me promener comme que je fais là" (p. 22).

Pour Samuel, sa première expérience dans la rue fut très positive. Se retrouver dans la rue, avec tous ses amis, avait quelque chose d'exaltant, "Ben quand je restais dans la rue...j'aimais ça à cause que c'était avec toutes mes amis pis moé ça me dérangeait pas" (p. 3). Il semble que le fait de pouvoir *appartenir à un groupe*, de s'identifier à lui et de partager un style de vie et des idéaux soient des aspects très positifs de la vie dans la rue. Martine, dont l'histoire familiale est marquée par le rejet, a retrouvé auprès des jeunes de la rue une *famille*. Elle se retrouve dans un groupe au sein duquel elle se sent acceptée. Les amis passent avant tout, "Les amis...c'est comme ma

famille...ce que je considère comme ma famille c'est le monde icitte à Montréal...mes ami(e)s passent avant toute" (p. 9-10). Raymond, qui a aussi vécu une situation familiale difficile, espérait trouver plus de compréhension dans la rue que dans sa famille, "J'suis sûr que la rue va m'accepter mieux que vous autres vous m'acceptez" (p. 2). Josée trouve aussi beaucoup de réconfort auprès de ses amis, ils sont importants et contribuent à son sentiment de bien-être dans la rue. Elle se sent plus en sécurité car elle est entourée. Elle a la force du groupe. Elle attribue à ses amis un rôle familial, "J'avais plus d'amis...je me sentais comme plus entourée, c'est comme ma famille" (p. 22).

Sébastien, pour sa part, aime sa nouvelle situation principalement parce qu'il peut rencontrer des gens et "tripper" avec ses amis; la rue est pour lui un haut lieu d'amusements et de rencontres où il peut s'éclater. Dans le même sens, Mélanie aime vivre dans la rue parce qu'elle peut enfin s'identifier à d'autres jeunes et partager avec eux ses valeurs et ses idéaux, "Chus dans rue aussi...à cause que le monde qui a là, on a tous la même façon de voir les choses" (p. 4).

### **Survivre et s'adapter à un quotidien exigeant**

Avec le temps, le poids du quotidien se fait sentir. Jour après jour, les jeunes doivent s'adapter à leur nouvelle réalité. Au gré de leurs expériences, ils font face à des limites, des difficultés de toutes sortes. Leur quotidien est déterminé par leurs besoins: se trouver un toit pour dormir, se nourrir, gagner de l'argent, consommer de la drogue, s'amuser.

De façon générale, ces jeunes n'aiment pas dépendre des autres. Ils préfèrent s'organiser seuls. Jean se sent comme un parasite et trouve difficile de vivre aux dépens des autres, "Chus tanné de vivre aux dépens des autres" (p. 16). Raymond est fier de pouvoir s'en sortir sans l'aide de quiconque, "J'étais tout seul, that's it, j'me suis organisé, j'ai appris à m'organiser faque...j'fais ce que j'ai à faire, j'ai pas besoin de personne, j'aime mieux m'organiser tout seul" (p. 9). Sébastien et Josée solutionnent leurs problèmes seuls, "Ben chus indépendant, j'ai pas besoin de personne..." (Sébastien, p. 7), "Je m'organise, je fais mes petites affaires...j'aime autant me débrouiller pas

mal toute seule" (Josée, p. 7-17). Mélanie, pour sa part, clame haut et fort son indépendance: "J'ai jamais vraiment été aussi heureuse dans ma vie...J'ai mon indépendance" (p. 7).

Majoritairement, ils vivent au jour le jour, sans planifier quoi que ce soit. Ils préfèrent écouter leurs besoins, leurs pulsions et miser sur d'éventuelles rencontres. La vie revêt un caractère éphémère où ils n'ont pas vraiment de contrôle bien qu'ils croient disposer d'une latitude sans limite. Martine s'organise pour ne jamais être déçue en évitant d'élaborer des plans, "J'aime mieux pas "planer", j' pense au jour le jour" (p. 16). Sachant qu'il y aura des jours meilleurs, Raymond se fout de ce qui lui arrive quotidiennement, "J'me câlisse de ce qui se passe dans une journée, y va en avoir une autre demain" (p. 12). Mélanie et Josée pensent de même. Leurs journées se ressemblent beaucoup, partageant leur temps entre des activités pour trouver un gîte, manger, trouver de l'argent et s'amuser. Josée résume ainsi ce quotidien, "Une journée c'est tout le temps la même affaire...c'est vraiment monotone, tu squeegees, tu quêtes...même quand j'ai rien à faire, je le fais pareil, j'vais avoir de l'argent pour le soir" (p. 32).

Dormir et manger deviennent un défi à relever quotidiennement. Bien que généralement, les jeunes finissent par trouver un endroit où dormir, soit dans les ressources ou chez des amis (tel que mentionné par Martine et Mélanie), se loger devient une activité compliquée. L'hiver, certains jeunes doivent occuper illégalement des appartements désaffectés et insalubres ou dormir dans le stationnement chauffé d'un hôtel du centre-ville.

Dans plusieurs ressources, les jeunes ont la possibilité de se nourrir. Malgré la diversité des ressources à leur disposition, certains jeunes avouent ne pas toujours manger à leur faim. Selon Martine, les fins de semaine sont plus problématiques, car plusieurs ressources ferment leurs portes. Pour certains d'entre-eux, se nourrir n'est pas le besoin le plus important à combler et s'ils savent qu'ils peuvent manger gratuitement certains jours, ils utilisent leur argent à d'autres fins, "Si je le sais que cette journée là, à telle heure, y vas y avoir de la bouffe gratuite, ben je vas m'acheter de la dope c'est sûr" (Mélanie, p. 12).

Bien que les jeunes aient besoin de peu de ressources matérielles pour vivre dans la rue, comme l'affirment Raymond, Sébastien et Mélanie, ils consacrent quotidiennement beaucoup d'énergie à des activités qui permettent d'amasser de l'argent. Martine, Josée, Mélanie, Sébastien et Raymond quêtent et lavent des pare-brise de voitures; Samuel se contente de quêter pour subvenir à ses besoins; Catherine et Martine ont fait de la prostitution; Raymond, Samuel et Josée ont volé ou fait du recel; enfin Jean, Catherine et Raymond ont déjà vendu de la drogue.

Pour la plupart de ces jeunes, la drogue occupe une place centrale dans leur quotidien. Étant donné que consommer de la drogue devient le premier besoin à combler, ils organisent leur journée autour de cette consommation. Comme nous l'explique Mélanie, l'ultime but de leur journée est de pouvoir consommer, "Une journée normale, c'est se lever le matin, prendre un petit peu de bouffe, après ça partir squeegeer, pis là on squeege une bonne partie de la journée, après ça, on va s'acheter de quoi tripper" (p. 12). Selon Martine, la drogue n'est pas inévitable mais rare sont ceux qui ne consomment pas. Pour Mélanie, celle-ci devient un très bon moyen de défoulement. Josée illustre bien la place que prend la drogue dans la rue et l'emprise qu'elle a eue sur sa vie, "Y'a plus de drogue que de bouffe...on est plus porté à prendre de la drogue tsé, parce qu'on a rien à faire de nos journées...c'est l'enfer, le milieu de la drogue dans la rue...c'était le plus important...c'était la drogue qui me menait" (p. 24). Martine et Sébastien préfèrent ne pas avoir trop d'argent sur eux afin de ne pas être trop tentés de consommer, "Dès que tu as 10 piasses dans tes poches ben tu penses à ça...dès que tu as un peu de cash, tu penses à ça" (Sébastien, p. 10). Quant à Raymond, sa vie s'est simplifiée depuis qu'il a cessé de se piquer. Il a moins besoin d'argent pour vivre sa vie au quotidien.

La rue est un lieu riche d'expériences où les jeunes peuvent mettre à l'épreuve leurs limites, se dépasser et développer de nouvelles compétences ou habiletés. Jean fonctionne beaucoup de cette façon, il se place dans des situations parfois difficiles dans le but d'apprendre et de connaître ses limites, "Y faut que je voie, y faut que j'apprenne, j'en fais des erreurs de même" (p. 22). Catherine admet avoir appris beaucoup mais comme elle le dit si bien, "C'est sûr que dans un sens t'apprends mais c'est pas cool apprendre de même nécessairement" (p. 23). Suite à son expérience de la rue,

elle se sent grandie, "J'me sens grandie là-d'dans par exemple tsé j'me sens mieux j'trouve ça moins tough" (p. 21).

### Les illusions perdues

Leur expérience de la rue, qu'elle soit positive ou négative, leur fait vivre un bouillon d'émotions. Ils se retrouvent face à eux-mêmes, confrontés à leur réalité et à leur expérience. Bien que la rue soit un palliatif à leur souffrance, elle génère aussi des désillusions. Pour plusieurs, il y a un **désenchantement**. Ils croyaient que cela serait plus facile. Ils se rendent compte que la rue, ce n'est pas vivre mais survivre. Le bonheur et l'exaltation du début s'atténuent, laissant place à la **déception** et au **regret**. Les jeunes constatent la différence entre leurs attentes et la réalité vécue. Ils regrettent ce qu'ils ont perdu. Devant un tel constat les sentiments se bousculent. Ils sont tantôt écoeurés, tantôt épuisés, tantôt découragés. De plus, leur expérience fait naître des peurs de toutes sortes.

Catherine est désenchantée. Elle constate que le sentiment de bien-être qu'elle a dans la rue est passager, "Pendant un petit bout de temps c'tait cool...ben ça "tough" jamais" (p. 2). Pour Catherine, Jean et Raymond, la rue ce n'est pas vivre, c'est survivre, "C'est tout le temps la survie" (Catherine, p. 11), "C'est pas vivre la vie que je mène, c'est survivre" (Jean p. 18), "C'est sûr que je rushe encore y'a ben des journées où j'ai de la misère tsé, je survivis" (Raymond, p. 25). Pour Jean, Samuel, Catherine et Martine, le désenchantement se traduit par un sentiment de solitude et d'isolement social.

Décus de n'avoir pas trouvé l'eldorado tant espéré, certains vivent des regrets face à ce qu'ils ont perdu. Jean semble idéaliser sa situation antérieure. Il constate combien il était bien chez ses parents et regrette de leur en avoir fait voir de toutes les couleurs, "Quand tu te retrouves dans la rue tu te dis j'étais ben chez nous, des regrets, j'en ai, je n'ai trop faite baver à mes parents, y méritaient pas ça, parce qu'ils m'ont donné une assez bonne éducation" (p. 20). Raymond, pour sa part, ne vit aucun regret car il a beaucoup appris dans la rue. Par contre, il croyait que ça serait plus facile. Il explique, "...y'a des journée où je m'écoeure là tsé...y'a des journées où, fuck,

j't'écoeuré ben raide" (p. 38). Martine referait volontiers cette expérience, mais resterait loin des drogues dures, afin d'éviter le cercle vicieux dans lequel elle se sent prise, "Je reviendrais dans la rue, la seule affaire, tiens toé loin de la junk, ça je souhaite pas ça à personne...s'piquer...c'est d'la marde...c'est d'la marde ben raide, tout le monde le sait que c'est d'la marde mais tout le monde le fait pareil" (p. 21). Josée a choisi la rue car elle n'avait pas d'autres options. Elle ne le recommanderait pas aux autres qui ont d'autres choix possibles. Si elle avait pu choisir, elle serait restée avec sa mère, "Vos parents tsé c'est sûr qui sont pas toujours drôles mais au moins comptez-vous chanceux, vous pouvez rester chez vos parents. Ma mère aurait pu m'héberger mais pas pour tout le temps, elle a de la misère à payer ses affaires, parce qu'elle est sur le bien-être" (p. 5-25).

Raymond est écoeuré et Josée commence à être tannée. Catherine est épuisée, "J'pus capable, chus à bout, chus sur le top là, j'sens mes forces me lâcher là" (p. 9). Samuel trouve très difficile son changement de vie et se décourage, "J'me sens comme si j'avais 50 ans, toute abattu, à moitié mort...là chus en train de me fatiguer...de m'écraser genre" (p. 11). Josée vit aussi des périodes de grand découragement et ses deux tentatives de suicide témoignent de son mal-être. Raymond a aussi connu des périodes sombres; alors qu'il consommait des drogues intraveineuses, il faisait ce qu'il appelle des dépressions, "...j'ai essayé de me pendre une couple de fois, j'ai joué à la roulette une couple de fois itou" (p. 11).

Leur expérience génère aussi des peurs. Jean a peur de mourir et de ne pas se rendre à l'année prochaine, "La seule chose qui me fait peur dans la vie, c'est de savoir si j'vas me rendre à l'année prochaine" (p. 18). Samuel a peur du futur. Il se demande ce qu'il deviendra et est terrorisé par l'idée de rester comme ça, seul et dans la rue, "La pire affaire qui peut m'arriver, c'est de rester de même pour le restant de ma vie" (p. 17). Raymond et Sébastien ont peur parfois dans la rue, "Oui, y'a ben des bouts, j'vas te dire, j'me promène des fois pis j'en pogne la chienne" (Raymond, p. 20), "Des fois, y'en a qui me font peur (d'autres jeunes et des hommes)" (Sébastien, p. 13). Catherine, quant à elle, c'est la peur de bouger et de changer qui la paralyse, "Faudrait que quelqu'un me donne un crisse de bon coup de pied dans le cul qui me fasse vraiment bouger, j'ai la chienne, j'bouge pas" (p. 14). Les peurs

de Josée sont associées aux difficultés qu'elle éprouve à sortir du milieu de la rue, "Parce que genre t'as ben de la misère à t'en sortir tsé, pour être accepté pis tout ça" (p. 25).

Qu'ils aient choisi ou non de vivre dans la rue, ils constatent que ce n'est pas tous les jours facile et aspirent à vivre autre chose.

### **Conditions intermédiaires**

Les jeunes doivent apprivoiser une toute nouvelle réalité dans le but de survivre. Certaines conditions, plus générales, viennent directement influencer leurs perceptions et la façon dont ils vivent leur expérience. Dans la partie précédente, nous avons examiné les différentes propriétés modulant la réalité des jeunes de la rue. Nous jetterons maintenant un coup d'oeil sur les conditions intermédiaires qui viennent faciliter ou contraindre les stratégies utilisées, par les jeunes, pour se sortir de la rue. Nous parlerons de l'importance de la **débrouillardise**, de les **différences liées au sexe** et du fait de **subir ou choisir la rue**.

#### **La débrouillardise**

Tous les jeunes rencontrés reconnaissent que, pour survivre dans la rue, il faut être débrouillard. Selon qu'ils le soient ou non, ils s'en sortent plus ou moins bien. Être en mesure de s'organiser et de se débrouiller sont des qualités essentielles pour vivre dans cette jungle urbaine. Même si Raymond avait déjà un sens aiguisé de la débrouillardise, son séjour dans la rue lui a permis de l'affiner, "Quand chus arrivé icitte, j'ai rushé, y faut dire que j'ai appris, faut croire que j'me suis ben débrouillé parce que chus encore en vie, chus encore en bonne santé" (p. 6). Martine, pour sa part, n'était pas du tout débrouillarde et c'est son expérience dans la rue qui lui a donné confiance en elle. Elle a maintenant la capacité de se sortir de bon nombre de situations, "Avant j'étais pas une fille débrouillarde. Quand j'suis arrivée à Montréal, y fallait que j'me débrouille, c'était vraiment le système D qui sortait" (p. 20). Pour Josée, la débrouillardise acquise en vivant dans la rue représente un gage de survie, peu importe la situation, "je vas me retrouver

n'importe où, dans n'importe quelle ville que je ne connaîtrai pas, pis je vas réussir à me débrouiller, à avoir de l'argent, à survivre" (p. 29).

### **Les différences liées au sexe**

Bien que, pour plusieurs aspects, filles et garçons vivent dans la rue une réalité similaire, celle des filles a certaines particularités qui méritent qu'on s'y attarde. Comme le souligne Catherine, la rue représente plus de dangers pour les filles, "...une fille qui traîne sur la rue le soir, c'est pas mal plus dangereux que pour un gars tsé" (p. 10). Elles sont plus vulnérables et même si elles savent se défendre, Martine, Catherine et Josée rapportent des mauvaises expériences avec les hommes, telles que du harcèlement, des tentatives de viol et des agressions. Sébastien constate aussi la plus grande vulnérabilité des filles, "Les filles y se font offrir pas mal plus d'affaires...c'est plus dur pour une fille de se défendre" (p. 20).

### **Subir ou choisir la rue**

Leur immersion dans cette nouvelle réalité est, comme nous l'avons décrit plus haut, motivée par différents facteurs et ces jeunes agissent en tenant compte de ceux-ci. Le fait qu'ils subissent ou choisissent la rue a des répercussions sur leur façon de voir et de vivre l'expérience. Leurs perceptions et le système de références qu'ils utilisent pour comprendre et expliquer leur nouvelle réalité sont inévitablement influencés par l'aspect volontaire ou obligé de leur présence dans la rue. Pour ces jeunes, subir ou choisir la rue, influence aussi le choix des stratégies qu'ils utilisent pour essayer de s'en sortir et, en quelque sorte, détermine comment ils s'en sortiront.

Samuel semble être le seul à subir véritablement sa toute récente situation. La rue représentait pour lui l'alternative pouvant lui offrir une certaine sécurité, "J'ai été obligé de quasiment toute laisser là-bas à New-York pour pouvoir me rendre ici encore en vie" (p. 17). Certains jeunes, comme Catherine, Jean et Sébastien subissent leur choix. Ils sont conscients de la part de responsabilités qui leur revient. Catherine, qui se retrouve pour la seconde fois dans la rue, avoue en être responsable. Elle n'a pas payé son

loyer et ses diverses factures, "Oui, je le subis, mais à quelque part, je l'ai un peu cherché" (p. 19). Jean pose un regard plutôt fataliste sur sa nouvelle réalité et accepte d'être en grande partie responsable de ce qui lui arrive, "On choisit ce qu'on veut faire dans la vie, c'est moé qui l'a choisi d'être dans rue, c'est moé qui l'a choisi de ne pas me forcer le cul à me trouver une job" (p. 16). Sébastien, quant à lui, reconnaît ce qui lui est imputable, "C'est sûr que je l'ai choisi d'une façon ou d'un autre, si j'ai perdu ma job c'est pas à cause de mon employeur, c'est à cause de moé...si j'ai perdu mon appart ça itou c'est à cause de moé, d'une façon je l'ai choisi mais sans l'avoir choisi" (p. 19). Martine n'a pas choisi de vivre dans la rue. Elle a été, en quelque sorte, un peu victime des circonstances, "J'l'ai pas choisi, c'est arrivé de même...j'l'ai vraiment pas choisi, fallait que ça arrive comme ça, d'la manière que je vivais, c'est sûr que j'm'en allais dans rue" (p. 18).

Placée devant peu de possibilités, Josée a choisi la rue. Elle subit maintenant les conséquences de cette décision, "Asteure, je le subis à cause que j'ai choisi ça. Je peux pus retourner en arrière, là je subis mon choix" (p. 23). Pour Raymond et Mélanie, la rue était leur choix. "C'est ça que je voulais vraiment; oui, j'ai choisi, c'est mon choix" (Mélanie, p. 21).

## Essayer de s'en sortir

### Comblent ses besoins à l'aide de ses ressources

Afin de survivre et de combler leurs différents besoins, les jeunes de la rue doivent mobiliser toutes leurs ressources. Bien évidemment, combler ses besoins, lorsqu'on vit dans la rue, n'est pas toujours facile et nécessite des stratégies particulières. Nous constatons qu'ils puisent dans leurs **ressources personnelles, familiales, amicales** ainsi que dans celles offertes par le **milieu communautaire** pour répondre à leurs **besoins de base; de sécurité; d'amour; d'appartenance; d'estime et de réalisation personnelle**. De plus, ces jeunes doivent faire preuve d'ingéniosité et de créativité pour faire face à une multitude de situations. Ils utilisent diverses stratégies pour solutionner leurs problèmes, répondre à leurs multiples besoins et s'en sortir.

## Ressources personnelles

Comme nous l'avons vu plus haut, pour survivre dans la rue, il importe de posséder certaines qualités personnelles. Il semble que les ressources personnelles mobilisées visent à répondre principalement aux besoins de sécurité, d'estime et de réalisation personnelle des différents jeunes rencontrés.

**Besoin de sécurité.** Pour faire face au monde de la rue, Josée a développé une attitude plutôt téméraire. Parce qu'elle sait comment se défendre, elle prétend ne pas avoir peur et ne pas être nerveuse dans la rue, "J'ai pas peur, je me débrouille, j'ai suivi des cours de karaté, d'autodéfense pis toute ça fait que j'ai pas peur" (p. 9). Par ailleurs, elle se méfie de tout le monde. Elle est constamment accompagnée d'un petit rat qu'elle affectionne tout particulièrement. Elle lui parle lorsqu'elle est seule et que ça ne va pas, "Quand j'suis en maudit j'vais y parler...quand j'suis toute seule, j'vais y donner de l'amour" (p. 27). Cette relation avec l'animal revêt un aspect inconditionnel qui semble très important pour Josée. Comme elle ne fait pas facilement confiance aux gens, elle retrouve chez son petit compagnon une certaine forme de réconfort .

**Besoin d'estime.** Catherine, par sa capacité d'écoute et sa grande disponibilité, attire les confidences de plusieurs jeunes, ce qui la valorise beaucoup, "Y'en a beaucoup qui viennent me parler pis toute, moé j'trouve ça cool, j'aime ça tsé parler avec le monde tsé jaser, les rendre de bonne humeur" (p. 12). À l'occasion, Raymond et Josée font du bénévolat, ils se sentent importants et valorisés, cela contribue sûrement à leur sentiment de mieux être, "Comme le lavage qu'on fait au "Bunker" c'est bénévole" (Raymond, p. 35), "Je faisais du bénévolat au Roc" (Josée, p. 23). Sébastien fait aussi du bénévolat au Bunker pour s'occuper mais surtout pour ne pas consommer de drogues, "J'ai dit au Bunker j'vas faire du bénévolat c't'après-midi, tsé faque j'ai pu rester toute la journée au Bunker, justement pour pas que j'en fasse (de la drogue)" (p. 11).

**Besoin de se réaliser.** Que leur expérience soit paradisiaque, infernale ou plus nuancée, ils ont des rêves et des ambitions. Les rêves et les

aspirations permettent d'avoir des buts à atteindre, de croire qu'il peut exister une autre réalité et qu'il est possible de choisir notre destinée. Le désir de s'en sortir et les gestes posés pour le faire permettent souvent aux jeunes de la rue de résister à leur quotidien. Ils aspirent tous, à un moment ou un autre, à pouvoir changer les choses. Avec un vécu si morcelé, comment font ces jeunes pour résister et pour survivre? À quelle force s'accrochent-ils pour continuer? Devant ce paradoxe, il semble que ce sont leurs rêves, leurs aspirations et leurs ambitions qui leur permettent de continuer, d'espérer et de se réaliser.

Jean, Samuel et Catherine veulent quitter le milieu de la rue à tout prix. Jean espère retrouver une plus grande stabilité, un meilleur équilibre de vie et avoir un appartement, "Là je veux me trouver un appartement, il faut vraiment que je fasse des démarches" (p. 4). Samuel souhaiterait revoir les amis qu'il fréquentait avant de débiter son périple dans la rue. Il ne désire pas demeurer à Montréal et voudrait vivre ailleurs. Il est, par contre, très limité dans les destinations possibles car il n'a pas d'argent pour l'instant. Il ne peut pas retourner à Ottawa, un mandat a été émis contre lui; et retourner à New-York serait suicidaire. Il fait des démarches dans l'espoir de trouver un appartement supervisé, "Ben là y faudrait que j'aïlle dans les apparts supervisés à cause que j'ai 16 ans pis ici chus mineur" (p. 16). Quant à Catherine, elle prend conscience de ce qu'elle doit changer dans sa vie pour sortir de ce milieu. Elle a changé de style, soigne son apparence et s'efforce de régler son problème de consommation de drogue. Elle ne veut pas d'appartement pour l'instant, sa dernière expérience l'a échaudée. Elle préférerait trouver une place dans une maison d'hébergement et rêve d'une petite vie "normale", "Une p'tite vie normale, j'veux vraiment avoir une petite vie tranquille...un p'tit appart, l'école, une p'tite job, un p'tit chum, des enfants pis un mari un jour" (p. 13).

Raymond, Sébastien et Josée cherchent aussi des solutions pour quitter le milieu de la rue. Raymond, qui est dans la rue depuis cinq ans, réussit à mettre un peu d'argent de côté afin de tout changer dans sa vie, "J'essaye de me pogner un appart, m'a aller "pogner" du B. S" (p. 13). À 18 ans, dans l'espoir de pouvoir se payer un appartement, Josée compte également demander le bien-être social. Sébastien voudrait lui aussi trouver un

appartement et un emploi, "J'veux quand même avoir un appartement tsé...une p'tite job ou être sur le B.S...j'veux pas vivre dans rue toute ma vie" (p. 17). Tout comme Catherine, il voudrait bien avoir des enfants lorsqu'il sera plus vieux et responsable.

Retourner aux études semble être une aspiration commune pour la majorité des jeunes interviewés. Samuel, Martine, Catherine, Raymond, Sébastien et Josée caressent tous le rêve de retourner à l'école dans un avenir rapproché. Certains jeunes veulent retourner à l'école dans le but de devenir intervenant. C'est ce que Josée, Catherine et Martine voudraient bien faire, "Je veux aller au Cégep, je veux m'en aller intervenante ou travailleuse de rue" (Josée p. 8), "J'vas aller aux cours pour adultes, tsé le B.S. paye habituellement pour les études, chus pas sortie de l'école tsé y faut que j'aille finir mon secondaire, j'ai deux ans de cégep à faire pis trois ans d'université...j'veux y aller, j'veux faire éducation spécialisée" (Catherine, p. 25-28), "Moé je m'en irais travailler avec les jeunes comme intervenante" (Martine, p. 15).

Jean aimerait bien pouvoir retourner à l'école et étudier en musique, "J'vas aller finir mon secondaire pis je vas aller faire mon conservatoire classique" (p. 10). Il voudrait aussi trouver un travail dans ce domaine et faire une grande carrière musicale. Samuel voudrait retourner à l'école mais il est dans l'impossibilité de pouvoir poursuivre ses études à Ottawa car il y a un mandat contre lui, "J'aimerais ça y retourner mais j'ai encore un mandat à Ottawa" (p. 5). Il est intéressé par "les ordinateurs, l'architecture, l'archéologie...j'suis bon en histoire..." (p. 9). Sébastien désire également retourner à l'école. Bien qu'il n'aspire pas à quelque chose de bien précis, il est conscient de l'importance d'avoir au moins son diplôme de secondaire cinq, "J'veux retourner à l'école pour avoir mon secondaire 5...pour avoir ça en arrière de moé" (p. 6). Même si Raymond déteste l'école, il veut y retourner. Il veut obtenir un diplôme afin de pouvoir se trouver un travail plus tard, "J'vais retourner à l'école au mois de septembre, j'vais aller aux adultes...j'vais faire des cours par correspondance" (p. 13).

Bien que Martine vive difficilement sa situation, elle ne cherche pas à quitter le monde de la rue et n'a pas de plan précis pour l'avenir. Elle

voudrait bien pouvoir avoir un endroit bien à elle mais elle ne se fait pas assez confiance pour reprendre tout de suite un appartement. Elle juge n'être pas assez responsable pour assumer cela, "J'me trust pas, c'est pour ça que j'veux pas avoir un autre appartement, j'le payerais pas, c'est pour ça que j'veux pas avoir de B.S. toute suite, avec 400\$ dans les mains qu'est ce que j'vas faire avec" (p. 19). Pour l'instant, elle se contenterait d'une chambre. Elle est par ailleurs critique vis-à-vis la réalité de la rue et le cercle vicieux de la drogue dans lequel elle se sent prise. Afin de limiter sa consommation de drogue, elle s'organise pour avoir peu d'argent en poche, "C'est une mauvaise influence, quand t'as trop d'argent c'est comme...tu penses à aller faire de la poudre souvent, si je l'ai pas ça m'achale pas...ça va m'achaler mais beaucoup moins que si je l'ai dans les poches" (p. 12). Elle évite ainsi les tentations parfois trop envahissantes.

Son grand désir d'indépendance permet à Mélanie de vivre cette nouvelle expérience de manière beaucoup plus sereine. Elle vit de façon intense, repoussant ses limites. Au nom du plaisir et de l'exaltation, elle traverse son quotidien et en repousse sans cesse les frontières, "Mon trip à moi dans la vie c'est d'avoir du fun" (p. 5). Elle refuse d'avoir des responsabilités et des contraintes. Elle ne veut pas d'une vie normale et espère ne pas vivre trop vieille, "J'ai pas envie d'être vieille, moi je me donne un maximum à trente ans...y va falloir que j'aie plus de responsabilités, j'ai pas le goût un jour de me marier, d'avoir des enfants, d'avoir une vie comme tout le monde, comme une vie normale, ça me tente pas" (p. 9).

Malgré le fait que son séjour dans la rue soit ardu, Jean continue à faire de la musique. Cette activité énergisante lui permet de porter un autre regard sur ce qu'il est et nourrit ses ambitions, "Je suis excellent, j'ai réussi à monter deux groupes...J'veux vivre de la musique...ça se fait vivre de la musique...quand je veux de quoi, je l'ai" (p. 11). La musique a une fonction protectrice puisqu'elle lui donne des buts à atteindre et le mobilise dans quelque chose qui n'est pas destructeur. La planche à roulette constitue une autre activité lui permettant de s'extérioriser, c'est un exutoire de tension, "J'fais du skate, c'est ma façon à moi de m'extérioriser, j'aime le feeling, c't'une dose d'adrénaline que tu peux te payer gratuitement...ça fait du bien"

(p. 13). Dans le même ordre d'idées, Raymond joue parfois dans les "Arcades" pour se défouler. Les jeux vidéos l'aident à canaliser son agressivité et lui permettent de ne pas agir sa violence sur lui ou sur les autres, "J'aime ça l'ARCADE, ça défoule, tu te défoules sur le jeu" (p. 12).

Les voyages semblent occuper une grande partie de leurs rêves. Rêver d'évasions lointaines permet aux jeunes de la rue de quitter leur réalité quotidienne. Jean rêve de la Californie, "C'est comme le paradis sur terre...la musique, l'argent, les voitures, les petites femmes, les beaux appartements toute le kit, c'est comme, ça fit pour moé" (p. 21). Raymond aimerait bien pouvoir encore voyager. Les voyages lui font voir et connaître de nouvelles choses et rencontrer des gens au hasard des destinations. Il a déjà vu New-York, Vancouver, Détroit et il rêve de l'Écosse qu'il décrit comme étant une destination mythique et exotique. Sébastien a déjà, lui aussi, un peu voyagé et voudrait bien réitérer son expérience. Il aime rencontrer de nouvelles personnes et vivre d'autres expériences. Il rêve de la Jamaïque pour son haschisch de qualité et ses belles plages! Josée aimerait bien pouvoir vivre dans le sud l'hiver. Elle planifie d'aller vivre chez sa tante au Costa Rica ou chez sa grand-mère en Floride l'hiver prochain. Voyager est l'une des raisons pour laquelle Mélanie a choisi de vivre dans la rue, "Une autre raison pourquoi j'suis dans rue: pour voyager. C'est mon grand rêve à moi de voyager" (p. 18). Elle a également des projets de voyage: Toronto, Vancouver, Los Angeles.

### **Ressources familiales**

Les jeunes de la rue ont parfois recours aux membres de leur famille pour avoir un certain type de soutien. Bien que ces ressources soient, dans la plupart des cas, assez limitées, elles peuvent les aider à répondre à leurs différents besoins de base et d'amour. Dans certains cas par ailleurs, leurs parents ne leur sont d'aucune aide.

**Besoins de base.** Jean reçoit parfois de l'argent de son père pour s'acheter des vêtements, "Papa il m'achète du linge...il paye pas l'appartement...il paye pas ma consommation de drogue, il paye pas rien tsé pis ma mère, ça fait un an, un an et demi que je ne lui ai pas parlé" (p. 6), mais il ne peut compter ni

sur son père ni sur sa mère pour recevoir d'autres types d'aide. Sa mère lui a même dit: "Maintenant j'vis ben sans toé, j'ai pus de stress, j'veux pus avoir à entendre tes problèmes pis ce que tu fais" (p. 17). À l'occasion, Martine va se reposer chez l'un de ses parents, "J'y vas des fois prendre un break, me reposer" (p. 4). Par ailleurs, ils ne lui offrent aucun soutien financier, "Ils ne me donnent pas d'argent, ils s'en crissent, rien, pas pour la bouffe, pas pour les vêtements, pour l'école non plus" (p. 17). Raymond, quant à lui, va parfois voir son frère lorsqu'il n'a aucune autre alternative pour se loger, "Mon frère, c'est lui que j'vois le plus souvent, quand j'ai pas d'autres choix. M'a appelé mon frère mais j'irais pas passer 3-4 jours en ligne...j'pas capable tsé vraiment j'suis pas capable de me faire vivre...avec l'extrême j'peux compter sur lui" (p. 30).

**Besoins d'amour et de soutien.** Samuel et Mélanie peuvent difficilement compter sur le soutien de leurs parents respectifs, ils sont tous deux brouillés avec eux. Les parents de Samuel ne sont même pas au courant de sa nouvelle situation, "J'ai rejoint ma mère, a voulait rien savoir...j'ai pas dit que j'étais en ce moment au Bunker, j'aimerais vraiment pas ça qu'elle apprenne que chus au Bunker, j'aurais vraiment honte" (p. 13). Mélanie doit s'organiser seule, "J'ai demandé à ma mère un peu d'argent parce que j'avais une infection urinaire, a m'a dit, y'en est pas question, tu veux être dans la rue débrouille-toi toute seule" (p. 3). Sébastien ne veut pas demander d'aide à sa mère, ils sont en conflit depuis qu'elle a jeté toutes ses affaires. Il vient, par contre, de se rapprocher de son père et peut aller le voir quand il veut, "Il dit que j'peux aller chez eux, j'ai juste à l'appeler" (p. 3).

Josée ne peut pas demander d'aide à sa mère. Celle-ci, malade et bénéficiaire du bien-être social, pourvoit déjà très difficilement à ses propres besoins. Ses pères, naturel et adoptif, ne lui sont d'aucun secours, ils ne lui donnent pas d'argent et encore moins de soutien affectif, "Mon père biologique, j'ai pus aucune communication avec, pis mon père adoptif m'a reniée, j'ai vraiment pus de contact avec. J'y ai demandé s'il pouvait pas me prêter un petit peu d'argent, y'a même pas voulu" (p. 10). Quant à Catherine, elle peut compter sur le soutien de ses soeurs et depuis peu, sur celui de son père. Il l'encourage dans ses démarches pour essayer de se trouver une place dans une maison d'hébergement, "J'avais besoin d'aide pis j'savais pus où

me pitcher. Mon père il a compris ça en fin de compte" (p. 10).

Martine a parfois recours à la famille élargie (oncles et tantes) pour recevoir de l'aide et un soutien émotif. Comme Martine, Raymond va parfois visiter ses parents. Il ne reste jamais très longtemps mais apprécie maintenant de pouvoir parler avec eux, "Mes parents ils me comprennent parce que j'l'eu parle asteure...ils comprennent mais...ils peuvent pas rien faire" (p. 4).

### **Ressources amicales**

Nous avons largement discuté de l'importance des amis et des connaissances pour les jeunes dans la rue. Dans bien des cas, leur réseau est vital. Ils s'associent souvent aux autres non seulement pour "tripper" mais aussi pour organiser leur quotidien et répondre surtout à leurs besoins de base et d'appartenance.

**Besoins de base.** Sans dépendre totalement des autres jeunes, ils se regroupent parfois, pour louer des chambres d'hôtel ou acheter de la nourriture, des cigarettes, de l'alcool, de la drogue etc. Même si Josée préfère s'organiser seule, elle a parfois recours aux autres jeunes, "Comme à soir on va s'organiser, on va se louer une chambre sûrement, ou dormir dans le parking de l'Hôtel des Gouverneurs, parce que la plupart de toute mes chums y'ont pus de nuit nulle part" (p. 17). Jean, Raymond, Catherine, Mélanie et Martine vont parfois dormir chez des ami(e)s, "J'ai une coupe de mes chums itou qui ont des apparts, j'vas les voir une fois de temps en temps quand vraiment chus dans marde j'vas aller coucher là" (Raymond, p. 31). Certains d'entre-eux ont déjà connu le milieu de la rue, d'autres sont des amis connus avant d'être dans la rue ou rencontrés depuis leur arrivée, "Il y a aussi c'est comme "les anciens", la plupart y ont toutes leurs apparts, fait que je vas coucher chez eux-autres quand j'ai pas de place, ça c'est à condition que j'amène de la bouffe, pis là sont ben contents d'avoir de la bouffe" (Mélanie, p. 8). De façon générale, ils n'aiment pas dépendre des autres, "ben je dépends de mes amis, c'est pas évident" (Jean, p. 15), et ils ne se servent de cette alternative qu'en tout dernier recours.

**Besoin d'appartenance.** Comme nous l'avons démontré, les jeunes de la rue sont souvent rejetés par leur famille, l'école et, plus globalement, par la société. Ils éprouvent certaines difficultés à s'intégrer à la société. Ils semblent avoir besoin de s'identifier à d'autres jeunes ou à des modèles, comme les intervenants par exemple. Le besoin d'appartenance se traduit parfois par l'adoption d'un style vestimentaire, d'une idéologie (punk, skinhead), d'une préférence musicale, de l'usage d'un type de drogue ou bien par la pratique d'une activité quelconque.

Ainsi, Jean s'associe à certains jeunes seulement pour faire de la musique "J'ai des amis pis toute ça mais c'est rien que pour la musique" (p. 9). Raymond, Martine, Josée, Sébastien et Mélanie se disent punk, leur tenue vestimentaire est selon eux porteuse d'une idéologie et d'une façon de vivre. Comme nous l'explique Sébastien, les punks se reconnaissent, se comprennent et s'aident, "Entre les punks y'a toute une communication assez facile...on se parle toute...on s'aide" (p. 6). Raymond s'identifie à ce courant depuis l'âge de 10-11 ans, "J'ai toujours été punk...Je le suis encore, j'trippe encore punk" (p. 7). Pour Mélanie, la rue lui offre la possibilité de retrouver d'autres jeunes qui pensent comme elle. Elle se définit comme punk mais sa définition va bien au-delà de la tenue vestimentaire, pour elle c'est "une façon d'être, c'est plus une mentalité" (p. 7). Martine explique qu'il y a différents groupuscules au sein des jeunes de la rue, certains cercles utilisent des drogues intraveineuses, d'autres sont contre, "Il y a une gang de punk divisée en beaucoup de groupes...t'as la gang des junkies, pis t'as la gang qui sont anti-junk" (p. 7).

Pour Jean et Samuel, par ailleurs, appartenir aux jeunes de la rue n'est pas synonyme de réconfort, ils s'identifient difficilement aux autres jeunes, "Je m'identifie pas à eux autres...c'est pas que c'est du mauvais monde...j'trouve qui pourrait prendre ça plus au sérieux" (Samuel, p. 13).

### **Ressources communautaires**

Tous les jeunes que nous avons rencontrés font usage de la plupart des ressources et des services qui leur sont destinés. Ils les utilisent principalement pour se loger, manger, se procurer des vêtements et des

produits d'hygiène, faire l'échange de seringue, recevoir des soins de santé, amorcer une cure de désintoxication et trouver une oreille attentive. Certaines ressources peuvent offrir d'autres genres de services ou bien orienter les jeunes vers une ressource plus appropriée à leurs besoins. Quelques ressources exigent un engagement de la part des jeunes, ils doivent amorcer des démarches de réinsertion par exemple, ou bien reprendre contact avec leur famille. Ainsi, les différentes ressources communautaires les aident à combler leurs besoins de base, d'amour, d'estime, de sécurité et de réalisation personnelle.

Les ressources utilisées par les jeunes sont les suivantes: «Le Bunker», «En Marge», «Le Refuge des Jeunes», «Passage», «L'Abri de nuit», «L'Anonyme», la «roulotte de Pop's», le «Réchaud Bus», «le Roc», «le Café Chrétien», «Repère», «Spectre de rue», «CACTUS», «CLSC Les Faubourgs», «La clinique des Jeunes», «La clinique l'Alternative», «Hôpital St-Luc» et «Le Gîte». Ils n'utilisent pas toutes ces ressources, ils ont des préférences et combinent souvent plusieurs ressources ensemble.

**Besoins de base.** Les jeunes utilisent beaucoup les ressources offrant un service d'hébergement. Certaines s'adressent à une clientèle de jeunes plus spécifiques. Ainsi, «le Refuge des Jeunes» accueille des garçons de 18 à 30 ans et «Passage» des filles seulement. «En Marge» vise plutôt les filles et garçons de 12 à 17 ans. «Le Bunker» pour sa part, héberge des jeunes jusqu'à 19 ans. Le nombre de nuitées consécutives est variable d'une ressource à l'autre. De façon générale, ils peuvent revenir après sept ou neuf jours.

Certaines ressources, offrant ou non l'hébergement, préparent également des repas et distribuent de la nourriture. «Le Bunker», très fréquenté par les jeunes, prépare des repas chauds et froids, "y donnent des sandwiches pis toute, c'est pas mal" (Jean, p. 15), distribue de la nourriture et offre un service de dépannage qui fait la distribution de vêtements, de produits d'hygiène etc., "C'est plutôt au «Bunker» que je prends toutes mes affaires, le linge pis toute ça, y'a des rasoirs, des Q-tips, de la crème à barbe, des serviettes sanitaires, y'a toute toute toute" (Josée, p. 32). «La Roulotte» et «L'ANONYME», deux ressources itinérantes, ainsi que «Repère» donnent des denrées alimentaires, "Repère, c'est à toutes les

mardis, mettons t'as un appartement, tu peux aller te chercher des gros sacs de bouffe, y'en donne aussi à Passage" (Josée, p. 21). «Le Roc» et «le Café Chrétien» proposent un service de restauration à moindre coût. Malgré la diversité des ressources mises à leur disposition, certains jeunes avouent ne pas toujours manger à leur faim.

Même si la plupart des ressources utilisées par les jeunes sont adéquates et utiles, Josée trouve qu'il manque de ressources pour se loger et Martine, pour se nourrir la fin de semaine, "Il devrait y avoir plus de place pour bouffer la fin de semaine. Le dimanche y a juste le «café Chrétien» pis c'est à 5 heures" (p. 14). Mélanie souhaiterait, par ailleurs, que certaines soient plus flexibles quant aux couchers. Elle aimerait pouvoir dormir dans la même chambre que son petit copain. Voici comment elle l'explique: "Le meilleur endroit ça serait une place qui est mixte, que t'as le droit de coucher avec ton chum si ça te tente, t'aurais le droit de fumer un joint à telle place si ça te tente, de faire tout ce que tu veux, mais y'en a pas de place de même" (p. 20).

Certaines ressources interviennent plus spécifiquement auprès des usagers de drogues intraveineuses: «CACTUS», «L'Anonyme», la «roulotte de Pop's» et «Spectre de rue». Leurs interventions consistent, principalement, à distribuer et à faire l'échange de seringues, "«Cactus», le «Spectre», «la Roulotte», «l'Anonyme», ils les ramassent mais ils t'en donnent pas des neuves...au «Bunker» aussi ils les ramassent...ils les ramassent pas mal partout...mais ils en donnent pas partout" (Martine, p. 22). Quelques pharmacies du centre-ville vendent aussi des seringues et donnent un rabais lorsqu'on échange des seringues usagées. Les jeunes peuvent parfois recevoir du counseling et un soutien psychologique. Ces ressources font également des interventions quant à la prévention du sida et des autres M.T.S. en distribuant, entre autre, des préservatifs, "J'allais à «Cactus», au «Spectre», y donnent des condoms pis des seringues" (Josée, p. 40). «La Clinique des Jeunes» ainsi que «La clinique l'Alternative» offrent également divers services en ce sens en plus d'offrir des services de dépistages gratuits et anonymes.

Lorsqu'un problème de santé se présente, ils peuvent consulter un médecin ou d'autres professionnels à «la Clinique des Jeunes», au «CLSC Les

Faubourgs» ou se présenter à l'urgence de l'hôpital St-Luc et ce, même s'ils ne possèdent pas de cartes d'assurance maladie, "À l'hôpital St-Luc ils ne demandent même pas de carte" (Martine p. 15). «Le Bunker» peut, à l'occasion, aider les jeunes à défrayer le coût de certains médicaments "parce que les médicaments pas trop cher ça y'en paye style au «Bunker», on s'arrange" (Raymond, p. 23).

**Besoins d'amour, d'estime et de sécurité.** Les différentes ressources sont intégrées par les jeunes et constituent une de leur grande stratégie de survie. Ils accordent beaucoup d'importance au fait qu'ils peuvent être en contact avec des intervenants consciencieux, sensibilisés, qui connaissent leur réalité. Sébastien, nous explique, sa vision des choses. Il résume assez bien les témoignages des différents jeunes: "J'trouve ça bien...si y'avait pas le «Bunker» on vivrait pas. Les intervenants y sont ben plus parlables, tsé y veulent vraiment t'aider. Tsé des fois t'as besoin de te vider le coeur, eux autres (les intervenants) c'est vraiment confidentiel, tsé y disent rien tsé...c'est vraiment des intervenants tsé y'ont suivi des cours avec ça...tsé y savent comment te répondre pis comment t'aider vraiment" (p. 10). Les jeunes rencontrés préfèrent, majoritairement, se rendre au Bunker pour le soutien et l'écoute des intervenants mais apprécient également d'autres ressources où ils peuvent recevoir de l'aide et obtenir des renseignements, de l'information concernant leurs droits et obligations, "À «l'Anonyme» les intervenants sont plus formés pour parler avec les jeunes et les aider pis toute ça dans les problèmes qui vivent" (Catherine, p. 14), "Au «Refuge» j'y vas rien que parler à l'intervenant que je connais pour y demander des renseignements" (Jean, p. 19).

**Besoins de réalisation personnelle.** Jean a réussi à dénicher une ressource qui l'aidera à se trouver un emploi en lui donnant des conseils pour son curriculum vitae et différentes stratégies d'entrevues. Le père Emmet Johns, mieux connu sous le pseudonyme de Pop's, a ouvert, en septembre 1997, un centre de jour pour les jeunes de la rue. Martine, lors de l'entrevue avait manifesté le désir qu'une telle ressource soit mise sur pied et y voyait une solution à plusieurs de ses problèmes, "Si on avait une place à crasher l'après-midi ça serait cool, une place où on puisse retourner à l'école parce qu'on a pas d'quoi payé nos études. Je m'arrangerais pour le

reste tsé me rendre là ou ben pour manger” (p. 15).

### **D'une prise de conscience naissent des aspirations**

La plupart des jeunes expriment clairement leur désir de changer, de recommencer une autre vie. Ils prennent conscience de ce qu'ils sont devenus et de ce qu'ils veulent. De cette prise de conscience naissent certains regrets, regret de ce qu'ils étaient et de ce qu'ils pouvaient vivre avec leurs parents ou avec d'autres. Qu'ils aient choisi, subi ou idéalisé l'expérience de la rue, ils reconnaissent qu'elle n'est que transitoire et espèrent accéder à autre chose. En dépit de leur marginalité, ils aspirent, à certains égards, à se "normaliser". Malgré leur grande volonté de se métamorphoser, suite à leur périple urbain, il semble qu'ils éprouvent quelques difficultés à se mobiliser et à s'insérer dans un processus de changement.

De toute évidence, leur prise de conscience et leur capacité de mettre en perspective leur expérience sont fortement liées à la qualité de leur parcours dans la rue. Ainsi, ils n'auront pas la même opinion et la même prise de conscience, si leur perception de l'expérience est positive ou négative. Nous regarderons individuellement les jeunes rencontrés afin de mieux saisir l'importance du processus de la prise de conscience de l'expérience suite aux différentes stratégies utilisées.

Jean a le désir de vivre et l'espoir que les choses changent, "y faut que j'aie de l'argent, y faut que je vive, chus tanné de vivre aux dépens des autres" (p. 11). Son parcours lui fait prendre conscience qu'il était bien avec son père et qu'il aime ses parents malgré les différences qui les séparent, "Quand tu es dans la rue, tu te rends compte que tu étais bien chez vous" (p. 20). Il regrette d'en avoir fait voir de toutes les couleurs à ses parents et voudrait bien être encore près d'eux. Il reconnaît, ou du moins il veut croire, que son père avait de bonnes raisons de le mettre à la porte, "Je me suis dit: "Écoute, s'il l'a mis dehors, c'est peut-être pour une raison", il devait avoir ses raisons" (p. 6). Pour envisager l'avenir, Jean fait preuve de beaucoup de détermination. En effet, il croit que l'on choisit ce que l'on veut dans la vie et est conscient du travail qu'il doit faire pour que les choses se réalisent, "J'le

sais que ça va arriver, quand je veux de quoi, je l'ai...y faut que tu travailles pour ça...ça me dérange pas" (p. 18). Il aspire à pouvoir vivre de la musique et demeure persuadé de pouvoir réaliser ce rêve, "J'veux vivre de la musique, ça se fait vivre de la musique" (p. 11).

C'est la peur et l'urgence d'agir qui caractérisent la prise de conscience de Samuel. Il appréhende le futur et craint de demeurer plus longtemps dans la rue. Il est terrifié à l'idée de devenir comme les vieux itinérants. Il a peur que ses actions deviennent extrêmes et qu'il agisse, en quelque sorte, toute son angoisse, "Aussi ce que j'aimerais c'est de pouvoir m'en sortir le plus vite possible avant que je fasse quelque chose à l'extrême pour essayer de m'en sortir" (p. 12). Il se sent déjà vieux et veut s'en sortir le plus vite possible. Il réalise qu'il aurait pu mener une autre vie s'il avait eu une attitude différente et une autre façon d'envisager la réalité. S'il pouvait recommencer les choses, il éviterait les conflits avec ses parents et penserait un peu plus avant d'agir car il trouve que ses revendications n'en valaient vraiment pas la peine, "Je ne rentrerais pas en chicane avec mes parents, je penserais un peu plus, ce que j'ai pas fait" (p. 11). Avec un certain recul, Samuel constate qu'il aurait voulu que ses parents l'empêchent de partir vivre dans la rue. Avant cette seconde expérience, il n'aurait pas fait ce constat. Il souhaite oublier le passé et serait soulagé d'avoir une conscience claire, dépourvue de regrets et de remords, "J'voudrais un style de vie totalement le contraire de celui que j'ai en ce moment...une conscience claire...oublier les choses qui se sont passées dans le passé" (p. 10).

Catherine constate que son expérience de la rue a eu une grande influence sur ce qu'elle est devenue, "J'me sens grandie là-d'dans par exemple...J'sais ce qui faut faire pis ce qui faut pas faire, t'apprends de tes erreurs" (p. 20). Elle trouve que ses séjours dans la rue l'ont vieillie, "Moé j'dis que j'ai au moins vieilli d'un bon 3-4 ans là-d'dans...sérieux là, j'ai vieilli" (p. 25). Sa réflexion face à sa réalité est empreinte d'optimisme, "À un moment donné ça va aller mieux pis j'vas être ben, c'est pas trop pire" (p. 18), "Quand on veut s'en sortir, on peut" (p. 29). Maintenant, elle a espoir que cela puisse changer et qu'elle pourra reprendre le contrôle de sa vie, "J'me dis qu'à un moment donné, j'vas être ben, j'vas être heureuse" (p. 26). Elle prend conscience des "erreurs" et des "conneries" qu'elle a pu faire en étant

dans la rue et elle considère avoir été forte et chanceuse dans cette expérience, "J'ai faite la conne, j'ai faite des erreurs, j'ai faite des gaffes, j'ai été chanceuse parce qu'aujourd'hui, chus pas pognée pour payer à cause de ça" (p. 27). Catherine éprouve un grand besoin de reconstruire, de réparer et de retrouver une certaine forme de sécurité, de normalité, "La rue, c'est pas mal fini pour moé, j'trippe pus" (p. 27). Elle ne veut pas rester dans cette situation et croit que son expérience et ses connaissances, pourraient servir aux autres jeunes. Riche de son vécu, elle souhaite devenir intervenante. Elle croit qu'elle serait bien placée pour aider les jeunes puisqu'elle est passée par là, "J'l'ai vécue, c'est plus facile de les aider dans ce temps là" (p. 28).

Martine reconnaît que sa période d'errance revêt un caractère inévitable. La façon dont elle vivait la prédestinait, en quelque sorte, à vivre cette expérience, "Je commençais à prendre off...j'ai commencé à tripper (consommer de la drogue)...pis à un moment donné, j'avais pus d'argent pour bouffer, chus allée manger au «Bunker»" (p. 20). Elle trouve difficile de constater que ses parents ne se sont finalement pas beaucoup occupé d'elle, "Ils ne se sont jamais vraiment occupé de moé...Je suis rendue à un point où je m'en fous, au début ça me faisait de quoi, là, non" (p. 17). Elle prend conscience qu'elle est un modèle pour les nouveaux arrivants, "Y faut que tu fasses attention à ce que tu fais, si tu veux pas que d'autres t'imitent...ça, c'est rushant" (p. 23). La drogue la garde dans un état de dépendance, dans un cercle vicieux; ce qui donne une drôle de saveur à la grande liberté qu'elle recherchait tant. Bien qu'elle ait le désir de changer, elle doute de ses capacités à assumer des responsabilités, "J'me "trust" pas...quand j'vais avoir du "cash"...qu'est ce que j'vais faire avec...j'pas prête pour ça" (p. 19). Elle a des regrets et considère que si elle avait fait plus attention, sa vie aurait été bien différente. Toute son énergie immédiate est mobilisée pour survivre. Il n'y a pas de place pour l'élaboration de plan de vie futur. Martine vit dans l'immédiat sans pouvoir prédire si elle sera encore là le jour suivant, "J'ai pas vraiment de plan de futur" (p. 16). Par ailleurs, elle caresse le rêve de devenir intervenante afin de pouvoir travailler avec des jeunes ayant un parcours similaire au sien.

Raymond prend conscience qu'il a pris des risques et fait des "conneries" mais qu'il a appris de ses erreurs, "J'en ai faite ben des conneries,

chus conscient de mes conneries, j'le sais qu'en n'ayant faite au moins, j'ai appris avec mes erreurs" (p. 3). Bien qu'il soit parfois écoeuré d'être dans la rue, Raymond trouve qu'il y est mieux qu'avec ses parents et regrette de ne pas avoir été placé lorsqu'il était jeune, "Si on avait été placé, je serais peut-être différent" (p. 8). Pour l'instant, son expérience de la rue lui convient, il trouve que la rue lui a appris beaucoup de choses, "Ça m'a aidé, j'ai appris en étant dans la rue, c't'une affaire que je regretterai jamais" (p. 13). Malgré cela, il a la volonté de changer et demeure convaincu qu'il pourra atteindre tous les buts qu'il s'est fixés, "J'le sais que j'vas les atteindre...chus vraiment rendu là...j'me suis drillé pour ça" (p. 14). Il ne désire pas avoir une vie semblable à celle de ces parents, "Je ferai pas ce que mes vieux ont fait" (p. 4). Raymond est un survivant, il est dans la rue depuis cinq ans et croit que le moment est venu de passer à autre chose, "J'l'ai pris mon break, y'é temps que ça change" (p. 4), "J'veux justement changer à peu près toute de ce qui peut avoir de moé, toute mais pas nécessairement la mentalité" (p. 13).

Bien qu'il soit sous l'emprise de la drogue et qu'il vive dans la rue, Sébastien est heureux, "J'me fais ben du fun, j'ai des chums, chus heureux" (p. 4). Il est tout de même, écoeuré de sa dépendance à la drogue. Il fait le constat qu'il vit des expériences riches. Sébastien prend conscience des éléments qui l'ont amenés dans la rue. Il constate que si sa relation avec son père avait pris une autre forme et que son père avait été différent, il n'aurait peut-être pas fait ce choix, "C'est un fait, si ça avait été bien avec mon père, pis ça avait été un père parfait...moé j'aurais été parfait" (p. 18). Il regrette de ne pas pouvoir vivre dans la rue à Joliette car si c'était possible il pourrait voir son père plus souvent. S'il avait la possibilité de changer les choses, il aimerait bien recommencer sa vie et s'arrangerait pour ne pas faire les mêmes erreurs, "J'arrêterais peut-être ben de prendre de la drogue aussi" (p. 8). Il aspire à vivre autrement un jour, "J'veux pas vivre dans rue toute ma vie" (p. 17). Comme d'autres jeunes ayant vécu cette expérience, il voudrait aussi intervenir auprès des jeunes de la rue.

Josée pose un regard très lucide et réaliste sur son expérience. Elle sait dans quelle galère elle a mis les pieds, "J'le sais dans quoi j'me suis embarquée" (p. 27). Loin d'idéaliser la vie dans la rue, "Dans la rue, c'est la loi de la jungle, du plus fort" (p. 29), elle constate qu'elle a appris et acquis

beaucoup de choses, "J'me sens plus vieille, j'ai ben grandi...t'apprends des affaires" (p. 39). Elle a choisi ce style de vie parce qu'elle ne voulait pas continuer de vivre en famille d'accueil, "C'était soit la rue, soit les familles d'accueil...moi j'aime autant vivre dans la rue" (p. 12). Elle exprime le désir que sa situation change mais, pour l'instant, elle semble avoir atteint un certain équilibre, "Je commence à être tannée des fois de vivre dans la rue mais dans le fond, j'aime ça pareil" (p. 36). La seule chose qui semble l'inquiéter pour l'avenir c'est la peur d'aller en prison et le décès imminent de sa mère, "Lorsqu'a va mourir, ça va être une grosse partie de moi qui va partir, j'aurai pus de famille, j'aurai pus rien...j'sais pas où j'vas me ramasser, ça me fait ben peur" (p. 15). Sa propre mort, par ailleurs, ne l'inquiète pas et ce malgré sa vie plutôt éclectique. Elle souhaite comme bien d'autres, accéder à autre chose un jour ou l'autre. Porteuse de sa propre expérience, elle voudrait un jour intervenir auprès des jeunes de la rue.

Mélanie prend conscience que la rue correspond à ses attentes, "C'est plus mon genre de vie, c'est comme ça que j'ai toujours voulu vivre" (p. 5). Elle est persuadée qu'elle aurait dû partir bien avant de chez ses parents, "Je serais partie avant de chez nous, j'ai raté une bonne couples d'années de ma vie à m'emmerder, j'ai raté plein d'affaires à cause de ça" (p. 13). La rue semble répondre à son besoin de liberté. De toute évidence, vieillir est difficile pour Mélanie, "J'ai pas envie d'être vieille, moi je me donne un maximum à 30 ans, je veux pas vivre plus loin que ça" (p. 9), "Que je meurs demain ou dans 30 ans, moi je m'en fous, de toutes façons, à 30 ans j'espère que je vivrai pas encore" (p. 9). Elle a peur de devenir comme les vieux itinérants mais persiste à refuser toutes formes de conformité ou de responsabilités, "Mon trip dans la vie c'est d'avoir du fun, c'est mon but" (p. 9). Elle ne veut pas être adulte et aspire à vivre une vie intense et exaltante. Elle voudrait avoir seize ans toute sa vie, "J'espère que j'vas rester avec la mentalité d'une fille de seize ans toute ma vie" (p. 21). Bien qu'elle aime beaucoup être dans la rue et qu'elle n'a jamais été aussi heureuse dans sa vie, elle croit qu'un jour ou l'autre, elle voudra passer à autre chose, "C'est sûr qu'à un moment donné, j'vas me tanner" (p. 5). Pour l'instant, elle nous le dit, "Je suis loin d'être écoeurée" (p. 21).

## Le concept parapluie

### **“La rue une expérience séduisante, contraignante et source de nombreuses aspirations.”**

Finalement, l’illustration et la compréhension du parcours des jeunes dans le milieu de la rue nous a permis de mettre en lumière la signification qu’ils accordent à leur expérience de l’itinérance. La rue est pour eux **une expérience séduisante, contraignante et source de nombreuses aspirations**. C’est ce concept central ou parapluie que notre étude a permis de découvrir.

L’immersion dans la réalité de la rue, qui s’opère en trois étapes, revêt un caractère à la fois séduisant, par son caractère exaltant, et contraignant, par ses exigences. Au départ, les jeunes sont en pleine **lune de miel**, ils vivent un état de grande liberté exempt de toutes contraintes puis, vient un moment où ils doivent **s’adapter afin de survivre à un quotidien exigeant**. Cette adaptation les confronte inévitablement à leurs limites et les amène à vivre une pléiade d’émotions et à constater que leur réalité n’est plus celle du début. Ils contemplant, perplexes, **leurs illusions perdues**.

Ces trois étapes de l’expérience se vivent différemment pour chacun des jeunes. Certains, parce qu’ils sont débrouillards, développeront des stratégies leur permettant de résister plus longtemps à cette réalité et de faire de la rue un lieu d’apprentissage. D’autres, parce qu’elles sont de sexe féminin vivront, parallèlement, une autre réalité. Par ailleurs, qu’ils aient choisi ou qu’ils subissent leur expérience de la rue, ils cherchent tous à s’en sortir un jour ou l’autre et mobilisent toutes leurs ressources pour réussir à combler leurs différents besoins.

Toutes leurs ressources étant mobilisées pour **essayer de s’en sortir**, les jeunes prennent conscience de ce qu’ils sont devenus et de l’itinéraire qu’ils ont parcouru. Pour certains, cette **prise de conscience** génère des regrets, ils constatent où ils en sont et vivent une certaine nostalgie face au passé, ils voudraient recommencer, réparer. Parfois, ces regrets les poussent plus loin dans l’expérience et la boucle de l’errance recommence. Pour d’autres, les regrets font **naître des aspirations**, leur donnent des buts, des objectifs qui, peut-être, se concrétiseront; donnant un sens à cette expérience et permettant

aux jeunes de se poser.

L'expérience des jeunes de la rue les amène à vivre des moments où ils jouissent d'une latitude sans borne, où ils sont maître de leur destin mais, à cette liberté, se juxtapose une réalité parsemée d'embûches et de contraintes. C'est en essayant de retrouver un certain équilibre que les jeunes prennent conscience de ce qu'ils sont et de cette prise de conscience naissent des aspirations qui viennent donner tout son sens à l'expérience. Nous trouvons alors, grâce à ce processus non linéaire, la signification que les jeunes de la rue donnent à leur expérience de l'itinérance. La rue est pour eux, **une expérience séduisante, contraignante et source de nombreuses aspirations.**

**Chapitre V**  
**Discussion des résultats en fonction des écrits**

Si les données recueillies rendent accessibles une partie de l'expérience et du vécu des jeunes de la rue, il demeure que l'analyse et l'interprétation des résultats soulèvent de nombreuses questions. Ce chapitre se veut une réflexion en vue de mettre en perspective des aspects de notre recherche qui pourraient davantage être approfondis. Après avoir brièvement requalifié nos rencontres avec les jeunes, nous traiterons, dans cette discussion, de différents aspects ayant trait à la méthodologie retenue, aux facteurs temporels de l'itinérance et à la nature des relations qu'ils entretiennent entre eux. Nous parlerons, par la suite, de l'expérience de l'itinérance et du caractère essentiel de la débrouillardise pour survivre dans la rue. Nous jetterons également un rapide coup d'oeil sur ce qui se fait en matière d'intervention auprès de cette population et sur les services s'adressant aux jeunes de la rue. Pour terminer, nous discuterons de l'apport de cette recherche pour les sciences infirmières en tenant compte de la théorie de "l'humain-en-devenir" de Parse.

Tel que suggéré par la théorisation ancrée, bien que nous ayons choisi d'effectuer un recension des écrits au début de notre étude, nous avons à nouveau consulté la documentation pendant l'analyse et l'interprétation de nos données. Cette démarche nous a permis d'approfondir certains aspects, d'affiner nos connaissances théoriques et de comparer nos résultats à d'autres. Ces lectures nous ont guidé dans notre réflexion et ont contribué à nourrir notre questionnement.

### **À la rencontre des jeunes**

L'étude de cette population de jeunes peut paraître, a priori, comme une entreprise périlleuse, voire téméraire. Au départ, nous nourrissions quelques appréhensions alimentées, en partie, par l'opinion publique qui véhicule une vision assez négative des jeunes de la rue et de la marginalité en général, mais aussi par différents intervenants qui diffusent une image parfois tout aussi négative de ces jeunes. Il nous a semblé que les intervenants, en tentant de conserver le monopole des contacts avec les jeunes, désiraient maintenir une distance entre le milieu des jeunes de la rue et le monde extérieur.

Nous pensions rencontrer des jeunes complètement décrochés, désintéressés. En dépit de leur style de vie extrême, en marge de la société, ils se sont livrés avec une étonnante spontanéité, une grande générosité et une réelle sincérité. Guillou (1998) a fait un constat similaire dans ses différents travaux sur les jeunes SDF<sup>6</sup>. Cet auteur était surpris de ne pas se trouver face à des jeunes hébétés racontant de façon morcelée leur vécu "poignant et désespérant". Il a plutôt "rencontré des jeunes soucieux, face à la multiplicité des expériences liées à leur vie, de redonner un sens à ce type d'expérience en fonction de leur histoire" (p. 63). Les jeunes que nous avons rencontrés ont une histoire à raconter et c'est leur histoire que certains racontent avec pudeur. En relatant l'histoire de leur vie, ils nous permettent de saisir, de connaître et de pénétrer leur univers. Ils veulent se raconter, ils ont besoin de parler de leur expérience, d'être écoutés et entendus pour sortir de l'anonymat, donner une signification à leur présence dans la rue, à leur expérience.

"J'suis venu, c'est pour parler de moi, [...] j'avais le goût d'extérioriser ce que j'aimais pas en dedans, de parler vraiment de moi, de ma situation dans la rue" (Jean, p. 16); "J'ai vu l'annonce...j'vais aller dire ce que je pense" (Martine, p. 27); "J'aime ça parler avec le monde...ça aide le monde à savoir ce qu'on fait, ce qu'on est pis pourquoi on est là" (Raymond, p. 31); "J'aime ça parler, ça fait comprendre au monde comment on vit pis comment on se sent...J'parle pas de ça à tout le monde" (Sébastien, p.19); "Ça fait du bien de parler...ça m'aide autant que vous autres ça peut vous aider dans vos recherches, c'est pas à tout le monde que je peux parler non plus" (Josée, p. 26)

C'est aussi ce que constate Guillou (1998), "le jeune éprouve la nécessité de mettre en cohérence ce qu'il considère comme important dans son passé [...] avec son vécu de SDF au sens d'une démonstration pour les autres et pour lui-même" (p. 64).

---

<sup>6</sup> Guillou réfère aux jeunes de la rue en utilisant une terminologie différente de la nôtre et parle plutôt des jeunes SDF (sans domicile fixe).

## Les aspects méthodologiques

Ce constat de Guillou (1998) met en évidence l'importance, avec cette population, d'écouter ce que les participants racontent au sujet de leur expérience. Il est impératif de se pencher sur le récit de leur trajectoire de vie, de leur histoire personnelle car, dans leurs mots, se trouvent leurs véritables motivations et le sens de leurs conduites. Pour saisir le mieux possible ce phénomène des jeunes de la rue, il devient primordial de privilégier des méthodes de recherche permettant d'avoir accès au sens des conduites humaines. Pour Vexliard, dans Mucchielli (1998), "[...] seule la méthode dite de cas [...] permet de connaître, dans leur diversité, les conduites humaines concrètes" (p. 107). De plus, le fait d'interviewer les sujets rend accessibles au chercheur des matériaux qui invitent à aller au-delà de la description.

Il faut néanmoins demeurer critique vis-à-vis de la technique des entretiens. Ceux-ci sont inscrits dans des rapports sociaux et peuvent générer certaines attitudes chez les participants et le chercheur. Ainsi que l'explique Chobeaux (1996), quelques jeunes, plus méfiants, peuvent trouver difficile d'être devant des personnes qui utilisent des techniques évoquant trop fortement les démarches des travailleurs sociaux ou encore celles d'investigations policières. En outre, les jeunes, parfois, modèlent leurs réponses en fonction de ce qu'ils croient être les attentes du chercheur. De surcroît, comme le souligne Chobeaux (1996), leur réalité est très souvent moins belle que "la fiction protectrice qu'ils présentent" (p. 23). Vexliard (1957) croit pour sa part que l'on doit adapter les entrevues à nos sujets plutôt que d'exiger d'eux une attitude similaire. Il précise qu'il vaut mieux prendre le risque de commettre quelques erreurs plutôt que de passer à côté de ce qu'il juge être les problèmes essentiels "[...] les expériences humaines les plus significatives, qui ne peuvent être découpées, décomposées et mesurées" (p. 30).

Chobeaux (1996) a mené une recherche-action portant sur la connaissance des jeunes en errance et sur leur approche sociale. Il suggère d'éliminer les démarches classiques telles que les études épidémiologiques lorsqu'il s'agit d'étudier cette population. Pour cet auteur, il est nécessaire d'être le plus près possible des jeunes "pour non seulement pouvoir les

questionner, mais surtout pour pouvoir découvrir leurs façons de vivre *in situ* " (p. 113). Il prône une immersion *contrôlée et relative* dans les groupes. Elle est *contrôlée* afin d'éviter le plus possible les effets que peuvent générer la présence d'un observateur et *relative* parce que l'observateur ne peut tolérer certains agirs asociaux commis par un ou des jeunes du groupe. Nous croyons que cette méthode puisse être utilisée pour répondre à diverses questions de recherche. Elle nous semble très intéressante car elle permet au chercheur de prendre part activement au processus en cours.

Beauchemin (1996) constate suite à une recension exhaustive des écrits, servant à nommer et à comprendre l'itinérance des jeunes, que la majorité des recherches tant quantitatives que qualitatives se limitent, en général, à une description de la population des jeunes de la rue. Dans le même ordre d'idées, Chobeaux (1996) remarque que les jeunes de la rue ont fait l'objet d'un bon nombre de recherches descriptives mais qu'il y a un manque important d'écrits plus théoriques portant sur les jeunes en errance. Il constate un manque d'intérêt de la part des chercheurs en ce sens.

Notre recherche nous a permis de mieux comprendre, à un moment précis de l'expérience de quelques jeunes de la rue, la signification de leur itinérance. Nous avons constaté que la rue semble être la seule alternative possible, voire raisonnable pour ces jeunes, et de dégager une série de facteurs expliquant le phénomène. La compréhension du sens permet d'en élucider certaines dimensions mais n'explique pas tout bien sûr.

### **Les aspects temporels**

Les aspects temporels regroupent le rapport des jeunes de la rue au temps, quelques considérations sur la durée de leur séjour et les changements de perceptions quant à leur expérience en fonction du temps. De plus, comme le souligne Beauchemin (1996):

La dimension temporelle vient essentiellement qualifier la gravité ou la chronicité de la situation, et elle constitue une mesure de l'insertion ou de l'exclusion familiale et sociale du jeune. (p. 112).

Pour les jeunes de notre étude, nous avons constaté que c'est le "ici et maintenant" qui prévaut. L'immédiat l'emporte sur tout. Les jeunes vivent avec une relative intensité le moment présent sans se soucier de ce qui viendra après et sans prendre en considérations la réalité, parfois difficile, de leur style de vie précaire. Ils ne planifient rien et répondent à leurs besoins lorsqu'ils se présentent.

"Je vis pour aujourd'hui, pas pour demain" (Samuel, p. 18);  
 "Je vis au jour le jour, j'peux pas prévoir ce que je vais faire"  
 (Josée, p.26); "Je préfère vivre au jour le jour...ça va au fur et  
 à mesure" (Mélanie, p. 9).

Leur quotidien est régi, comme l'explique Chobeaux (1996), par "[...] l'incertitude de ce que sera l'heure qui suit et le lendemain" (p. 37). Selon Côté (1989) dans un contexte de survie, vivre au jour le jour est impératif et n'est pas nécessairement l'illustration d'une philosophie du "no future". À l'occasion, ils tentent de planifier certaines actions ou démarches, ils ont de bonnes intentions mais, malheureusement, elles sont bien souvent oubliées au profit d'une occasion, d'une rencontre ou d'un intérêt éphémères.

"J'avais fait une demande pour une maison d'hébergement...le vendredi soir j'avais le droit de sortir...j'suis pas rentrée...j'étais avec mes chums, j'avais pas le goût de rentrer...ils m'ont dit, il n'y a plus de place pour toi" (Catherine, p. 6); "J'étais tout le temps sur le trip...à la place de payer mon loyer, mon téléphone pis mon Hydro, ma paye allait toute pour mes chums, j'trippais" (Martine, p.19).

Ces projections dans le temps sont, selon Chobeaux (1996), des façons pour les jeunes de se donner l'illusion d'avoir encore la capacité de se mobiliser mais ne sont généralement pas le gage d'une réelle capacité à organiser leur vie.

Nous avons vu aussi que la période d'errance est variable et les jeunes n'entrevoient pas cette situation de vie comme permanente. Ils la décrivent plutôt comme étant transitoire, éphémère pour certains, avec une durée très variable où se succèdent des périodes dans la rue et des périodes plus organisées chez les parents, des amis ou en appartement. Beauchemin (1996)

constate aussi que l'itinérance est souvent constituée d'épisodes multiples dont la durée totale est variable. La durée du séjour nous semble étroitement liée aux facteurs précipitants et aux capacités des jeunes à mobiliser leurs ressources et, comme nous le verrons plus loin, à se débrouiller. Ainsi, on peut penser qu'un jeune qui a vécu diverses ruptures avec sa famille et qui ne peut compter sur le support de celle-ci aura un séjour dans la rue plus long que celui qui bénéficie encore d'un certain support de sa famille.

Il semble évident qu'il y ait divers processus en fonction des différents types de jeunes dont les raisons de leur présence dans la rue diffèrent. Quelques jeunes prennent le centre-ville d'assaut, les week-end et durant la saison estivale puis repartent dans leur famille afin de poursuivre leur vie d'adolescent et de jeune adulte. L'expérience semble associée au désir de vivre l'itinérance pour l'itinérance. Il faut distinguer ces jeunes qui sont dans la rue pour un court séjour de ceux qui sont là pour une plus longue période. Chobeaux (1996) utilise un modèle axiologique fort intéressant qui lui permet de catégoriser les comportements, les façons de vivre et d'être en relation avec la société des jeunes de la rue. Ce modèle est organisé sur un axe où l'on retrouve:

[...] le choisi, l'assumé, puis le subi. Le choisi y est la caractéristique de l'action responsable, construite et autonome; l'assumé celle de l'accommodation aux contraintes extérieures avec des possibilités d'action propre très limitées; le subi celle de l'acceptation passive et résignée des contraintes extérieures et des pratiques environnantes. (p. 36).

Ce modèle incite à nous questionner sur les raisons pour lesquelles les jeunes vivent dans la rue. Quelle logique influence le choix des jeunes? Font-ils vraiment un choix ou subissent-ils tout simplement des événements qui les projettent hors de leur famille et les forcent à vivre dans la rue?

Que ce soit la fuite ou le goût de s'éclater qui justifie leur présence dans la rue, les jeunes ont tous une façon de percevoir et de vivre leur expérience et, d'après Chobeaux (1996), leurs perceptions et leurs conduites changent

selon la durée de leur séjour.

Sur l'axe de lecture *choisi-assumé-subi*, [...] pour les jeunes encore peu engagés dans la marginalité [...] l'ensemble des conduites est [...] du côté du choisi, et pour ceux qui sont enfoncés au fond d'une marginalité très dépressive [...] avec dans ce cas des conduites et des représentations allant à l'extrême du subi pour l'ensemble de leurs pratiques de vie. (p. 37)

Ainsi, nous pensons qu'il y a de fortes chances pour qu'un jeune qui vient d'arriver dans la rue, comme nous l'avons expliqué précédemment, soit beaucoup plus exalté et idéaliste face à sa nouvelle condition qu'un jeune qui est dans la rue depuis un certain laps de temps. Chobeaux (1996) précise aussi que leur façon d'entrevoir et d'envisager l'avenir est aussi fortement influencée par la durée de leur expérience. L'auteur explique que les jeunes qui sont engagés depuis peu ou de façon intermittente, perdent peu ou pas du tout cette capacité de se projeter dans l'avenir. Certaines perspectives de vie persistent, ce qui évite qu'ils se perdent "[...] dans l'absence de sens d'une vie sans but" (p. 52). Parfois, leurs aspirations ne se concrétisent pas ou ils éprouvent des difficultés à se mobiliser réellement et à mettre en place des mécanismes leur permettant de sortir de cette réalité (Chobeaux, 1996).

Afin de mieux saisir les aspects évolutifs du phénomène, il serait très intéressant de pouvoir effectuer une étude longitudinale avec des jeunes de la rue. L'absence de linéarité du phénomène, par sa durée variable et ses nombreux épisodes, permet également de justifier des devis longitudinaux (Beauchemin, 1996).

### **Les aspects relationnels**

Un autre aspect intéressant, qui revient fréquemment dans le discours des jeunes de notre étude, est l'importance de la solidarité et de l'entraide. Qu'en est-il vraiment? Les huit jeunes que nous avons rencontrés insistent sur l'importance de s'associer aux autres pour réussir à survivre dans la rue. Le groupe est visiblement une force, il offre diverses possibilités telles la protection, l'affection, la sécurité et permet aux jeunes de se regrouper dans

certaines de leurs activités pour amasser de l'argent, se loger ou tout simplement s'amuser.

Bien qu'ils évoquent le caractère vital associé au fait d'être ensemble et qu'ils considèrent le gang quasi comme leur nouvelle famille, ils font une importante distinction entre ceux qu'ils traitent comme étant des amis versus ceux qui ne sont que des connaissances. Certains jeunes font brièvement allusion aux caractères plus difficiles des relations dans la rue et apportent certaines nuances. Ils sont d'accord sur l'aspect essentiel de la solidarité et de l'entraide mais ils reconnaissent l'isolement et la solitude qu'ils ressentent en dépit de la présence des autres. Ce sentiment de solitude est interrompu par la fréquentation des différents organismes et par leurs interactions avec les intervenants oeuvrant dans ces ressources caritatives (Gagné, 1996).

Si tous les jeunes qui se retrouvent dans la rue y sont pour de multiples raisons, il semble toutefois que la souffrance constitue leur lot commun. Les multiples ruptures et les pertes fréquentes qu'ont vécues les jeunes ne les rendent pas toujours disponibles et empathiques aux autres. Ils sont là, partageant le même espace, côtoyant la même réalité et goûtant tous les difficultés liées au fait de survivre; ce sont leurs souffrances qui se rencontrent. Comme l'explique Gagné (1996), les jeunes cherchent un palliatif familial, de l'affection, une certaine compréhension et de la complicité auprès de leurs pairs vivant la même chose qu'eux. Cette ultime recherche d'amour auprès de jeunes partageant la même souffrance et ayant un très faible capital affectif se solde parfois par l'usage de dérivatifs tels que la drogue, l'alcool ou la prostitution.

Comme le souligne Chobeaux (1996), les liens qui les unissent et leur capacité d'actions collectives sont éphémères et limités, "leur solidarité (qu'ils mettent de l'avant dans la présentation et la concrétisation de leur mode de vie) disparaît dès l'arrivée des premières difficultés" (p. 22). Les résultats de notre étude démontrent que les relations ne sont pas si simples, il est difficile de faire confiance à l'autre et il faut rester vigilant; nos "amis" peuvent s'avérer être également des "ennemis". Les relations de confiance sont difficiles, tout un chacun tente de survivre, tout est permis. Dans sa

recherche, Chobeaux (1996) en vient aux mêmes conclusions que nous lorsqu'il affirme:

Les affirmations permanentes de ces jeunes portant sur l'existence d'une "communauté" où tout le monde se connaît, où une fraternité existe, [...] sont très largement contredites par la réalité faite d'absence de confiance réciproque [...] où il n'y aura pas nécessairement des comportements de solidarité en cas de difficultés. (p. 52).

Signalons toutefois la mobilisation des jeunes de la rue lors d'une réunion du comité exécutif de la communauté urbaine de Montréal visant à réglementer la pratique du "squeegee".

Les participants de notre étude sont pour la plupart adolescents, leur moyenne d'âge étant de 17 ans et demi. Ils se trouvent, tel que mentionné par Bernier (1997), dans une période où l'amitié et les relations sociales occupent une place centrale dans leur vie. Cet auteur insiste sur l'importance de l'échange et de la communication dans la construction de l'identité et dans l'apprentissage des codes sociaux. Or, bien que les jeunes de la rue rencontrés cherchent à maintenir leurs diverses relations, ils ne sont pas en mesure de les conserver toutes. De par leur contexte de vie, ils sont en position de grande vulnérabilité et la survie impose un certain repliement sur soi aux détriments d'expériences socialisantes intéressantes. "Parce que s'attacher, aimer, c'est aussi être dépendant [...] se rendre vulnérable. Et dans l'univers de la rue, il ne faut jamais être vulnérable" (Côté, 1989; p. 155). Ils sont le plus souvent seuls pour affronter l'âpreté du quotidien même s'ils réussissent à créer, de façon éphémère, certaines alliances pour survivre. Côté (1989) précise à cet effet que dans la rue "chacun est responsable de lui-même, à l'exception de périodes courtes et provisoires." (p.154).

Nos résultats démontrent aussi que la réalité de la rue impose des séparations inévitables qui font en sorte que les rapports sociaux entre les jeunes se caractérisent par des périodes d'absence et de retrouvailles. Dans notre étude, nous avons constaté des situations qui favorisent ces rapports discontinus. Ainsi, certains jeunes sont emprisonnés ou placés en centre d'accueil (Jean, Raymond), d'autres quittent pour suivre une cure de

désintoxication (Catherine, Jean), plusieurs voyagent (Martine, Raymond, Sébastien, Josée, Samuel et Mélanie) et quelques-uns tentent de se poser en ayant un appartement (Catherine, Martine et Jean).

Témoin ou victime de violence, les jeunes de notre étude n'en parlent pas beaucoup. Ils escamotent cette question. Ils mentionnent qu'il existe une certaine violence, qu'il leur arrive d'avoir peur. D'ailleurs, quelques-uns de leurs comportements nous incitent à penser qu'ils perçoivent du danger. Ainsi, lorsque Martine fait de l'auto-stop, elle garde une seringue remplie de son sang pour se défendre; Josée se sert de son "squeegee" comme d'une arme blanche, Raymond se promène avec un couteau et Samuel, tout comme Josée, a déjà possédé une arme à feu. Ils mentionnent la dangerosité de certains endroits et précisent ne faire confiance à personne. Nous constatons qu'ils élaborent peu sur ce sujet; ont-ils choisi de nous raconter plutôt une version plus sobre de leur réalité?

### **L'expérience de l'itinérance**

Notre étude nous a permis, à l'aide de la théorisation ancrée, de conceptualiser la signification de l'expérience de l'itinérance de jeunes de la rue et de mettre en lumière un processus nous aidant à mieux cerner le phénomène étudié. Nous avons identifié des facteurs individuels et sociaux pouvant expliquer, en partie, le parcours des jeunes. Les divers éléments du contexte physique et humain offrent certaines pistes pouvant mieux décrire la réalité quotidienne de l'errance. Tous les jeunes que nous avons rencontrés ont un parcours singulier qui se déroule à un rythme propre à chacun. Par ailleurs, les trois étapes identifiées que sont "la lune de miel", "survivre et s'adapter à un quotidien exigeant", "les illusions perdues" résument bien l'ensemble de leurs expériences.

La lune de miel, notre première étape, ressemble beaucoup à celle décrite par Chobeaux (1996). Pour cet auteur, cette première étape est celle où les jeunes ont un "[...] sentiment de liberté totale, d'absence de contraintes et de limites" (p. 84). Le vécu des jeunes prend plusieurs formes en fonction des différentes recherches. Chobeaux (1996) et Guillou (1998) reconnaissent, eux aussi, qu'à un moment ou l'autre, les jeunes auront une période plus

difficile où, parce que confrontés à leur quotidien et à leur vie, ils remettent en question leur style de vie. Certains jeunes ont fait le tour des plaisirs attendus de cette vie et veulent passer à autre chose mais ne savent pas toujours comment en sortir (Chobeaux, 1996). Tout comme dans notre étude, cet auteur décrit une période pendant laquelle les jeunes se posent des questions et n'ont plus d'illusions sur ce que peut offrir la vie dans la rue. De plus, "ils subissent de façon de plus en plus inquiète l'impossible relation entre leurs rêves secrets [...] et leur quotidien fait d'absence de relations [...] et de manque global de sens" (Chobeaux, 1996; p. 84).

Pour Guillou (1998), qui entrevoit l'errance comme un rite de passage pour certains jeunes qui ont manqué les formes classiques d'insertion, le sens de l'errance est enraciné dans les actions et dans le quotidien des jeunes. Cet auteur constate, tout comme nous, qu'il existe une période d'adaptation pendant laquelle les jeunes doivent apprendre à faire face à une toute autre organisation de vie. L'auteur précise qu'ils doivent apprendre à marier leur aspirations, leurs besoins et leurs pulsions à un quotidien aux multiples contraintes. Pour y arriver, Guillou (1998) souligne que les jeunes doivent faire preuve d'intelligence et utiliser les différentes possibilités qui leur sont offertes afin de survivre.

Nous avons également constaté que les jeunes éprouvent des difficultés à s'insérer socialement. Par ailleurs, ils semblent ambivalents et hésitent à le faire. Ils ont le désir d'être acceptés tel qu'ils sont et trouvent très difficile d'être jugés et rejetés par les autres. Parallèlement, certains de leurs comportements, leur façon de s'habiller et de vivre, leurs valeurs, leurs priorités laissent croire qu'ils veulent se distancier des normes et des attentes sociétales. Ils semblent porter en bannière leur non-désir de se conformer. Ils veulent être différents et en même temps, être reconnus et acceptés.

Notre étude nous a permis de démontrer que les jeunes se retrouvent dans la rue pour généralement fuir des situations intenable. Chobeaux (1996) fait un constat similaire en expliquant que "la vie dans la rue est davantage pour eux une fuite permanente, douloureuse et désespérée d'une souffrance individuelle [...] que la mise en acte du choix d'un mode de vie épanouissant fait de liberté" (p. 23). Les jeunes qui décident de rester dans la

rue ou qui y sont contraints n'y sont pas par soif de liberté mais bien parce que ce choix est le plus sensé pour eux, compte tenu de leur réalité. Guillou (1998) croit que les jeunes se retrouvent dans la rue pour accéder à un certain statut, à une certaine condition sociale et qu'ils pourront ainsi démontrer à tous qu'ils peuvent s'en sortir et triompher aux yeux des gens de leur milieu d'origine. Malgré un certain soulagement procuré par cette nouvelle vie sans toit ni loi, les jeunes perçoivent leur situation comme temporaire et, comme l'expliquent Gauthier et Mercier (1994), c'est, "un pis-aller en attendant des jours meilleurs" (p. 81). Ceci explique en partie l'apparente inertie des jeunes. Ils ont l'impression que la situation va se régler, un jour ou l'autre et ce, sans effort. Une forme de pensée-magique vient teinter certaines de leurs perceptions et ceci transparait dans leur discours et dans leurs actions. Ils sont sous l'impression que tout est possible et qu'ils pourront, au moment où ils le jugeront opportun, réintégrer la société (Chobeaux, 1996).

Les jeunes vivent un paradoxe. D'une part, ils ont le désir non seulement de vivre mais de mener une existence différente; ils ont des projets, des rêves, des ambitions. D'autre part, ils ont des comportements destructeurs et sont parfois dans un véritable processus d'autodestruction. Chobeaux (1996) note que les jeunes imaginent un avenir dans lequel ils pourront accéder à une autre vie mais leur réalité quotidienne vient détruire leurs illusions et les confronte à leur incapacité à se bâtir un réel avenir, "le besoin très humain de pouvoir avoir des rêves revalorisants au quotidien, est percuté par cette réalité qu'ils voudraient quitter" (p. 43). Ils sont, par ailleurs, hantés par le désir de sortir du milieu de la rue et ce, même si leur situation semble leur convenir (Le Breton dans Chobeaux, 1996).

Les jeunes de notre étude ont, eux aussi, parlé à plusieurs reprises de projets futurs, de leur désir de quitter la rue et d'avoir une vie plus "normale". Certains veulent retourner à l'école alors que d'autres cherchent à intégrer le marché du travail. Nous constatons, par ailleurs, qu'il n'y a pas beaucoup de place, au quotidien, pour que leurs rêves et leurs projets se réalisent. Ils ne planifient pas leur journée et se laissent porter au gré des rencontres et des événements. Bien qu'ils réussissent à s'organiser, ils éprouvent quelques difficultés à mettre réellement en place des moyens concrets pour s'en sortir préférant croire qu'ils ont la situation bien en main

et qu'une quelconque solution leur tombera dessus, comme par magie: "Je suis bien comme je suis là...c'est pas grave, à un moment donné ça va aller mieux pis j'vais être bien" (Catherine, p. 18). Par ailleurs, ils reconnaissent tous qu'ils devront un jour ou l'autre quitter le milieu de la rue car ils ne peuvent pas vivre, voire subir, une telle précarité toute leur vie: "C'est sûr qu'à un moment donné, j'vais me tanner de vivre dans rue" (Mélania, p. 5). L'errance, selon Guillou (1998), est un processus sans fin dont il faut sortir si on ne veut pas mourir.

Il y a, pour certains jeunes, une urgence d'agir. Ils ont peur de rester trop longtemps dans la rue et redoutent beaucoup de devenir comme les vieux itinérants. Ils ont une peur évidente de la clochardisation. Ils ne veulent pas être assimilés aux clochards qui les renvoient à une image de déchéance définitive (Chobeaux, 1996), ce qu'ils craignent beaucoup. Cependant, comme nous l'indique Guillou (1998), c'est ce qui menace une forte proportion des jeunes de la rue. Rappelons, par ailleurs, que l'une des aspirations la plus souvent mentionnée, par les jeunes de notre étude, est de devenir à leur tour intervenant. N'est-ce pas là finalement un signe de leur attachement à ce milieu?

### **Au quotidien, on se débrouille pour survivre**

Face à un quotidien particulièrement âpre, les jeunes doivent, pour survivre, faire appel à leur capacité d'adaptation, leur créativité et leur sens de la débrouillardise. Le Breton, dans Chobeaux (1996), résume bien le poids du quotidien des jeunes vivant dans l'errance:

Privilégier l'espace au détriment du temps, le déplacement à l'encontre du projet, la déambulation au lieu de la pensée, amortir le désir en satisfaction malaisée des besoins physiologiques journaliers. (p. 16).

La débrouillardise est un gage de survie, l'assurance de pouvoir s'en sortir. Elle prend différents visages et permet de faire face non seulement aux situations prévisibles du quotidien, comme manger ou dormir mais d'affronter l'imprévisible, de désarçonner l'imprévu et de contrer l'impossible.

Gagné (1996) définit la débrouillardise comme étant "l'usage de stratégies non orthodoxes pour obtenir des biens et des services utiles" (p. 64). Selon ce même auteur, parmi les stratégies non orthodoxes et les techniques de débrouillardise, nous retrouvons la mendicité, l'utilisation des lieux publics pour dormir, fouiller les conteneurs à déchets pour se nourrir, la fréquentation de différents organismes pour manger gratuitement mais aussi pour avoir de l'aide sous de multiples formes et les voyages. Notre recherche a également permis d'identifier des stratégies similaires (mendicité, squeegee, prostitution, vente de drogue, petits trafics). Les jeunes de notre étude ont clairement identifié la débrouillardise comme qualité fondamentale pour réussir à vivre dans le milieu de la rue. Bien que ces différentes stratégies fassent partie du "système de débrouille" de plusieurs jeunes, Parazelli (1996) remarque que "[...] tous les jeunes de la rue ne s'adonnent pas à ces activités de façon homogène ni automatique" (p. 49). En effet, pour réussir à s'organiser et répondre à leurs besoins journaliers de tout ordre, les jeunes doivent mobiliser toutes leurs ressources et toutes celles disponibles autour d'eux. De plus, certains événements viennent catalyser leur esprit de débrouille. Ils réalisent, comme le souligne Guillou (1998), de véritables prodiges pour survivre et découvrent en eux une intelligence de situation et des capacités insoupçonnées. Ceux qui étaient déjà débrouillards affinent leur art et ceux qui se croyaient dépourvus de cette qualité font un apprentissage rapide et découvrent l'étendue de leur capacité à se débrouiller.

En dépit du fait qu'ils font preuve d'intelligence et d'inventivité (Guillou, 1998) pour se débrouiller et survivre, peu de jeunes réussissent à se réinsérer dans la société. En effet, comme le souligne Chobeaux (1998), la réinsertion est peu fréquente. Les jeunes semblent se stabiliser plutôt dans une certaine marginalité. Ceux qui réussissent à survivre un certain temps sont certes résistants mais ils demeurent vulnérables aux aléas de la vie dans la rue. En ce sens, des études longitudinales permettraient de confirmer ceci et nous donneraient accès au devenir des jeunes de la rue.

Il conviendrait de garder à l'esprit que si les jeunes organisent leurs pratiques autour du sens vécu, celles-ci vont engendrer une série de

conséquences non voulues dont les jeunes peuvent, néanmoins, a priori avoir conscience. Autrement dit pour emprunter les concepts utilisés et développés par Remy, Voyé et Servais (1978), il faut distinguer la logique intentionnelle de la logique objective. La première correspond à ce qui contribue à organiser le sens vécu sur lequel l'acteur se base pour se mobiliser et à partir de quoi certaines pratiques sont possibles. Elle est toutefois constituée à partir de processus non-conscients. La logique objective correspond, quant à elle, aux effets qui découlent d'une pratique indépendamment de la conscience qu'on en a. Cette logique n'exclut pas la possibilité pour l'acteur de prévoir, dans son agir, les effets de cette logique et ceux-ci ne sont pas nécessairement inattendus. Ainsi les jeunes qui ont, à un certain moment et pour de bonnes raisons, fait le choix de l'itinérance, l'ont certainement réalisé en fonction d'une série de facteurs et de conditionnements préalables. Par ailleurs, la stratégie qu'ils ont adoptée ne leur permettra peut-être pas d'atteindre les objectifs qu'ils se sont fixés au départ. Par conséquent, même si l'itinérance ne correspond nullement à leur idéal de vie, Guillou (1998) constate que ces jeunes ont tendance à s'enfoncer dans la marginalité et l'errance.

### **L'intervention et les services, qu'en est-il?**

Comme nous l'avons vu, les jeunes de notre étude utilisent abondamment les différents services mis à leur disposition. Ils sont unanimes, ceux-ci sont indispensables à leur survie. Ils émettent tout de même certaines critiques vis-à-vis des services et des ressources.

Josée questionne l'aspect confidentiel de ses entretiens avec les intervenants et elle hésite parfois à les consulter. Fournier, Laurin, Toupin, Gaudreau et Frohlich (1996) expliquent que la peur de la non-confidentialité est parfois un obstacle majeur à l'intervention. Les jeunes sont craintifs et réticents à s'adresser aux ressources pour cette raison. Le fait que certains jeunes soient mineurs peut également être une entrave à l'intervention. Ils sont plus méfiants et évitent les services car ils sont, tel que l'explique Fournier et Mercier (1996), "dans une situation où ils sont susceptibles d'être pris en charge par les services sociaux" (p. 323). Parfois aussi, ils trouvent que les ressources sont trop exigeantes. Certaines d'entre-elles demandent aux

jeunes d'entreprendre des démarches pour pouvoir bénéficier de leurs services (il faut contacter ses parents...) ou d'autres ont des exigences strictes au niveau de l'implication des jeunes (pour rester, il faut trouver un travail par exemple). Les contraintes comme les heures de repas, de coucher sont aussi parmi les revendications des jeunes, ils voudraient pouvoir jouir d'une plus grande liberté à l'intérieur des ressources. La durée maximale de séjour dans une même ressource constitue un des obstacles aux démarches de réinsertion des jeunes. Par exemple, les ressources accueillent souvent les jeunes pour une très courte période (3 à 5 jours) ce qui implique que les jeunes doivent très souvent changer d'endroit rendant leur quotidien plus précaire. Le Regroupement des organismes communautaires du Montréal Métropolitain (1987), tel que cité dans Fortier et Roy (1996), illustre bien cette réalité:

“[...] les conditions précaires de vie dans les centres pour jeunes itinérants entravent le processus de stabilisation et d'insertion de ces jeunes. Comment, en effet, consacrer son temps à chercher un emploi ou un appartement quand on ne sait pas où on dormira dans quelques jours [...]” (p. 138).

Il semble qu'une partie du problème réside, comme le souligne Crystal (1986), dans le fait qu'il y a une différence notable entre les perceptions des jeunes et des intervenants quant aux besoins des jeunes. Ainsi, nos interventions seraient davantage orientées par notre lecture des choses et non basées sur les véritables besoins des jeunes.

Les jeunes ont des besoins multiples en termes de services (Fournier et coll., 1996). Il est important, comme le souligne Fortier et Roy (1996), d'adapter les différents services aux besoins des jeunes. De plus, ces auteurs remarquent qu'il existe un manque de coordination entre les différents services, qu'il y a, bien souvent, une discontinuité dans l'intervention et qu'il est parfois difficile d'assurer un suivi adéquat aux jeunes. Rotheram-Borus (1991) fait quelques recommandations afin de répondre plus adéquatement aux besoins des jeunes. Elle insiste sur l'importance de bien connaître leurs besoins, de répondre à ceux qu'ils considèrent essentiels et de mieux coordonner les services des différentes ressources. Côté (1989) trouve aussi très important de consulter les jeunes et propose que les modalités de

l'intervention soient discutées à l'intérieur de groupes composés de jeunes et d'intervenants de tous les niveaux.

Fortier et Roy (1996) expliquent que les ressources doivent être visibles, accessibles, attirantes, flexibles, sensibles à la culture des jeunes et à leur réalité. De plus, l'existence de liens entre tous les services de base, de soutien, de consultation, de soins de santé, sociaux, scolaires, juridiques est essentielle afin de permettre aux jeunes de pouvoir sortir, un jour, de la rue.

Finalement, il est important, comme le suggèrent Fournier et Mercier (1996), de trouver des solutions d'interventions permettant d'éviter aux individus d'entrer dans le cycle de l'itinérance ou d'y rester trop longtemps. Les interventions doivent avoir comme objectif de permettre aux jeunes de s'approprier du pouvoir pour avoir du contrôle sur les situations et ainsi, sortir de l'itinérance. Fournier et coll. (1996) parle d'*empowerment* dont l'objectif est de permettre aux jeunes de prendre le contrôle sur leur propre destinée et d'assumer leur responsabilité par rapport à leurs comportements.

En vue de limiter les risques de chronicisation, l'intervention auprès des jeunes de la rue demeure incontournable (Côté, 1989). Elle prend différents visages selon les ressources et les objectifs attendus. Parmi les principales stratégies d'interventions nous retrouvons, comme le mentionnent Fortier et Roy (1996), l'*outreach* qu'utilisent souvent les travailleurs de rue, et qui préconise de rejoindre les jeunes là où ils sont tout en cherchant à éliminer les problèmes de méconnaissance et d'accessibilité des services en diffusant de l'information. L'*intervention par les pairs* ou l'*approche par les pairs* est aussi très répandue, surtout en matière d'intervention dans le domaine de la toxicomanie et de la prévention du Sida. Cette stratégie part du principe, comme l'expliquent Fortier et Roy (1996), "que les jeunes en difficulté sont plus sensibles et réceptifs à l'aide venant de quelqu'un de leur âge, partageant les mêmes valeurs et ayant les mêmes référents, qu'à l'aide venant d'un adulte" (p. 142). Cette façon de concevoir l'intervention peut être très utile lorsque nous avons à faire à une population difficilement accessible comme les jeunes de la rue.

## Le sens de l'expérience de l'itinérance et la théorie de "l'humain-en-devenir" de Parse

Notre étude s'inscrivant dans le cadre d'une maîtrise en sciences infirmières, il nous semble primordial de tenter d'évaluer son apport tant au niveau de la pratique que de la recherche.

Dans la théorie de Parse, la pratique et la recherche en soins infirmiers sont étroitement liées et contribuent à l'avancement de la discipline infirmière (Cody & Mitchell, 1992). En effet, ces deux éléments influencés par la théorie de Parse donnent des bases pour la réflexion et la prise de décision, permettent d'avoir une perspective très large sur les phénomènes observés et mettent de l'avant l'importance des connaissances tout en stimulant les aspects intellectuels et humains des sciences infirmières.

La théorie de Parse suggère que la personne "choisit" la signification qu'elle veut donner à sa vie (Rasmusson, Jonas & Mitchell, 1991). Dans cette perspective, Cody & Mitchell (1992) expliquent que seul l'individu se connaît et choisit comment il vit. Pour Parse, il est important de considérer l'être humain de façon "unitaire" c'est-à-dire, qu'il est plus que la somme de ses aspects bio-psycho-sociaux et spirituels, il ne peut être fragmenté (Mitchell, 1993).

D'après Mitchell (1993), l'application de la théorie de Parse implique, pour les infirmières, de changer leurs façons de penser et d'agir mais aussi celles de concevoir la santé et les soins infirmiers. L'intervention est déterminée par la conception qu'a l'individu de sa propre situation. L'infirmière ne doit pas avoir comme objectif de changer la réalité de l'individu mais plutôt de participer, avec lui, comme le suggèrent Cody & Mitchell (1992), à l'amélioration de sa qualité de vie. Rasmusson et al. (1991) rappellent que la théorie de Parse ne met pas l'accent sur les problèmes de l'individu et n'a pas pour objectif de changer la personne. L'infirmière doit respecter les valeurs, les croyances et les choix de l'individu sans juger ou mettre des étiquettes.

À la lumière de ceci, comment envisager, dans la pratique,

l'intervention auprès des jeunes de la rue? Si nous prenons en considération la théorie de Parse, force est de constater qu'il n'y a pas d'intervention spécifique puisque c'est l'individu qui les définit et les dirige par ses valeurs, ses croyances et ses choix (Mitchell, 1993). Notre intervention est impérativement guidée par la signification que donne l'individu à ses expériences. Ainsi, l'intervention auprès de jeunes de la rue ne peut être envisagée qu'en fonction de la signification qu'ils donnent à leur expérience. C'est ce que notre étude a tenté de dévoiler.

Notre recherche nous a permis de faire une conceptualisation du sens de l'expérience de l'itinérance de jeunes de la rue. La rue est donc pour eux une expérience séduisante, contraignante et source de nombreuses aspirations. La signification qu'ils donnent de leur expérience nous permet d'envisager la possibilité d'intervenir auprès de cette population. Nous avons, en quelque sorte, fait la première étape du processus de Parse qui consiste à "*Éclairer une signification*". L'infirmière, selon Rasmusson et al. (1991), cherche ici à comprendre la signification que l'individu donne à son expérience. C'est l'étape où l'on découvre les valeurs et les croyances de l'individu. Lors de notre étude, nous avons écouté les jeunes nous raconter leur histoire, qualifier leur expérience, nommer leurs valeurs, décrire leur réalité, dévoiler leur quotidien, comme le suggère la théorie de Parse, sans les juger et en s'imprégnant de leur vécu.

## Conclusion

Les jeunes occupent une place de plus en plus importante dans la population itinérante. Cette augmentation génère plusieurs questions et justifie en grande partie l'importance de la recherche et de l'intervention dans ce domaine.

L'étiologie de l'itinérance est fort complexe, nous savons que c'est l'effet cumulatif de plusieurs facteurs individuels et environnementaux qui précipitent les jeunes dans la rue. Un accès, même partiel, au sens que les jeunes donnent à leur expérience de la rue vient enrichir notre compréhension du phénomène et donne de solides bases à l'intervention.

Notre étude nous a permis de comprendre que, pour ces jeunes, **“La rue est une expérience séduisante, contraignante et source de nombreuses aspirations”**. À partir de l'expérience des jeunes qui ont participé à notre recherche, nous avons pu dégager trois étapes qui correspondent à trois modalités d'immersion dans le milieu de la rue : “la lune de miel”, “survivre et s'adapter” et “les illusions perdues. Ce parcours les conduit à une prise de conscience faite de regrets mais aussi source de nombreuses aspirations.

Bien que la plupart des jeunes que nous ayons rencontrés manifestent une volonté affirmée de quitter la rue un jour, nous ne pouvons que constater, à l'image d'autres recherches, que leur capacité d'action individuelle et collective est considérablement compromise. L'âpreté du quotidien, leur faible niveau de scolarisation, leurs pratiques extrêmes et destructrices y sont pour beaucoup. Toutefois, soulignons-le, la vie dans la rue exige des individus qui la subissent une capacité de débrouillardise hors pair.

Le fait que la plupart des jeunes que nous ayons rencontrés se laissent définir comme jeunes de la rue constitue un des traits frappant de notre recherche. En effet, d'autres études sur les jeunes ont montré que ces derniers manifestaient, pour reprendre l'expression de Bajoit et Franssen (1995), “un refus d'assignation à résidence”. Pour ces auteurs, ce refus traduit la capacité réflexive des acteurs : le sujet s'affirme dans la distance qu'il prend par rapport à son expérience. Or, comme nous venons de le rappeler, les

jeunes de notre étude acceptent l'étiquette qui leur est collée et leur volonté de se distancer du rôle que l'on attend d'eux est manifeste dans leurs propos, mais leur capacité d'y parvenir demeure limitée. D'autant que leurs espérances mêmes sont très souvent marquées du sceau de la rue et de l'errance (volonté de voyager et/ou de devenir travailleur de rue).

Parallèlement, une autre question intéressante serait d'utiliser le matériel de nos entrevues dans la perspective de l'analyse de la contribution des pratiques des jeunes de la rue à l'édification d'un modèle culturel pouvant séduire une partie des jeunes dont les conditions initiales divergent fortement et dont les formes d'errance revêtent un caractère ludique et temporaire. Il serait dans le même ordre d'idée stimulant d'examiner en quoi la culture adoptée et produite par les jeunes de la rue contribue ou non à leur emprise sur eux-mêmes.

Ces éléments devraient susciter une réflexion approfondie sur la nature et le type de services offerts aux jeunes itinérants, mais également de façon plus générale sur les stratégies de prévention qui pourraient être mises en oeuvre (Côté, 1989).

Une comparaison avec d'autres populations de jeunes de la rue, dans d'autres pays industrialisées ou non, pourraient également générer des pistes de réflexion captivantes sur la signification et les formes de l'itinérance chez les jeunes.

Comme société, quel est notre part de responsabilité face à ce phénomène? Que sommes-nous prêts à tolérer de la part de ces jeunes? Devons-nous repenser l'intervention auprès de cette clientèle? Il semble évident, devant l'ampleur du phénomène, qu'une réflexion sociale et politique, car le problème est aussi à ce niveau là, soit amorcée. Car, ne l'oublions pas, les valeurs sociales et culturelles influencent les façons de définir le phénomène et affectent par la même occasion le traitement qu'on en fait (Fournier et Mercier, 1996).

## Références

Attias-Donfut, C. (1996). Jeunesse et conjugaison des temps. Sociologie et Sociétés, XXVIII, (1), 13-22.

Bajoit, G. et Franssen, A. (1995). Les jeunes dans la compétition culturelle. Paris: PUF.

Beauchemin, S. (1996). Nommer et comprendre l'itinérance des jeunes: une recension des écrits. Cahiers de recherche sociologique, (27), 99-120.

Bernier, L. et Perrault, I. (1987). Pratique du récit de vie: retour sur «L'artiste et l'oeuvre à faire», Cahiers de recherche sociologique. L'autre sociologie, 5, (2), 29-43.

Bernier, L. (1997). Les relations sociales. Dans M. Gauthier, L. Bernier, F. Bédard-Hô, L. Dubois, J-L. Paré et A. Roberge (ed), Les 15-19 ans: Quel présent? Vers quel avenir?, (p. 39-63). Ste-Foy (Québec): Les Presses de l'Université Laval.

Bertaux, D. (1980). L'approche biographique: sa validité méthodologique, ses potentialités. Cahiers internationaux de sociologie, 64, p. 217.

Bertaux, D. (1986). Fonctions diverses des récits de vie dans le processus de recherche. Dans D. Desmarais et P. Grell (ed), Les récits de vie. Théorie, méthode et trajectoires types (p. 21-35). Montréal: Édition St-Martin.

Blumer, H. (1969). Symbolic Interactionism. Perspective and Method. Englewood Cliffs: Prentice-Hall inc.

Bouchard, C. et Dutil, B. K. (1993). Le Caring: Vers une conception interactionniste. Canadian Journal of Nursing Research, 25, (2), 37-51.

Boudon, R. (1986). L'idéologie ou l'origine des idées reçues. Paris: Fayard.

Boudon, R. (1988). Rationalité et théorie de l'action sociale. Dans E. Guibert-Sledziewski et J. L. Vieillard-Baron (ed), Penser le sujet aujourd'hui, (p. 139-163). Paris: Méridiens Klincksieck.

Boudon, R. (1992). Traité de Sociologie. Paris: PUF.

Boudon, R., Besnard, P., Cherkaoui, M. et Lécuyer, B-P. (1993). Dictionnaire de la sociologie. Paris: Références Larousse.

Bourdieu, P. (1980). La jeunesse n'est qu'un mot. Dans Questions de sociologie, (p. 143-155). Paris: Édition de Minuit.

Burns, N. & Grove, S. K. (1993). The Practice of Nursing Research. Philadelphia: W. B. Saunders Company.

Carpentier-Roy, M-C. (1995). Anomie sociale et recrudescence des problèmes de santé mentale au travail. Santé mentale au Québec, XX, (2), 119-138.

Chenitz, W. C. & Swanson, J. M. (1986). From Practice to Grounded Theory. California: Addison-Wesley Publishing Company.

Chenitz, W. C. (1986a). Getting started: The Research Proposal for a Grounded Theory Study. In W. C. Chenitz & J. M. Swanson (ed), From Practice to Grounded Theory, (p. 39-47). California: Addison-Wesley Publishing Company.

Chenitz, W. C. (1986b). The Informal Interview. In W. C. Chenitz & J. M. Swanson, From Practice to Grounded Theory, (p. 79-90). California: Addison-Wesley Publishing Company.

Chobeaux, F. (1998, 24 juillet). Les «travellers» anglais, qui circulent en camion, servent de modèles. Le Monde. p. 6.

Chobeaux, F. (1996). Les nomades du vide. Arles: Actes Sud.

Cody, W. K. & Mitchell, G. J. (1992). Parse's Theory as a Model for Practice: The Cutting Edge. Advances in Nursing Science, 15, (2), 52-65.

Corbin, J. M. & Strauss, A. L. (1990). Grounded Theory Research: Procedures, Canons and Evaluative Criteria. Qualitative Sociology, 13, (1), 3-21.

Côté, M. M. (1988). Les jeunes de la rue à Montréal, une étude d'ethnologie urbaine. Thèse de doctorat, Université de Montréal.

Côté, M. M. (1989). Fuite et stratégies de survie des jeunes de la rue à Montréal. Santé mentale au Québec, XIV, (2), 150-157.

Côté, M. M. (1991). Les jeunes de la rue. Montréal: Liber.

Crystal, S. (1986). Psychosocial Rehabilitation and Homeless Youth. Psychosocial Rehabilitation Journal, X, (2), 15-21.

Dadds, M. R., Braddock, D., Cuers, S., Elliot, A. & Kelly, A. (1993). Personal and Family Distress in Homeless Adolescents. Community Mental Health Journal, 29, (5), 413-422.

Daunais, J-P. (1995). L'entretien non directif. Dans B. Gauthier (Éd.), Recherche sociale: De la problématique à la collecte des données (2e éd) (p. 273-293). Ste-Foy (Québec): Presse de l'Université du Québec.

Direction de la santé publique, Régie Régionale de la Santé et des Services sociaux de Montréal-Centre. (1998). Les inégalités sociales de la santé. Rapport annuel 1998 sur la santé de la population. Montréal: Direction de la santé publique.

Dubet, F. (1987). La galère: jeunes en survie. Paris: Fayard.

Dumont, F. (1986). Une société des jeunes. Ville St-Laurent: Diffusion Prologue Inc.

Ferrarotti, F. (1983). Histoire et histoires de vie, la méthode biographique dans les sciences sociales. Paris: Librairie des Méridiens.

Fortier, J. et Roy, S. (1996). Les jeunes de la rue et l'intervention: quelques repères théoriques. Cahiers de recherche sociologique, (27), 127-146.

Fournier, L. et Mercier, C. (1996). Sans domicile fixe: Au-delà du stéréotype. Montréal: Méridien.

Fournier, L., Laurin, I., Toupin, J., Gaudreau, J. et Frohlich, K. (1996). Les adolescents. Dans L. Fournier et C. Mercier, Sans domicile fixe: Au-delà du stéréotype, (p. 271-306). Montréal: Méridien.

Freund, J. (1966). Sociologie de Max Weber. Paris: PUF.

Gagné, J. (1996). «Yes, I can débrouille» Propos de jeunes itinérants sur la débrouillardise. Cahiers de recherche sociologique, (27), 63-72.

Galland, O. (1985). Les jeunes. Paris: La découverte.

Galland, O. (1996). L'entrée dans la vie adulte en France. Bilan et perspectives sociologiques. Sociologie et Sociétés, XXVIII, (1), 37-46.

Gauthier, M. et Mercier, L. (1994). La pauvreté chez les jeunes, précarité économique et fragilité sociale. Un bilan. Québec: IQRC.

Glaser, B. G. & Strauss, A. L. (1967). The Discovery of Grounded Theory. Strategies for Qualitative Research. Chicago: Aldine Publishing Company.

Glaser, B. G. (1978). Theoretical Sensitivity: Advances in the Methodology of Grounded Theory. California, Mill Valley: Sociology Press.

Guillou, J. (1998). Les jeunes sans domicile fixe et la rue ou «au bout d'être énervée». Paris: L'Harmattan.

Gullberg, P. L. (1989). A Psychiatric Nurse's Role. Journal of psychosocial nursing, 27, (6), 9-13.

Huberman, A. M. et Miles, M. B. (1991). Analyse des données qualitatives. Recueil des nouvelles méthodes. Bruxelles: De Boeck Université.

Jackson, M. P. & McSwane, D. Z. (1992). Homelessness as a Determinant of Health. Public Health Nursing, 9, (3), 185-192.

Janus, M. D., McCormack, A., Burgess, A. W. & Hartman, C. (1987). Adolescent Runaways. Toronto: Lexington Books D.C. Health & Company.

Kauffmann, J-C. (1996). L'entretien compréhensif. Paris: Nathan.

Kinzel, D. (1991). Self-Identified Health Concerns of Two Homeless Groups. Western Journal of Nursing Research, 13, (2), 181-194.

Lamontagne, Y., Garceau-Durand, Y., Blais, S. et Élie, R. (1987). La jeunesse québécoise et le phénomène des sans-abri. Ste-Foy (Québec): Presse de l'Université du Québec.

Laperrière, A. (1997a). La théorisation ancrée (Grounded theory): Démarche analytique et comparaison avec d'autres approches apparentées. Dans La recherche qualitative: Enjeux épistémologiques et méthodologiques, (p. 309-332). Boucherville (Québec): Gaëtan Morin Éditeur.

Laperrière, A. (1997b). Les critères de scientificité des méthodes qualitatives. Dans La recherche qualitative: Enjeux épistémologiques et méthodologiques, (p. 365-389). Boucherville (Québec): Gaëtan Morin Éditeur.

Laperrière, A. (1995). L'observation directe. Dans B. Gauthier (Éd.), Recherche sociale: De la problématique à la collecte des données (2e éd) (p. 273-293). Ste-Foy (Québec): Presse de l'Université du Québec.

Lazure, J. (1984). La société alternative et les jeunes. Santé mentale au Québec, 9, (2), 141-149.

Le Breton, D. (1996). Un travail silencieux, pour une remise au monde. Dans F. Chobeaux (ed), Les nomades du vide, (p. 15-18). Arles : Actes Sud.

Lessard-Hébert, M., Goyette, G. et Boutin, G. (1990). Recherche Qualitative: Fondements et Pratiques. Montréal: Édition Agence D'Arc Inc.

Maroy, C. (1995). L'analyse qualitative d'entretiens. Dans L. Albarello, F. Digneffe, J-P. Hiernaux, C. Maroy, D. Ruquoy et P. de Saint-Georges (ed), Pratiques et méthodes de recherche en sciences sociales, (p. 83-110). Paris: Armand Colin.

Mathews, F. (1987). Familiar Strangers. A Study of Adolescent Prostitution. Toronto: Central Toronto Youth Services.

Mercier, C., Fournier, L. et Racine, G. (1994). L'itinérance. Dans F. Dumont, S. Langlois et Y. Martin (ed), Traité des problèmes sociaux, (p. 739-764). Québec: IQRC.

Mitchell, G. J. (1990). Struggling in Change: From the Traditional Approach to Parse's Theory-Based Practice. Nursing Science Quarterly, 3, (4), 170-176.

Mitchell, G. J. (1993). Parse's Theory in Practice. In M. E., Parker (Ed.), Patterns of Nursing Theories in Practice, (p. 62-80). New-York: National league for Nursing Press.

Mucchielli, A. (1996). Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales. Paris: Armand Colin.

Mucchielli, A. (1998). Clochards et sans-abri: actualité de l'oeuvre d'Alexandre Vexliard. Revue française de sociologie, XXXIX, (1), 105-138.

Paillé, P. (1994). L'analyse par théorisation ancrée. Cahiers de recherches sociologiques, (23), 147-181.

Parazelli, M. (1996). Les pratiques de socialisation marginalisée des jeunes de la rue dans l'espace urbain montréalais. Cahiers de recherche sociologique, (27), 47-62.

Parazelli, M. (1997). Pratiques de socialisation marginalisée et espace urbain: le cas des jeunes de la rue à Montréal: (1985-1995). Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal.

Parse, R. R. (1981). Man Living Health. A Theory of Nursing. New York: John Willey & Sons.

Parse, R. R. (1990). Health: A Personal Commitment. Nursing Science Quaterly, 3, (3), 136-140.

Parse, R. R. (1992). Human Becoming: Parse's Theory of Nursing. Nursing Science Quaterly, 5, (1), 35-42.

Pinçon, M. et Pinçon-Charlot, M. (1997). Voyage en grande bourgeoisie. Journal d'enquête. Paris: PUF.

Poisson, Y. (1991). La recherche qualitative en éducation. Ste-Foy (Québec): Presse de l'Université du Québec.

Radford, J. L., King, A. J. et Warren, W. K. (1989). Les jeunes de la rue face au SIDA. Université Queen's.

Rasmusson, D. L., Jonas, C. M. & Mitchell, G. J. (1991). The Eye of the Beholder: Parse's Theory with Homeless Individuals. Clinical Nurse Specialist, 5, (3), 139-143.

Remy, J., Voye, L. et Servais, E. (1978). Produire ou reproduire? Une sociologie de la vie quotidienne. Tome 1. Bruxelles: Les éditions vie ouvrière.

Riesdorff-Ostrow, W. (1989). Desinstitutionalization: A public Policy Perspective. Journal of Psychosocial Nursing, 25, (6), 4-8.

Rotheram-Borus, M. J. (1991). Serving Runaway and Homeless Youths. Family and Community Health, 14, (3), 23-32.

Roy, S. (1995). L'itinérance: forme exemplaire d'exclusion sociale? Lien social et politiques-RIAC, 34, automne 1995, 73-80.

Sapir, E. (1967). Anthropologie. Paris: Éditions de Minuit.

Stern, P. N. (1980). Grounded Theory Methodology: Its Uses and Processes. Image, 12, (1), 1-23.

Stern, P. N. (1985). Using Grounded Theory, Method and Nursing Research. In M. Leininger (ed), Qualitative Research Methods in Nursing (p. 149-160). Newbury Park: Sage Publications.

Strauss, A. L. & Corbin, J. M. (1990). Basics of Qualitative Research: Grounded Theory Procedures and Techniques. Newbury Park: Sage Publications.

Vexliard, A. (1957). Le clochard. Étude de psychologie sociale. Paris: Desclée de Brouwer.

Ville de Montréal, Comité des sans-abri (1987). Vers une politique municipale pour les sans-abri. Montréal.

Wallot, C. (1992). Les jeunes sans abri. Recherche entreprise dans le cadre du projet: "La promotion active des droits de la personne comme voie de solution au problème des jeunes sans abri. Montréal: Consortium de formation sur la défense des droits humains de l'Université McGill.

Appendice A  
(Annonce pour le recrutement)

# Jeunes recherchés

Dans le cadre d'une recherche à l'Université de Montréal, je souhaiterais rencontrer des **jeunes de 14 à 25 ans**, sans domicile fixe, qui voudraient bien me **parler de leur expérience**. Un **dédommagement sera offert aux participants**.

Si vous êtes intéressés à participer ou pour avoir plus de renseignements, vous pouvez contacter **Nataly** ou **Alain**, entre 10h00 et 22h00, tous les jours, au **###-###** ou **###-###**.

Appendice B  
(Guide d'entrevue)

## Guide d'entrevue

- 1) Présentations
- 2) Explication du projet de recherche et signature du formulaire de consentement.
- 3) Comme entrée en matière demander qu'il nous parle de sa trajectoire, comment en est-il arrivé à vivre dans la rue?
- 4) Est-ce qu'il se perçoit comme un jeune de la rue?
- 5) Demander s'il a en sa possession écrits, dessins etc. qu'il voudrait bien partager avec moi et qui pourraient s'avérer intéressants.
- 6) Différents thèmes pouvant être abordés:
  - Leur quotidien.
  - La famille (composition, relations avec les membres qui la constituent, fratrie, place dans la famille, famille reconstituée, famille élargie, vision de la famille, histoire familiale, situation familiale...famille d'accueil et autres placements).
  - Les amis (relations avec les amis, fonctions des amis, relations amoureuses, entraide, solidarité...).
  - L'école.
  - La drogue.
  - Les services et les ressources.
  - La réalité de la rue (perceptions, sentiments, peurs, vécu, croyances, difficultés).
  - La société, rapports et perceptions.
  - Le système judiciaire, la police.
  - Stratégies de survie, moyens pour gagner de l'argent.
  - Rapport au temps.
  - Santé (rapport à leur corps, VIH/Sida, MTS, toxicomanies, santé physique et mentale...).
  - Suicide.
  - Mort.
  - Valeurs.
  - Avenir, rêves, désirs, ambitions, priorités, perspectives...
  - Les voyages.
  - S'il pouvait faire 3 souhaits....

Appendice C  
(Renseignements aux participants et formulaire de consentement)

## Renseignements aux participants et formulaire de consentement

Salut !

Je suis étudiante à la maîtrise en sciences infirmières à l'université de Montréal et j'effectue une étude sur **l'itinérance et les jeunes de la rue** intitulée «**Le sens de l'expérience de l'itinérance de jeunes de la rue, du centre-ville de Montréal**». La responsable de ce projet se nomme Francine Gratton.

Je sollicite ta participation à cette étude afin de mieux connaître la signification que tu donnes à l'itinérance. Ceci me permettra d'identifier les besoins, les valeurs, les croyances et les façons de vivre des jeunes de la rue âgés de 14 à 25 ans. Ces connaissances nous permettront de mieux orienter nos actions et nos interventions.

J'apprécie que tu acceptes de me raconter le cheminement qui t'a conduit(e) dans la rue lors d'une entrevue. Cet entretien durera le temps que tu voudras et tu peux, si tu le désires, l'interrompre à n'importe quel moment. Tu peux également me parler de tout autre sujet que tu juges important à la compréhension de ton parcours.

Si tu as d'autres types de matériel (journal intime, dessins, lettres, photos... ) que tu acceptes de me montrer et que tu crois utile pour cette étude, n'hésite pas à le faire. Bien sûr, je te les rendrai dans un délai très court (dans les 24 hrs suivant l'entrevue).

Afin de tout noter ce que tu me diras, il me serait très utile d'utiliser un magnétophone. Je peux t'assurer que toutes les informations que tu me fourniras demeureront confidentielles. Aucun nom ne sera divulgué à qui que ce soit.

Ta participation à cette étude te permettra d'exprimer une partie de ton vécu et de discuter de ce que tu vis avec une personne pouvant t'orienter vers des ressources, si tu le désires.

Suite à l'entrevue, à n'importe quel moment et pour quelques raisons que ce soit n'hésites pas à communiquer avec moi au (numéro de téléphone), tu peux également laisser un message sur ma boîte vocale au même numéro.

Je te remercie beaucoup pour ta précieuse collaboration.

Nataly Filion inf. B.Sc.

J'accepte de participer à cette étude tout en sachant que les informations que je fournirai demeureront confidentielles et que je peux me retirer en tout temps sans préjudice.

Nom en lettres moulées :.....

Signature :.....

Date de naissance:.....

Date:.....

J'accepte qu'un magnétophone soit utilisé:      oui..... non.....

Signature de la chercheure:.....

Signature d'un témoin:.....

(non associé au projet de recherche)

Pour tout problème éthique concernant les conditions dans lesquelles se déroule ta participation à ce projet, tu peux, après en avoir discuté avec le responsable du projet, expliquer tes préoccupations au président du Comité multifacultaire d'éthique des Sciences de la santé, M. Gérard Sirois (343-6483). Suite à cet entretien, si tu as des raisons sérieuses de croire que la réponse apportée est insuffisante, tu peux contacter l'ombudsman de l'Université, Mme Lucie Douville (343-2100).

Appendice D  
(Certificat d'éthique)



Le 9 décembre 1996

Madame Francine Gratton-Jacob  
Professeure  
Faculté des sciences infirmières  
Pavillon Marguerite d'Youville  
Université de Montréal

Chère Madame,

Un comité d'évaluation du Comité multifacultaire d'éthique des Sciences de la Santé a fait l'examen de votre projet de recherche intitulé: "*Le sens de l'itinérance de jeunes de la rue du centre-ville de Montréal*" et a remis son rapport.

Les membres du Comité ayant jugé votre projet conforme aux normes déontologiques, un certificat d'éthique a été émis pour la période du *1er janvier 1997 au 1er janvier 1998* et envoyé directement à l'organisme subventionnel: *NIL*.

Le certificat est émis aux conditions suivantes : *NIL*

Vous êtes tenu(e) de présenter un rapport d'étape au Comité: *NIL*

Il est à souligner que vous devez, sans délai, faire part au Comité multifacultaire d'éthique des Sciences de la Santé toute nouvelle information (changement dans les connaissances scientifiques...) ou observation (événement négatif...) et tout changement que vous désiriez faire au protocole expérimental, qui pourraient modifier le fondement éthique sur lequel repose la poursuite de votre projet de recherche. Vous utilisez la formule CMESS-18 ci-jointe pour ce suivi déontologique. Par ailleurs, si le projet devait éventuellement être abandonné, vous en informeriez le Comité en utilisant la même formule.

Lorsque le projet sera terminé, vous devrez soumettre un bref rapport au Comité multifacultaire sur l'aspect éthique du déroulement des différentes étapes du protocole. Il s'agit essentiellement d'informer le comité s'il y a eu des incidents et de formuler au besoin des recommandations (Formule CMESS-18 ci-jointe).

Je demeure à votre entière disposition si vous avez besoin de renseignements additionnels. Veuillez agréer, Madame, l'expression de mes salutations distinguées.

  
Gérard Sirois  
Président

Comité multifacultaire d'éthique  
des Sciences de la Santé  
Faculté de pharmacie

GS/mpd

C.P. 6128, succursale Centre-ville  
Montréal (Québec) H3C 3J7

Téléphone : (514) 343-6422  
Télécopieur (Fax) : (514) 343-2102

96/06/17 (CMESS-5)